

4^e année de guerre : d'août 1917 au 30 août 1918

Convalescence en famille de mi-août au 10 octobre 1917.

Affecté au Dépôt de Brive du 11 octobre au 27 décembre 1917.

Cette affectation résulte d'une décision du Général commandant la VIII^e Armée en date du 10 août 1917, « décision qui contrarie vivement mon colonel, mon commandant et moi-même. »

Pas de lettres durant cette période car il allait souvent dans sa famille, à 30 km du Dépôt.

374. Lettre – Brive ce mercredi [26 décembre 1917]

Tandis, ma bien chère Babeth, que nous nous acheminions gaiement le long de la voie ferrée la veille de Noël, il arrivait à Montignac un télégramme me disant de rentrer afin de partir pour le front. Quelle n'a pas été ma surprise en arrivant ici d'apprendre cette nouvelle. Il y avait deux jours que l'ordre était arrivé, comme quoi je regrette de n'avoir pas été à Montignac pour te faire mes adieux : j'ai appris ce départ avec une certaine tristesse, non pas que cela m'ennuie de regagner le front, mais la dernière fois j'étais prévenu, je t'avais bien embrassée ainsi que les petites avant de partir et aujourd'hui ce départ précipité et inattendu me contrarie fort. Bref, je pars demain à 10 heures, je ne sais pas quel jour et à quelle heure j'arriverai, quand il me sera possible de t'écrire et de recevoir de tes nouvelles, où je vais au juste. Quoi qu'il en soit, je penserai bien à toi dans ce voyage long et ennuyeux et je regretterai vivement de ne t'avoir pas serrée dans mes bras avant mon départ, je pensais tant te revoir dans quelques jours...

Que d'imprévus dans cette vie de soldats ! Je ne te reverrai maintenant que dans trois ou quatre mois : adieu donc ce voyage de Bordeaux que j'aurais eu tant de plaisir à faire avec toi. Soigne-toi bien ma chérie, ne te préoccupe pas, que j'ai le plaisir de te retrouver bien portante, bien rétablie, à mon prochain voyage. Occupe-toi bien de tes affaires comme autrefois. Si j'ai le temps, j'écirai à Vitrac et il te répondra (pour les bois). Je ne sais comment faire pour ta chaîne de montre, je vais la donner à un bijoutier qui te l'enverra aussitôt prête. Tâche de vendre deux vaches le plus tôt possible afin que tu ne manques pas de fourrages. Tu m'éciras dans deux jours de façon à ce qu'en arrivant dans mon nouveau poste je puisse avoir de tes nouvelles. Mon secteur est n° 56, je crois. Adresse là tes lettres, si ce n'est pas cela, on me les fera toujours parvenir. J'écis un mot à maman.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les petites filles. Tu feras bien mes amitiés autour de toi. André

Ne sachant pas quand il me sera possible de t'écrire, je t'envoie ma chérie tous mes souhaits de bonne année pour toi et nos petites filles. Que Dieu nous bénisse.

J'ai écrit à Vitrac pour le bois et lui ai recommandé de te faire savoir s'il serait preneur. Tu te souviens des prix que nous avons faits ensemble. Si Vitrac ne prend pas le bois, vois Forestier, mais avec ce dernier, méfie-toi et que ton oncle t'aide à conclure le marché, le mode de paiement, etc.

375. Lettre – 30 décembre [1917]

Me voici ma bien chère Babeth, puisque arrivé à destination. Je viens de voir mon colonel avec qui j'ai déjeuné, je ne puis plus te dire où je suis. J'ai encore une journée de voyage bien ennuyeux à passer avant de rejoindre ma nouvelle compagnie. Je suis très triste parce que je me trouve désemparé par une vie nouvelle, il fait très froid et le vent du nord souffle avec violence et il y avait longtemps que je n'avais pas entendu le canon. J'espère que dans quelques jours je ne m'ennuierai plus, mais je pense à mes visites fréquentes à Montignac que je ne ferai plus. Ne t'inquiète pas à mon sujet, on est toujours un peu abruti quand on change : mon secteur est bien 56 tu ajouteras sur mon adresse 7^e compagnie. Je vais écrire un mot à Joseph, tu donneras de mes nouvelles et souhaiteras une bonne année aux Parsal, Lacombe, car je n'écis plus à personne. J'avais trouvé en arrivant à Brive une invitation des Leyssonie, il faut que je leur envoie un mot ce qui m'embête. J'attends d'être arrivé et installé. Mes lettres et les tiennes mettront beaucoup de temps pour nous arriver, car les trains ont tous de grands retards, encore un sujet d'ennui : il faut se réhabituer aux désagréments de la guerre, c'est une petite rééducation à faire de quelques jours. Je t'écirai après-demain. On vient de me dire qu'on ne doit plus mettre son adresse extérieurement. Adieu mille baisers pour tous. André

Capitaine Vacquier – 95^e Régiment Territorial 7^e Compagnie Secteur 56.

J'oubliais de te dire d'envoyer à la Société Générale de Brive la somme de 100 F vers le 5 janvier (que cela arrive le 5). Ce sera plus commode pour moi, je te rendrai ladite somme le mois prochain. J'y compte, n'est-ce pas ? Je vais avertir la S G, sois exacte pour l'envoi.

Ainsi, contrairement aux années précédentes où il fit un temps plein au front ou proche du front, 1917 ne le vit que deux mois et demi au front et le reste du temps, à l'hôpital, en convalescence, en permission ou à l'arrière.

1918

376. Lettre – 1^{er} janvier 2018

Enfin, ma bien chère Babeth, me voici arrivé hier soir à destination après avoir eu bien froid par suite d'un trajet assez long fait en voiture par une route glissante et glacée... Aujourd'hui, un vent du nord rendait la température un peu plus désagréable, sans quoi le temps n'est guère plus froid que dans les régions traversées pendant ces derniers jours.

J'espère que tu as reçu toutes mes cartes expédiées au moment de mes arrêts qui ont été assez fréquents. Je n'ai pas reçu de lettre de toi encore, je pense que cela ne tardera pas, je le souhaite vivement. Je n'ai pas encore trouvé un moment pour écrire à Joseph, mais demain au plus tard je lui enverrai un mot. As-tu envoyé 100 F à la Société Générale de Brive, elle te donnera le titre de 20 F de rente pour lequel j'ai souscrit. Ensuite, il y aura des versements à faire, l'un au mois de mars, l'autre au mois de mai, versements qu'il sera possible de faire à Montignac ce qui sera plus commode. Le mois prochain, je t'enverrai la somme que tu auras versée pour moi. T'es-tu occupée de vendre une vache ? Ne tarde pas, car tu t'exposeras à manquer de fourrages ce qui serait désastreux. As-tu tué ton cochon ? Tu me donneras des détails qui m'intéressent d'autant plus que je suis maintenant bien éloigné de toi. Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous. André

Marguerite doit-elle repartir bientôt ? Cette neige a dû bien te contrarier au point de vue de tes approvisionnements de litière. Mais les domestiques ont dû pouvoir continuer à couper les berges et cela importe à cause de la fonte des neiges qui feront augmenter la rivière. Fais couper dans le jardin tout le bois possible.

Tu présenteras mon souvenir et mes vœux de bonne année à Mademoiselle G. est-elle allée à la Grande Borie ? Quand es-tu revenue d'Ajat ? Mon voyage à Thiviers que je me proposais de faire a été bien changé !

377. Lettre – 7 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

Ton mot m'est arrivé lorsque j'étais sur le point de partir, nous nous sommes déplacés à peine arrivés à mon nouveau poste et durant deux jours j'ai mené mes compagnies dans un nouveau village près du front après des marches longues, pénibles, sur des routes très glissantes. Maintenant c'est le dégel, ce qui est encore plus désagréable. Mon secteur a changé ce qui va encore retarder l'arrivée de tes lettres si impatientement attendues (c'est le secteur 44). Ce seul mot m'est arrivé de toi, mot que tu m'écrivais d'Ajat, je crois. Il me tarde bien de recevoir d'autres nouvelles avec beaucoup de détails. Pas de lettres, peu de journaux, rien depuis quatre jours. Ce n'est plus la vie du dépôt de Brive et j'ai repris une vie d'autrefois avec de nouvelles figures. Malgré tout, je me porte bien et fais toujours mon devoir le mieux possible, le difficile c'est parfois de l'obtenir des autres. Les Américains ont occupé la place que nous occupons nous-mêmes en ce moment et je constate qu'ils n'ont pas fait grand-chose au point de vue de l'aménagement.

Tu voudras bien donner ma nouvelle adresse à tous, car je n'ai point le temps d'écrire. Où en sont tes affaires multiples, as-tu envoyé les 100 F à la Société Générale et t'a-t-on remis le titre ? As-tu reçu une réponse de Vitrac pour le bois, mes deux paquets envoyés de Brive, mes cartes expédiées en cours de route ? J'ai toujours peur que tu ne reçoives pas ce que je t'ai envoyé. Je n'ai pas écrit à Paule. À peine s'il m'a été possible de t'envoyer de mes nouvelles.

Je pense que tu n'es pas restée trop de temps à Ajat. Débarrasse-toi vite de 2 vaches, car tu seras obligée d'acheter du fourrage. Où en sont les berges, elles doivent être terminées depuis longtemps. As-tu tué le cochon ?

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. Je pense bien souvent à vous et je me demande quand il me sera possible de vous revoir. Comment te portes-tu ? André

95° R.T. 7° Compagnie Secteur 44

378. Lettre – 8 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta lettre datée du 31 décembre : tu vois que les nouvelles m'arrivent avec un assez long retard. J'espère qu'une fois mon nouveau secteur connu, elles arriveront plus vite. Cette mort de Monsieur Lacoste que tu m'annonces m'a vivement surpris : c'est une grande perte pour sa famille et je suis préoccupé de ce triste événement au sujet du règlement de nos réparations, car avec Monsieur Lacoste, ce règlement définitif se serait très bien effectué tandis que d'après les livres laissés par lui peut-être aurons-nous encore une assez forte somme à donner. Quoi qu'il en soit, recherche les reçus des sommes données qui se montent à 10 000 F.

Après une journée le dégel nous sommes revenus à la neige qui est assez épaisse, j'ai pataugé durant cette journée dans la neige pour des travaux à exécuter. Ma compagnie n'est pas dans les tranchées, mais bien près. Ce matin j'ai vu les tombes des 12 premiers soldats américains qui sont près de mon cantonnement : cela peut-être te dira un peu où je me trouve ; voici l'épithaphe inscrite sur leur sépulture : « Ici reposent les premiers soldats de l'Illustre République des États-Unis tombés en terre de France pour la justice et pour la liberté. 3 novembre 1917 »

Tu me dis avoir reçu mes cartes envoyées en cours de voyage, mais tu ne me parles pas des 2 paquets expédiés de Brive, l'un enfermant le livre de Psichari « L'appel des armes », l'autre une chemise de nuit sale avec quelques cartes ou journaux. Les as-tu reçus ? Je t'ai envoyé une carte hier où je te demande des détails sur ce qui se passe à la maison. Je pense que dans ta prochaine lettre tu me diras que les berges sont finies de couper, que tu es en train de couper la charmille ou les massifs. Quant aux arbres fruitiers, tu pourrais, pour finir de les faire tailler, t'entendre avec Henry Jardel qui est à côté et qui pourrait venir à ses moments libres, soit avec Édouard si possible. Pendant qu'on ne peut rien faire dans les terres, on peut faire ce travail afin qu'aux premiers jours beaux tu fasses semer fèves, pois, etc. La question de litière a dû te préoccuper à cause de cette neige : fais-la couper par les métayers de façon à garder les domestiques dans le jardin.

Moi aussi j'espérais te voir au 1^{er} de l'an, mais la destinée a voulu que je sois rappelé ailleurs, je m'y attendais du reste. Pourvu que je me porte bien c'est tout ce que je demande, mais j'avoue qu'on n'apprécie pas assez le plaisir de coucher le soir dans un lit avec des températures sibériennes. On éprouvera encore plus de bien-être lorsque les événements nous permettront ce luxe. En attendant, il s'agit de faire son devoir jusqu'au bout. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

379. Lettre – 10 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu hier ta lettre ainsi que celle de maman en même temps qu'une de ton oncle me disant de lui envoyer le plus vite possible une procuration pour régler ces affaires qu'il était bien plus simple de terminer au moment de mon séjour au dépôt et de mes congés. Mais dans la famille on a la manie d'attendre au dernier moment pour régler les affaires de même qu'on part prendre le train à la dernière minute en comptant souvent sur un retard. Enfin, j'espère que la copie faite pourra aller malgré de nombreuses difficultés pour avoir les signatures demandées. J'ai dit à ton oncle de me le faire savoir.

Je vois que tu te promènes. Trop peut-être ! Comment te portes-tu et comment a-t-on trouvé ta santé ? Dis-moi cela en détail. Tu sais combien j'en suis intéressé et préoccupé. Surtout, garde le secret de cette visite pour que rien n'en transpire à l'extérieur. Où diable [...] a-t-il trouvé que je partais pour l'Italie ? Je pense que Madame Brugère et lui ont eu une hallucination ! Et quand cela serait ? Qu'importe d'être là-bas ou ailleurs pourvu que l'on fasse son devoir et que l'on serve son pays.

À propos, garde précieusement l'Écho de Paris d'hier qui doit donner le magistral discours de Couzy, sénateur du Tarn, à la rentrée du Sénat. Il y a une page éloquente sur la nation de proie et sur le kaiser, empereur du crime, page qu'il faudrait faire lire à tous les Allemands. Précisément, je n'ai pu avoir les journaux qui doivent en donner le compte rendu. Garde ce discours.

Maman me dit que tu espères vendre une vache à la Filolie : tant mieux. Il faudrait aussi vendre la pécharde le plus tôt possible à cause du fourrage. Tu pourras malgré cela acheter une charretée de regain à Madame Desoindre, mais pas cher. Malgré ces temps de neige, on peut parfaitement couper le bois et tailler les arbres dont nous avons parlé. Au contraire, c'est un beau temps pour faire cela. Ensuite, il y aura bien d'autres choses à faire dans le jardin quand le temps sera redevenu beau. Je souhaite que tes affaires se fassent bien tout en te donnant le moins de tracasseries possible. Que Dieu te protège ma pauvre Babeth ainsi que nos petites filles : je pense bien souvent à vous tous et tu écris aussi souvent que possible. Les taudis dans lesquels je me trouve ne permettent pas cependant des chefs-d'œuvre de littérature et de calligraphie.

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

Marguerite est-elle encore à Montignac ? Dis-lui de m'écrire quelquefois. J'ai oublié de te dire que j'avais rencontré le docteur [...] au buffet de Nancy et au cours de mon voyage.

380. Lettre – 13 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu la bonne lettre de maman qui m'annonce l'arrivée d'une chemise dont je n'ai pas besoin et d'un pâté de cochon qui sera le bienvenu, mais j'ai toujours peur qu'il se perde ce qui serait fort dommage. Tu as été fatiguée par les voyages, je le pensais bien, mais tu es incorrigible et ta sœur est bien coupable de te faire toujours courir. Comment se fait-il qu'avec ce froid sec on ne coupe pas plus vite les berges et les massifs du jardin : c'est précisément avec ces froids qu'il faut exécuter ce travail. Que nos deux équipes se dépêchent, car ensuite ils auront assez à faire dans le jardin.

Je suis furieux contre Bertrand qui est pressé à présent de faire faire son acte après avoir si longtemps attendu. Je n'ai pu faire régulariser ma procuration par mon colonel, c'est le sous-intendant de la Division, or il est à 20 km de moi, pour y aller c'est impossible ou bien il me faut exécuter ces 20 km à pied. J'ai expédié par message la pièce en question, je ne sais si ce sera possible avec prière de l'envoyer directement au notaire. Voilà ce que c'est de se régler toujours uniquement sur soi-même ou son caprice, il faut ensuite que les autres en soient victimes ! Tu pourras le lui dire. Je ne sais à présent si la procuration en question pourra arriver à temps !

Maman me dit ne pas recevoir de lettres, cependant j'écris souvent, mais les correspondances sont longues à arriver : vos lettres mettent 4 ou 5 jours pour m'arriver, mais les miennes doivent mettre plus longtemps.

Tant mieux que votre cochon soit tué : j'avais peur qu'avec ces froids il attrape quelque congestion ce qui aurait été un grand désastre. Il devait être beau et tu as dû avoir bien des provisions qui te sont bien utiles. Dis à maman qu'il est inutile de me faire d'autres chaussettes de laine, j'en ai plus qu'il ne m'en faut. Je ne risque rien de voir l'ami de Madeleine s'il se trouve en Champagne puisque je suis en Lorraine.

Si Jacques et Pierre viennent en avril, je ne désespère pas de les voir puisque ma permission devra arriver à ce moment-là. Ce serait de la chance de nous rencontrer tous les trois. Tu remercieras les petites filles de leur lettre, pauvres petites à qui je pense bien souvent ! Qu'elles continuent toujours à prier Dieu pour leur papa. Tu ne m'as jamais dit quoique je te l'aie demandé bien souvent si tu avais reçu mes deux paquets de Brive dont un renfermait le livre de Psichari. As-tu reçu aussi l'adresse du bijoutier où j'ai déposé ton sautoir, la réparation devrait coûter un franc. Prends donc des précautions et tâche de te guérir au plus vite. C'est intelligent d'avoir acheté les truffes à 7 francs la livre quand je te disais d'en acheter à 2,50 F. ! Tu as peut-être eu tort de ne pas vendre la vache : je crains que le jour de la foire, tu ne puisses point la vendre, car ces jours-là, c'est impossible. Il fait aussi froid que l'an dernier : - 26°, les pommes de terre et le vin sont gelés, mais pas le pain. Je vais fort bien.

Adieu ma chérie je vous embrasse bien tous. André

381. Lettre – Aux Armées le 16 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu tes deux lettres datées du 11 aujourd'hui, reçu également le paquet. Ce que tu me dis du domestique m'ennuie un peu, ces scènes faites sans raison ne sont-elles pas causées par des accès de fièvre chaude dont il est affecté ? Il pourrait devenir dangereux cet animal et il faudrait s'en méfier : il m'avait bien paru un peu fou. Il serait bon peut-être d'en chercher un autre qui, une fois trouvé, le remplacerait. En attendant, fais-leur faire la grosse toilette des berges et du jardin.

Je t'avais parlé de la sépulture des Américains qui a été mise dans l'illustration, en te reportant à ce numéro du journal, tu verrais le nom du village dont je t'ai parlé. Peut-être n'y resterai-je pas longtemps, car il est fort question d'une réorganisation de nos régiments, je ne sais rien au juste si nous bougerons. Nous avons un temps affreux, temps qui doit empêcher les Boches de faire l'offensive dont il est parlé. Il faut penser que notre commandement est paré et qu'on recevra tous ces sauvages comme il convient. Il faut avoir confiance, mais ce sera dur.

Je me suis donné bien du mal pour faire légaliser cette procuration dont je ne connais pas encore le sort et tu me dis n'en avoir plus besoin. Pourquoi ? Tu ne me donnes aucune explication pourtant je suis bien intéressé à savoir ce que cet acte renferme, acte que j'ignore absolument.

Je souhaite vivement que tu puisses te débarrasser des deux vaches, mais je crains bien que ce soit difficile surtout pour la pécharde qui est bien maigre. Il ne faut pas songer à en avoir d'autres avant la récolte prochaine de foin.

Tant pis si nous ne pouvons pas vendre le bois du Breuilh, ce sera pour une autre fois : que les métayers coupent du bois pour l'hiver prochain dans le taillis de châtaigniers vendus et près de l'endroit où ils ont coupé l'an dernier. N'as-tu pas commencé à couper les vieux châtaigniers ? Tu pourras avoir là beaucoup de fagots. Il faudrait que Delbos les coupe afin qu'on puisse greffer les jeunes qui sont à côté et qu'on laissera pour remplacer les vieux.

Je pense que tu auras fait pour moi des compliments de condoléances aux Parsal pour m'éviter d'écrire.

Je ne suis pas étonné que tu aies été fatiguée par ton voyage à Périgueux, voyage dont tu aurais pu te dispenser. Soigne-toi et prends des précautions pour guérir, je t'en supplie, et ne fais plus de voyages, même qui paraissent utiles, tu es dispensé d'en faire et n'écoutes plus personne, reste tranquille chez toi.

Je vais probablement t'envoyer une paire de chaussettes qui est bien déchirée depuis mes dernières marches ; comme j'en ai assez, tu la garderas et maman me la réparera.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime ainsi que tous. André

Si les métayers exigent qu'on leur paye leur façon de bois aussi cher, qu'ils nous laissent alors tous les fagots et non une petite moitié suivant les traditions. Il faut leur faire remarquer qu'autrefois je leur payais la façon plus chère qu'il était d'usage de le faire dans le pays et encore ils prenaient les fagots. Par conséquent ils auraient pu continuer comme par le passé.

382. Lettre – Aux Armées le 19 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

Tant mieux que cette procuration demandée ne soit plus nécessaire, je reçois à l'instant en même temps que ta lettre celle du sous-intendant me disant qu'il ne peut accepter mon papier sans ma présence. Or, comme il faut que j'aille à 25 km d'ici, c'est une corvée que je n'aurais pas besoin de faire. Puisqu'on ne peut éviter les frais, tant vaut-il attendre, mais c'est une leçon donnée à la négligence de Bertrand dont il devra seul supporter le poids. Depuis si longtemps, on aurait certainement pu trouver un jour pour régulariser la situation. Il me tarde de savoir si tu as pu te débarrasser de tes deux vaches, je crains que non et j'en suis ennuyé à cause de tes provisions de fourrage !

Nous allons avoir d'ici peu une organisation nouvelle de nos régiments et je ne sais si je resterai à la même place. On ne peut rien savoir d'avance et je crois bien que je n'irai plus dans les tranchées. La vie n'est pas très gaie, malgré cela il faut faire toujours son devoir à quelque place que le destin vous mette. J'ai reçu une longue lettre de Louise qui me donne de ses nouvelles et de celles de sa maison. Tes berges sont bien longues à finir de couper cependant il ne faut pas les abandonner et terminer ce travail ainsi que celui du jardin, le bois te servira et serait, s'il restait sur pied, perdu pour nous. Les prisonniers d'Ajat sont-ils revenus pour exploiter les bois ? Tu ne me le dis pas. Quand tu auras un moment, fait le relevé de nos titres sur le cahier que j'avais fait autrefois, car il faudrait se renseigner pour les Russes, s'il n'y aurait pas quelque obligation [...] remboursée. Tu te rappelles ce qui est arrivé aux Lostanges une année ? Elles ont été obligées de rembourser des intérêts touchés indûment pendant longtemps : je ne voudrais pas que nous soyons exposés à une semblable surprise ! Fais donc une petite liste de toutes nos valeurs Russes avec date de l'émission, le genre, etc., et tu la feras vérifier par une société de crédit, ne le néglige pas. Je tâcherai le mois prochain de te renvoyer un peu d'argent, sur le front comme ailleurs la vie devient fort chère.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

383. Lettre – 20 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu ta carte du 16 aujourd'hui dimanche, le temps est devenu plus doux, la neige est fondue, les aéros sillonnent le ciel entourés les uns et les autres de flocons de fumée provenant des éclatements d'obus. Ce matin j'ai assisté à la messe dite par un aumônier de la division dans l'église bien pauvre du village, cet aumônier paraît être un homme fort bien, fort distingué. Mes hommes travaillent la nuit en ce moment à faire des tranchées de troisième ligne, mais qui sont très en vue de l'ennemi. Ce village évacué que j'habite pour l'instant subsiste encore, mais à la première alerte il est appelé être pulvérisé. Mon commandant est très bien, très intelligent, fort bien

élevé, avant la guerre il habitait Paris où il se trouve à la tête d'une industrie très importante. Je l'ai remplacé quelques jours pendant sa permission et je ne le vois guère en ce moment, ce que je regrette. J'avais deux officiers charmants qui sont partis dans l'active, peut-être vais-je en recevoir d'autres ainsi que des hommes. J'ai commencé à lire un livre que je te recommande, écrit par un officier de la Territoriale qui a mené la même vie que moi, aux mêmes endroits, officier qui était professeur de littérature dans une faculté et qui a été tué l'an dernier : il a débuté comme sergent. Titre : Lettres de guerre – août 1914-avril 1916 – par Pierre-Maurice Masson, avec préface de Victor Giraud et notice biographique par Jacques Zeiller. C'est fort bien écrit et très bien pensé, tu ferais bien de te le procurer. (Genre méditations dans la tranchée).

Je vois que tu reçois mes lettres avec beaucoup de retard, mais pourvu qu'elles arrivent c'est le principal. On s'attend de tous côtés à recevoir un choc violent qui, j'espère, sera repoussé et on se prépare. Que Dieu nous protège. Tu ne m'as pas encore dit si tu avais reçu mes paquets et mon livre de Brive. Véritablement tu as la tête dure ! As-tu commencé tes remèdes et comment vas-tu ?

Mille tendresses et baisers de ton André.

Je viens de recevoir les huîtres au chocolat des petites. Elles sont exquis. Merci, mais qu'elles gardent leurs bonbons, les chères petites !

384. Lettre – 22 janvier 1918

Reçu ta lettre du 18 mA bien chère Babeth, je suis content de voir que tu as vendu une vache, à l'autre maintenant. Tu te débrouilles bien et je suis bien heureux de t'avoir pour t'occuper de tes affaires et de ta maison. Je continue à lire ces lettres de Masson dont je te parle dans ma dernière lettre : ce sont bien mes idées, les endroits où j'ai été, c'est fort intéressant pour moi et combien aussi sa femme devait te ressembler.

Je t'avais envoyé lors de mon départ de Brive une lettre dans laquelle se trouvait l'adresse du bijoutier à qui j'avais remis ton sautoir : tu ne l'as pas reçue ? Cette bijouterie est près de l'église et du magasin Rivière je crois, et La Ville de Brive, elle a la marque Oméga. Je suis étonné qu'on ne t'ait pas expédié ledit sautoir, je l'avais recommandé en donnant ton adresse. La serpe était prise chez le type qui avait les ciseaux à côté de chez Sanfourche et je ne l'avais pas payée afin qu'il te donne plus vite les ciseaux (c'était 6 francs) et la réparation de ta chaîne en or 1 franc. Écris à ce bijoutier.

Depuis trois jours j'entends un roulement continu de canon à ma gauche vers l'endroit que j'ai habité pendant un an, je suppose que c'est peut-être l'offensive boche qui commence, mais je ne sais rien de précis : les journaux nous arrivent mal ou pas du tout. J'ai lu cependant ces 2 séances à la chambre qui ont été ignobles et je déplore qu'on ne puisse lancer des grenades sur cette bande de députés de l'extrême gauche ainsi que sur la bande à Caillaux. Que c'est triste de voir tant d'ignobles gens jeter le trouble dans le pays quand il y a tant de braves qui se font tuer pour lui !

Je pense que ton père pour aider à l'achat des vaches de Jeantounet et je souhaite que celles que Jeantounet va acheter réussissent mieux que les précédentes. Stimule ces métayers tant que tu pourras pour que notre malheureux Breuilh nous donne au moins de quoi manger. Le temps est devenu très doux depuis quelques jours et la neige a complètement fondu, comme chez vous.

Je te quitte ma bonne Babeth en t'embrassant mille fois de toute mon âme ainsi que les petites filles, maman et Marthe. André

385. Lettre – Aux Armées ce 23 janvier 1918

Pas de lettre de toi aujourd'hui ma bien chère Babeth, en revanche j'ai reçu des lettres de Joseph, Paule et Geneviève. Cette dernière me dit qu'on souffre beaucoup en Angleterre et que le pays est dans la privation à tous les points de vue. Chez nous, la vie a bien augmenté, c'est vrai, mais pourtant il ne manque rien : les marchés sont approvisionnés dans les villes où je suis passé, le confort, le luxe même, s'étalent et on trouve de tout. La France est donc un pays qui offre de merveilleuses ressources, combien nous devons donc avoir confiance dans l'avenir, persévérer dans nos efforts et ne pas nous décourager. À l'arrière on se plaint de n'avoir pas tout le pain voulu, pour cela nous mangeons ici un pain superbe et délicieux, le pain de nos poilus est mille fois supérieur à celui qui paraît sur les tables parisiennes les plus confortables.

Ce roulement de canons entendu ces jours-ci du côté de Pont-à-Mousson a cessé : qu'est-ce à dire ? Je ne sais. Nous sommes donc sous le coup d'une pression ennemie, où cette pression se produira-t-elle ? Tout le monde est dans l'attente. J'espère qu'on y résistera parfaitement.

Le temps est doux et c'est la pluie en perspective ce qui n'est pas gai. Les carreaux de choux qui se trouvaient près de l'étable des vaches, comment sont-ils ? N'ont-ils pas été gelés ? Bientôt, sous châssis, tu feras bien d'en faire semer d'autres afin d'en avoir de bons à planter dès les premiers beaux jours. Où en êtes-vous de votre taillage d'arbres et élagage ? Pour les arbres fruitiers, je t'avais dit de t'entendre avec le voisin Henry Jardel pour finir de les tailler à temps perdu. Tu feras bien aussi de faire semer des fèves dès que cela te sera possible dans le carreau qui se trouve prêt. Profite du mauvais temps pour faire un récurage sérieux dans les massifs. Tout ce bois sert plus tard et empêche l'ombre d'inonder le jardin. Le commandant Parsal te parlera d'une forêt célèbre où ont été les Américains et peut-être sauras-tu le village que tu désires connaître à cause de moi, où ont été enterrées leurs premières victimes.

Je t'ai envoyé une paire de chaussettes de laine afin que maman puisse les réparer, le bout étant emporté. Tu pourras les garder, car comme linge je suis très bien monté ainsi que de chaussettes. Je t'ai posé plusieurs questions dans mes dernières lettres, tu me répondras bien. Je ne m'explique pas cette carte que je t'envoyais pour cette adresse de bijoutier à Brive ne te soit pas arrivée.

Rien de nouveau dans mon existence qui se traîne assez tristement, mais qui ne doit pas t'inquiéter. Et ta santé comment est-elle ? Te soignes-tu ? Marguerite me dit qu'elle va aller te voir, est-elle arrivée ?

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que nos petites filles. Embrasse bien pour moi maman et Marthe. André

386. Lettre – 25 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

D'après ta lettre du 20, arrivée hier, je vois qu'il y a toujours des tiraillements provoqués par les brusqueries de la « Vierge aux orties » et la légèreté bien excusable de notre chère petite Nénette. Il ne faut pas trop s'en préoccuper, pourvu que cette dernière travaille et fasse des progrès dans ses études, c'est le principal. Je crois que les scènes de la susdite vierge malgré elle ne troublent pas trop notre fille. Ce serait inquiétant si Nénette n'avait rien pour faire contrepoids à un régime de terreur, mais elle est tant entourée d'affection, de tendresse de ta part et de la mienne quand je suis présent : nous la caressons et l'aimons tant qu'elle ne peut être considérée comme une enfant sacrifiée. Elle est assez intelligente aussi pour comprendre et se moquer discrètement des algarades souvent injustifiées et toujours aigres de cette « virginité conservée dans du verjus ». Je pense que ce petit discours, tu le garderas précieusement par-devers toi, car si l'intéressée le connaissait, cela ne la calmerait guère. Je ne sais pas du reste si cette épithète de vierge lui convient tant que ça.

Je serais content d'avoir ce discours de l'abbé Sertilanges d'autant plus que j'avais eu l'intention de le faire venir au moment où il venait d'être prononcé et à l'époque de mon départ précipité. C'est l'Écho de Paris qui le faisait vendre.

As-tu des nouvelles de ton sautoir ? As-tu commencé tes remèdes et ta santé qui me préoccupe tant, comment s'en trouve-t-elle ? Pauvre Babeth ! Tu n'aurais pas fait un brillant soldat dans des tranchées froides ! Heureusement que tu ne seras pas appelée à ce genre de vie et que la guerre sera terminée avant. Nous allons être probablement renforcés d'ici peu et notre régiment sera toujours vivant au lieu d'être dissous comme tant d'autres. As-tu fini par découvrir où je suis avec les vagues indications données et celles que tu pouvais obtenir du commandant Parsal ? J'ai laissé beaucoup de cartes d'É. M. à la maison et parmi elles il doit y en avoir qui me seraient utiles, mais garde-les. Si tu en trouves une de Lunéville, fais-toi montrer par le commandant les lieux vers le nord-est de ladite ville, dans les parages indiqués jadis. Peux-tu te procurer du luminaire (pétrole) : c'est ce qui manque le plus à l'arrière avec le pain.

Adieu, ma bonne Babeth, mille baisers et tendresses de ton André.

387. Lettre – 27 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu avant-hier la lettre de maman et aujourd'hui la tienne qui m'apprend que le voyage de Marguerite est retardé, je souhaiterais pour elle qu'il n'ait pas lieu et qu'elle puisse finir l'hiver dans notre pays. Quoique Bruyères ne doit pas être un séjour désagréable (je suppose qu'il n'est jamais bombardé par les avions et qu'on doit y trouver toutes les ressources voulues), il vaut encore mieux celui de la famille. Tu as bien fait de rester tranquille à la maison malgré le beau temps, les déplacements ne te réussissent point par conséquent il faut en faire le moins possible. Quant aux petites filles, profite des beaux jours pour leur faire faire des promenades et

des marches qui sont un très bon exercice pour leur développement physique et leur santé. Quant à toi, soigne-toi sérieusement puisque tu le peux sans difficulté.

Tu fais bien de profiter de la clémence de la température pour faire exécuter quelques travaux dans le jardin, je te le recommandais dans une de mes dernières lettres, mais il faudra bien faire terminer les berges et les élagages du jardin pour remonter tes provisions de bois. Tu te débrouilles très bien et je t'en félicite. Tu es une femme précieuse que j'apprécie bien ma bonne Babeth et je voudrais tant que ta santé soit bonne. Je t'avais accusé réception de la chemise et du pâté je t'avais même dit qu'il était inutile d'envoyer la chemise parce que j'en avais bien assez. Tu n'as pas dû recevoir ma lettre.

Je t'envoie la parure de châtaignier que je perdrais ou que j'abîmerais. Tu verras un nom que je t'envoie, tu devineras (Bathélemont).

Joseph m'a envoyé une boîte renfermant des grattons d'oie que je vais garder pour mes déplacements.

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

Envoie-moi le discours de l'abbé Sertillanges.

388. Lettre – 29 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta petite brochure du discours de l'abbé Sertillanges que j'ai eu du plaisir à lire. Veux-tu que je te la réexpédie ? J'en avais lu quelques extraits dans l'Écho de Paris. Les journaux sont assez ternes en ce moment : pas de nouvelles saillantes et le calme qui règne depuis trois jours de notre côté n'est-il pas le précurseur de la tempête ? On se tient prêts de tous les côtés à recevoir l'attaque boche. Voudront-ils encore tenter un coup qui leur fera subir beaucoup de pertes, c'est ce qu'on se demande ou bien veulent-ils simplement nous intimider ? En ce moment ils ont l'air de faire beaucoup de manœuvres plus ou moins louches pour la paix qu'ils doivent souhaiter. Quoi qu'il en soit, que le ciel nous protège !

J'ai reçu une lettre de Geneviève de L qui se proposait d'aller voir Pierre à Bordeaux lorsqu'un mal aux pieds l'a obligée de rester tranquille. Marguerite est-elle repartie ou reste-t-elle encore ? Tu as dû voir dans ma dernière lettre le nom du village où sont enterrés les Américains : par conséquent, tu dois savoir où je suis, mais je crois que je vais en partir sans tarder pour ne pas aller très loin de là.

Où en sont tes travaux et tes tailles d'arbres et de massifs ? Le matin et le soir il fait très froid, le sol est gelé et l'après-midi il y a un magnifique soleil, c'est un beau temps d'hiver. Aujourd'hui, le brouillard est très intense ce qui nous prive du plaisir de voir les avions circuler : on en profite pour travailler. Nos lettres ainsi que nos journaux arrivent le soir très tard : j'espère que j'aurais ce soir le plaisir de lire une lettre de toi. Quoi de nouveau dans le pays ? Je n'irai pas vous voir avant le mois de mai probablement. D'ici là que d'événements ! Je vais toujours très bien et toi ? Je vois que tu organises bien tes affaires : que Dieu te bénisse ma chérie ! Je t'envoie bientôt l'argent que je pourrai dans les cinq ou six jours.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

Reçu ta lettre à l'instant ainsi que celle de ce pauvre Bellocq. Envoie-lui une carte (à sa femme). Je t'ai accusé réception plusieurs fois de la chemise et du pâté. Tu ne dois pas recevoir toutes mes lettres.

389. Lettre – 31 janvier 1918

Ma bien chère Babeth,

Hier peu de lettres sont arrivées pour ma compagnie et je n'ai pas eu de tes nouvelles : j'espère que ce soir j'aurai le plaisir d'en recevoir. Je vais faire prendre pour toi un mandat poste de 300 F que je t'expédierai le plus tôt possible. Tu voudras bien m'en accuser réception dès son arrivée. Auras-tu assez d'argent pour acheter tes vaches et pourras-tu trouver les animaux de l'espèce demandée à Périgueux ? Il me semble qu'autrefois aucun marchand n'avait de cette race, il faudrait des vaches jeunes et pleines, de forte taille comme elles le sont toutes : je crains que tu ne trouves pas la perfection. Ton père voudra bien s'occuper de cette acquisition importante et faire le marché avec Jeantounet. Seront-elles aussi dressées ou susceptibles de l'être facilement ? Autant de difficultés à surmonter. J'espère que ta bonne étoile te guidera !

Un brouillard très épais persiste depuis quelques jours ce qui nous permet de faire la journée le travail que nous ne ferions que la nuit. Sur la ligne existe un calme impressionnant et je me demande parfois ce que cela signifie. Souvent, ce calme cache les préparatifs des événements terribles : à la grâce de Dieu ! Les journaux disent

qu'à Berlin existent des grèves et presque la famine : je souhaiterais que tous ces ignobles Boches puissent crever de faim et de misère. En pensant à ces sales gens, je songe tout naturellement à ton cochon : profite-t-il et se comporte-t-il bien au point de vue de la nourriture et de la santé, car, s'il n'en était pas ainsi, il faudrait le changer. Tant mieux que ces domestiques travaillent : où en sont-ils de leurs tailles et travaux ? La Société Générale de Brive t'a-t-elle remis le titre de 20 fr. de rente que j'avais souscrit et pour lequel tu as versé 100 fr. ? As-tu fait ce que je t'ai dit pour nos obligations russes ? Delbos a-t-il commencé à couper les châtaigniers vendus et où en est-il de sa coupe de taillis de La Viragerie ? Il faudrait que tout cela soit fini ce mois-ci pour ne pas nuire à la nouvelle pousse. Informe-toi auprès de lui et pousse-le dans le cas contraire. Il importerait aussi de faire greffer les jeunes châtaigniers qui doivent être laissés près des vieilles souches. C'est pour cela qu'il faudrait que les vieux soient coupés assez tôt. Il n'est pas facile de faire manœuvrer ces paysans si lents qui ne s'inquiètent jamais de l'avenir.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que tous et te souhaite de n'avoir pas trop d'ennuis dans la direction de tes affaires multiples. Ton André.

J'ai vu dans le Courrier du Centre le mariage d'Éd. Chaux avec Mademoiselle Martine Champagne. Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle ? Qu'est devenue la femme mariée maîtresse de Chaux ?

390. Lettre – 1^{er} février 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu aujourd'hui deux lettres de toi, l'une du 27 et l'autre datée du 29. Pour ce qui est de Jardel, j'avais dit devant les métayers que je ne voulais plus qu'il coupe de la bruyère parce que je le soupçonnais fort d'avoir coupé ladite litière précisément à l'endroit où étaient plantés des acacias, lesquels arbres avaient totalement disparu. C'est ce que j'aurais voulu que tu lui dises, je voulais même lui faire peur en le menaçant de lui demander des dommages et intérêts pour le préjudice causé. C'était lui qui coupait la bruyère à un endroit qui est situé juste au-dessus de l'ancienne métairie de La Viragerie. On a dû lui rapporter ma conversation c'est pour cela qu'il est venu payer sa ferme de bruyère et qu'il t'a passé la main dans le dos comme ont l'habitude de faire tous ces paysans carotteurs pour ne pas dire voleurs. Je sais bien qu'il y a assez de litière dans la propriété pour en louer, mais ces locataires, au lieu de couper sur un espace donné, vont partout et coupent tout d'une façon désordonnée. Il faudrait leur assigner une place et qu'ils n'en sortent pas, c'est le rôle que remplissait ou devait remplir le garde. Il faudrait revoir ce Jardel et lui dire pourquoi je ne voulais plus lui permettre de couper la litière : tu lui reprocherais cet acte et tu verrais ce qu'il te dira.

Puisque nous n'avons pu faire couper le bois, il est inutile maintenant de l'entreprendre, il faudra attendre l'hiver prochain, je pense que même si la guerre était terminée, ce que je souhaite, le bois sera encore fort cher et peut-être alors trouverons-nous à faire faire une bonne coupe. Maintenant il n'y a qu'à se contenter de faire couper notre provision. Ces animaux de métayers ont toujours le temps de faire ce qui pense leur mettra de l'argent dans la poche, mais jamais de travailler leurs terres. Si Henry ne peut tailler les arbres fruitiers du jardin, peut-être Édouard pourrait-il venir un jour (lendemain de fête). Il ne faudrait pas bien longtemps pour tailler ceux qui restent : il faut absolument le faire sans cela il y aurait beaucoup de bois ce qui nuirait aux arbres et au Jardin.

À Paris le brouillard n'est pas intense comme ici et c'est ce qui a permis aux Boches de venir bombarder la capitale, il est vrai qu'on a dû bombarder plusieurs de leurs villes et qu'on recommencera encore. Lorsque le temps le permettra, il y aura très probablement des batailles aériennes terribles ainsi que d'autres bombardements. On fait évacuer Nancy et les villes frontières par les femmes, enfants, vieillards à cause de cela.

La Société Générale de Brive a bien dû recevoir tes 100 fr. puisqu'elle te dit de retirer le titre. Tu me diras si ce titre t'est arrivé. Pourquoi donc tout va-t-il si mal Ajat ? Ton père n'exagère-t-il pas et Bertrand a-t-il l'intention de vendre la propriété ? Ne faudrait-il pas mettre vos affaires en règle par un acte définitif, vois cela avec ton oncle et surveille tes intérêts. Ci-joint un mandat de 300 fr. Bertrand t'a-t-il payé tes intérêts ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

391. Lettre – 1^{er} février 1918

Je pense, ma bien chère Babeth, que tu auras reçu le mandat poste de 300 fr. expédié hier avec ma lettre, je suppose aussi qu'avec cet appoint tu auras pu avoir avec tes coupons, la vente de ta vache, etc. la somme suffisante pour acheter les vaches de Jeantounet. As-tu pu te débarrasser de la vieille Pécharde ?

Le temps est toujours magnifique durant l'après-midi et très froid le matin, temps propice pour tes travaux. Ici nous avons le brouillard qui persiste, mais aujourd'hui il paraît devoir se dissiper ce qui va permettre aux

avons d'effectuer des bombardements. Notre artillerie tire sans cesse et les Boches répondent ; je ne sais ce que ces misérables complotent contre nous. Que Dieu veuille que nous ayons des jours heureux pour nos armes.

Je t'envoie une feuille de papier que tu mettras dans mon cahier où je recueille des pensées. Il y a la diatribe lancée contre les Hohenzollern par ce sénateur à l'ouverture des Chambres, diatribe incomplète, mais bien belle. J'aurais voulu qu'elle soit distribuée à tous les Boches du front et de l'arrière afin qu'ils sachent comment nous apprécions en France la conduite de tous ces bandits et de leur criminel empereur. Que cette page me plaît. Si tu peux la compléter par les extraits des journaux que je t'avais dit de garder, fais-le. Tu as dû deviner puisque je t'en disais le nom, le village où je me trouve encore : ta curiosité est donc satisfaite, n'est-ce pas ? Si tu n'as pas trouvé le nom sur la carte, tu le chercheras dans Larousse. Je ne sais pas de qui tu veux parler ce soldat qui prétend m'avoir vu, en tout cas il t'a donné un renseignement faux.

Marguerite reste-t-elle encore ou est-elle partie pour sa nouvelle destination ? Si oui, qu'elle m'écrive et je ferai mon possible un jour ou l'autre pour la voir ou lui donner un rendez-vous, car Bruyère est loin de moi. Enfin, je verrais !

Tu me parlais d'Ajat hier et tu ne me disais pas si Bertrand avait pu avoir des prisonniers pour son bois, je te l'avais demandé plusieurs fois. Plusieurs fois aussi je t'ai dit avoir reçu les paquets envoyés. Cela me fait supposer que tu ne reçois pas toutes mes lettres. Je t'écris souvent, mais les lettres ont aussi beaucoup de retard. Pour ce Jardel des Vignes, il faudrait lui assigner une place pour couper de la bruyère, place éloignée et s'il la quittait, lui faire payer des dommages et intérêts, car ces gens-là abusent.

Adieu, ma bien chère Babeth, je pense bien à toi, je t'aime et t'embrasse mille fois ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

392. Lettre – 3 février 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir ta lettre datée du 30 janvier d'après laquelle tu me dis les dégâts occasionnés par les sangliers dont nous sommes bien entendu les victimes. Ce pauvre Breuilh a toujours la malchance. Ne pourrais-tu pas demander au maire de faire une battue ? Les Jeantounet ne seront donc jamais fichus d'engraisser un gros cochon. On ne peut jamais compter sur les métayers pour cela. À ce propos, d'où vient que notre animal a des poux ? Il n'a pas été dans les tranchées boches pour être affligé de ces insectes, c'est la première fois de ma vie que j'entends dire que les cochons à quatre pattes ont des poux ! Décidément ce marchand qui les a vendus n'était pas [...] ! Fais-le soigner (le cochon et non le marchand) et vends-le quand il sera en état pour en acheter un autre qui puisse s'engraisser pour le commencement de l'hiver prochain. Le nouveau, prends-le à un propriétaire et non à ces sales marchands. Pour le bois de Fougrand, je ne vois pas bien l'endroit dont tu veux parler, mais puisque tu as besoin de voir Delbos pour les questions de taillis et de châtaigniers, tu pourras lui en parler et le charger de voir cela puisqu'il va dans ces parages. Il connaît les limites et te fixera.

Ne t'inquiète pas au sujet des Russes, il est possible qu'on ne paye pas les coupons à un moment donné quoique l'État français dise qu'il s'en chargera, mais ils seront toujours payés plus tard. La seule chose dont il faut se préoccuper et faire vérifier, ce sont les remboursements d'obligations. C'est pour cette raison que je te disais d'en faire le relevé. La Société Générale de Périgueux t'a-t-elle remis le titre russe qui devait être renouvelé ? Je ne savais pas que Pierre fut à Saint Mayme. Je regrette bien de ne pas me trouver à Montignac ou dans le pays pour le voir : décidément, nous ne pourrons jamais nous rencontrer. Il va venir vous voir et ce n'est pas le moment pour Marthe et les petites de s'absenter pour manquer sa visite.

Les métayers avec quelques voisins ne pourraient-ils pas mettre des pierres et arranger un peu la route qui monte au Breuilh ? J'avais toutes les peines du monde à obtenir qu'on entretienne cette pauvre route qu'ils laisseront complètement se défoncer. Quelles brutes que les gens de ce pays ! Tout n'est pas rose dans le métier de propriétaire avec des gens paresseux, ou de mauvaise volonté. Tu vois par expérience qu'on éprouve bien des difficultés pour arriver à un résultat même fort modeste. Ne te trouble pas outre mesure et soigne-toi. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse 1000 fois de tout mon cœur ainsi que tous. Tu diras à Pierre combien je suis peiné de ne pas le voir. André

393. Lettre – 4 février 1918

Je t'écris à deux heures de la nuit, ma bien chère Babeth, réveillé par les Boches qui bombardent et nous qui répondons. J'ai reçu ta lettre et celle des petites et je t'envoie ce mot pour te dire que je vais partir d'ici aussitôt

que j'aurai versé un tas de matériel pour aller au 83^e Régiment territorial qui est je ne sais où. Je pensais me rapprocher de Marguerite, mais non. Je ne puis te donner encore mon adresse exacte. Je m'embête beaucoup et suis navré de me séparer d'un Commandant charmant. C'est souvent pénible de faire son devoir, mais il n'y a pas à regimber. Ne t'étonne pas si mes lettres se font plus rares pendant quelque temps.

Il y a une véritable malédiction sur ce Breuilh où rien ne peut réussir, pas même les cochons ! J'aurais bien voulu que tu m'écoutes et que tu n'entreprennes pas une coupe de bois au mois de mars, c'est stupide ! Pour la brasse de châtaignier, c'est 27 fr. Je t'avais écrit tout cela sur un morceau de papier devant toi, ton ordre correspond souvent au désordre ! Voici encore avec Ajat une nouvelle préoccupation pour toi. Il faudra donc que tu sois toujours dans le pétrin ! Adieu, mille baisers. André

394. Lettre – 4 février 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir ta lettre du 1^{er} février. Si tu ne trouves pas sur la carte le nom du village cherché, regarde dans Larousse et tu seras immédiatement renseignée, tu verras aussi que c'est fort loin de Bruyère et ce n'est point facile pour s'absenter, peut-être plus tard si je venais à changer de place me serait-il possible de donner un rendez-vous à Marguerite. Que cette dernière m'écrive lorsqu'elle sera fixée sur ses voyages, les jours et heures de son passage à Lunéville si elle y passe et si cela lui est possible. Probablement elle ne passera pas là.

Décidément, cet Eugène est bien tel que je l'avais jugé le premier jour, c'est-à-dire à moitié fou. Tu ne peux pourtant pas garder un type pareil qui paraît avoir des accès de fièvre chaude qui pourraient le rendre dangereux. Cherche-lui un remplaçant et quand tu l'auras trouvé, envoie-le dans quelque établissement d'aliénés.

Tu ne me parles pas des berges, je suppose qu'elles sont finies de couper. Tu avais beaucoup de bois à faire dans le jardin et dès que cela sera fait, il faudra bien faire tailler la charmille. Tu as raison de les employer le matin à couper puisqu'on ne peut faire autre chose et l'après-midi à travailler. Tu as eu de la chance pour ta lessive. As-tu pu t'entendre avec quelqu'un (Jardel ou Édouard) pour les arbres fruitiers ? Édouard ne demanderait pas mieux que de gagner une bonne journée pendant un jour de chômage de l'usine, cela doit se produire quelquefois.

Combien je regrette de ne pas me trouver avec vous au moment de l'arrivée de ce brave Pierrot que j'aurais été bien heureux de voir. Qu'il n'ait pu venir pendant que j'étais au dépôt, ce n'est pas de chance. Ensuite, quand reviendra-t-il ? Tu me donneras des détails sur lui et sur son existence. Tu ne m'as pas reparlé de ta tante de Cublac. Je pense qu'elle va mieux. Et Geneviève de L, est-elle guérie de son pied et a-t-elle pu aller à Bordeaux ?

Je suis repris depuis deux jours par mes douleurs au foie : je voudrais bien les repasser 'aux orties' en plus de ton mal aux dents. Le médecin m'a donné quelques comprimés au Calomel que je vais prendre : peut-être cette douleur passera-t-elle. C'est probablement le régime alimentaire qui me vaut cette petite crise dont tu ne dois point t'alarmer. Tu sais que cela passe vite.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur. Embrasse bien Pierre pour moi s'il se trouve à Montignac quand tu recevras ma lettre. Nos petites filles sont-elles revenues de la Grande Borie ? André

395. Lettre – 5 février 1918

Bien chère Babeth,

Je viens de recevoir aujourd'hui ta lettre datée du 3 février et je constate avec plaisir que celle-ci n'a pas mis longtemps pour me parvenir. Tu m'annonces déjà une récolte de blé mauvaise, pour l'an prochain, et cela à cause du sanglier : il y a toujours de bonnes raisons pour n'avoir pas de blé, c'est dégoûtant. On tue déjà le cochon chez Jeantounet, je pense qu'il ne sera pas bien gros et qu'il ne te donnera pas grand-chose : tu aurais eu besoin d'un autre animal pour Pâques comme autrefois. C'est parce que Jeantounet ne veut guère travailler qu'il laisse son fils faire du feuillard au lieu de l'aider. Ces paysans mériteraient de crever de faim ! Ils sont tous pareils ! Pour les brebis, il faudra aussi y renoncer alors que cela donnait du bénéfice, c'est depuis que Gallinat possède des moutons que cette maladie est venue au Breuilh. Qu'ils désinfectent leurs étables une fois vides. Dans la Charente et autre pays, j'ai vu que pour préserver les animaux de toute espèce d'épidémie, on mettait dans les granges et étables un bouc : l'odeur de cet animal empêchait les maladies. J'ai couché pendant des manœuvres dans une grange où se trouvait un bouc et j'avoue que j'aurais préféré coucher avec une jolie femme, mais c'était très sain. Je t'indique ce remède très usité dans les pays où sont réunis beaucoup d'animaux. Je suis heureux que ce cidre fait durant la nuit ait été bon. Tu as aussi une belle provision d'eau-de-vie !

Ce raid d'avions sur Paris ne m'étonne point : les Boches iraient plus souvent s'ils ne craignaient pas de se faire descendre. Il ne faudrait pas que sous le prétexte de protéger la vie de quelques gros bonnets parisiens, on aille sortir des escadrilles du front, car c'est là qu'elles sont le plus utiles : sans elles beaucoup plus nombreux seraient encore les bombardements à l'intérieur. J'ai su par un officier qui a sa famille rue Vanneau qu'il était tombé une bombe au numéro 8 de cette rue : n'est-ce pas près de là qu'habitait Cibrice, son épouse ne se trouvait-elle pas à Paris ? Je regrette bien de ne pas me trouver à la maison au moment de l'arrivée de Pierre et de votre réunion. Comment feras-tu quand tu ne posséderas plus de blé ? Te donnera-t-on des cartes une fois ton blé achevé ? Je t'avais demandé si les carreaux de choux, dont on avait de [...], si ces choux n'avaient pas été gelés : tu ne m'as pas répondu. Tâche de faire planter beaucoup de légumes : qu'au moins tu puisses en manger. J'ai peur que cet opuscule de l'abbé Sertillanges se perde, tu n'as qu'à t'en faire acheter un pas une librairie (coût : 0,25 fr.). L'Écho de Paris les faisait vendre.

Joseph et Louise viendront-ils aussi au moment du carnaval ? Quant à moi, je couche sur le dur (treillis métallique) avec une poignée de paille, mais je ne me plains pas, car la vie est moins dure que lorsque j'étais perpétuellement dans la tranchée sans pouvoir presque dormir. Ce coup de main des Boches que tu as dû voir sur les communiqués (nord de Bures) n'est pas loin de nous, coup de main qui a été raté. Marguerite, si elle vient à Bruyère, pourra suivre la même route que moi : [...], Bourges, Nevers, Dijon, Épinay. C'est un joli voyage, mais fort long. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous, grands et petits ainsi que ceux et celles qui seront présents au moment de l'arrivée de ma lettre. André

396. Lettre – 8 février 1918

Ma bien chère Babeth,

Je reçois à l'instant deux lettres de toi, l'une du 5 et l'autre du 6. Tu as dû être bien heureuse de voir ce brave Pierrot et de causer avec lui. Il était moins agité que moi qui ne pouvais rester assis sur ton lit. Décidément, ce mariage a l'air de lui sourire : il est vrai que la fortune et une vie facile, agréable et confortable sont des choses qui tentent pourvu que la jeune fille soit sérieuse. Il serait bien dommage de lâcher une belle situation pour tomber sur une fille écervelée. C'est souvent ces tempéraments doux et ces natures calmes que les femmes rendent malheureux. J'espère qu'il n'en sera pas ainsi pour ce brave Pierrot que je voudrais voir bien réussir.

J'aurais voulu que tu fasses avouer à Jardel qu'il avait coupé les arbres en fauchant la litière ou que tu lui fasses dire le coupable. En lui disant : je ne veux point que vous coupiez de litière si vous ne me dites pas qui a coupé ces arbres, il t'aurait dit des choses intéressantes. Édouard est toujours un ignoble marchandeur. Il me semble que 5 fr. par jour non nourri c'était bien. Du reste, il n'en aura pas pour longtemps pour tailler ces arbres, mais il vaut mieux qu'ils soient taillés.

Je n'ai pas écrit à la Société Générale de Sarlat comme tu me le disais, il me semble qu'avec un mot de toi cela suffirait. Le directeur nous connaît bien assez. T'a-t-on remis ce qu'on devait te remettre à la Société Générale de Périgueux ? Tu as dû recevoir de Brive mon titre de 20 fr. de rente. Il y aura au mois de mars 1918 à verser (prends-en note). Je pense que tu pourras le faire au percepteur. Je te renverrai la somme. Tu ne m'as pas dit combien tu avais pu vendre la vieille Pécharde.

Louise me demande où je suis. Comme tu dois être à présent fort renseigné, tu pourras le lui dire, car je suppose que ton Larousse t'a mise au courant. Que c'est curieux les femmes !

Si cet animal d'Édouard voulait te couper les arbres à un prix convenable, il aurait pu t'aider à tailler la charmille un jour. Il me semble que 20 fr. pour tailler les arbres fruitiers c'est bien cher. Enfin, que le Bon Dieu t'inspire et te soutienne pour toutes tes affaires, je le lui demande chaque jour. N'est-ce pas qu'elle est belle cette apostrophe sur les Holenzollern ! Je ne te l'ai pas envoyée tout à fait complète, mais je l'ai vue tellement bien appliquée que je l'ai copiée. Je voudrais qu'elle soit connue dans toute l'Allemagne.

Je pense que Pierre t'aura mise au courant de ses démarches pour son mariage, tu me communiqueras ses impressions, car cela m'intéresse. Et le filleul de Madeleine, où cette idylle en est-elle ? Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse bien tendrement ainsi que maman, Marthe et les petites. André

397. Lettre – 12 février 1918

Ma bien chère Babeth,

Hier, je n'avais reçu aucune lettre et aujourd'hui deux m'arrivent à la fois, une datée du 9 et l'autre du 10. J'ai été heureux de recevoir de vos nouvelles en ce jour de carnaval bien triste pour moi, dans un village qui est

d'une tristesse mortelle où l'on n'entend que le bruit du canon la nuit et le jour. Le temps est merveilleux et je songe à toutes vos bonnes réunions pendant que je suis seul. La note gaie est donnée par un capitaine notaire près de Tarascon qui loge avec moi et qui est très drôle quoi qu'ayant bien des sujets d'inquiétude provoqués par la guerre : perte d'une grosse fortune (sa femme est de Lille) et sa situation brisée, mais, malgré tout, il est fort gai et vous fait rire par force. Un autre lieutenant se trouve avec moi, d'un genre tout différent, mais fort intelligent, sérieux et instruit, il est sorti de l'institut agronomique et dans la vie civile est inspecteur du Crédit foncier. Nous causons fort agréablement. Hier, j'ai été à quelques kilomètres voir mon commandant avec qui j'ai déjeuné et qui est aussi un homme charmant. Tu vois qu'au point de vue relations, je me trouve dans un excellent milieu comme officier.

Ce que tu m'apprends du Breuilh ne m'étonne pas : chaque fois que je passais près de ces pins, je songeais au feu. Il ne faut pas avoir l'air de se désintéresser de cet incendie et demander une enquête à la gendarmerie pour savoir, si possible, comment cela est arrivé. Le feu ne serait-il pas occasionné par les hommes qui coupent le feuillard et qui allument du feu pour se chauffer ou faire cuire leur repas ? Si les gendarmes ne veulent pas se déranger, écris au Procureur de la République de Sarlat, car il faut éviter que cela se renouvelle : tu te souviens les désastres causés par les nombreux incendies de bois l'an dernier dans notre région. Je voudrais bien qu'on puisse pincer quelqu'un, avec le peu de gens qu'il reste dans les campagnes, il me semble que ce serait facile. Écris au Procureur. Ce Breuilh ne nous donnera jamais que des ennuis, quel malheur de ne pouvoir le vendre ! Si on ne peut même pas avoir des bois, c'est fort. Mais, écris une lettre indignée au Procureur pour lui demander une enquête.

Je n'ai pas eu d'autres crises de foie depuis celle de l'autre jour qui a été assez violente : il n'y a rien à faire. Tu n'as pas à te troubler des plaintes de ton père au sujet d'ajat puisque Bertrand trouve que ses affaires marchent parfaitement, les tiennes sont suffisantes pour te tourmenter.

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. Tu me diras s'il y a beaucoup d'arbres de brûlés, ce que tu sais et ce que tu as fait. Il faut absolument que tu adresses une plainte. Tiens-moi au courant. André

398. Lettre – 14 février 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir ta lettre du 11 février en rentrant d'une journée assez fatigante. Je te renvoie cette demande de la poste pour retirer les papiers recommandés. Je n'ai pas fait légaliser ma signature parce que cela n'en vaut vraiment pas la peine. Tu lui diras de ma part à cette directrice de poste qu'elle déploie un zèle fort mal placé depuis le temps qu'on me connaît et qu'on nous connaît tous c'est absolument idiot d'aller refuser de te donner un papier d'affaires à moi adressé. C'est la première directrice qui a de ces scrupules stupides, c'est une dinde. Elle sait bien que je suis aux armées que diable et que tu me remplaces au foyer.

Quelle drôle d'idée tu as eu d'aller écrire à Franc que tu avais été voir Fagnit : qu'avais-tu besoin d'aller lui rendre compte d'une consultation que tu étais seule à connaître. Ta lettre aura paru auprès de lui la disculpation d'un accusé. Tu seras cause que ce docteur ne voudra plus se déranger pour toi ayant l'air de le prendre comme pis-aller, d'autant plus que nous ne le payons pas. Tu n'avais qu'à rien dire. J'étais du reste toujours opposé à ces consultations qui n'ont rien appris de nouveau. Enfin !

Que va penser la Société Générale à qui j'avais recommandé d'expédier le titre quand elle l'aurait. La Société Générale de Sarlat t'a-t-elle donné les titres qu'elle avait refusés à Marthe ? Tu ne m'en parles pas. Et à Périgueux, as-tu reçu les titres ? Tu me donneras bien des détails sur cet incendie du bois au Breuilh et tu répondras à ce que je te demandais dans ma dernière lettre. Je ne renvoie pas moi-même l'autorisation ci-jointe à cette directrice parce que je ne pourrai résister à la tentation de lui dire des sottises et si elle dit que ma signature n'est pas légalisée tu lui diras ZUT de ma part. Tu me dis que tu m'écris de ton lit : j'en conclus que tu ne vas guère mieux. Ces remèdes de Fagnit ne donnent-ils donc aucun bon résultat ? Il me tarde de recevoir d'autres nouvelles de toi et de tout ce qui m'intéresse. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime ainsi que tous. André L'ortie est-elle revenue de la Grande Borie et que raconte-t-elle ?

399. Lettre – 15 février 1918

Reçu ta lettre du 12 février, ma bien chère Babeth, je vois que tu écris toujours de ton lit ce qui me prouve que tu n'es pas guérie, hélas ! Mais ce qui me montre aussi que tu te reposes. Que je voudrais te voir revenir solide, car j'ai tant besoin de ton aide, de ton soutien que j'aie toujours apprécié et estimé quoique tu en dises. Je

suis bien heureux, sans doute, d'avoir une femme capable de bien diriger sa maison et ses affaires, je le reconnais et je l'apprécie d'autant mieux. Mais, je mérite bien, car si je ne t'avais pas jugée telle, je ne t'aurais pas prise : en cela je n'ai pas été bête. Ce qui me préoccupe, c'est la santé de cette chère femme, tâche de la rétablir ! Ce pauvre Bertrand est bien fragile pour être malade après une si petite course. Comme tu le dis, il compromet peut-être sa santé avec sa soif de l'or. C'est une soif qui ne m'a jamais trop altéré et qui vous dessèche quelquefois complètement. J'aurais bien voulu être à la maison ces quelques jours où vous étiez réunis. Cette bonne Renée est-elle repartie et pour où ? J'ai oublié, je crois, de te dire que ta boîte de grillons est arrivée à bon port, tu serais bien aimable de m'envoyer par la poste (c'est léger) du tilleul si ta provision est suffisante. Si elle ne l'était pas, ce ne serait pas une faute puisque tu te fâchais après moi parce que j'en ramassais à la Grande Borie et à Montignac. Tu te fâchais si souvent ! Tu as bien fait d'inviter les Lac. Mais, si j'y avais été, tu m'aurais bien fait quelques scènes !

Pauvre Babeth ! Je t'aime bien et t'embrasse de même. André

400. Lettre – 16 février 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir ta lettre du 14 qui m'annonce le départ de Paule, Bertrand et Marguerite. Je pense que Bertrand se remettra vite, c'est son estomac et ses entrailles qui le rendent malade probablement. Avec un peu de tilleul demandé dans ma lettre d'hier, tu m'enverras aussi un peu de laine blanche pour raccommoquer deux ou trois trous à mes grosses chaussettes de cette couleur. Ces chaussettes sont très bonnes et fort grossières : c'est ce qu'il faut et je les userai cet hiver. Inutile de m'en envoyer d'autres, j'en ai très suffisamment.

Je vais probablement d'ici peu changer de poste, car de deux bataillons on n'en fera qu'un. Il y a donc des chances pour que je change de compagnie et que j'aille à un autre endroit pour être réorganisé de nouveau. Que cela ne t'empêche pas de m'écrire et ne soit pas étonnée si par hasard il y avait quelque interruption à ma correspondance. L'état nerveux du domestique est-il inquiétant ? Le froid reprend violemment avec le vent du nord, je pense que tu profiteras de la gelée pour faire couper la charmille : tu ne m'en parles pas. Où en est-on ? C'est donc décidé le mariage de Pierre ou en bonne voie ? C'est-il très bien sous tous les rapports, car il ne faudrait pas que ce garçon renonce à une belle carrière pour rien ! Tu me donneras des détails. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois. André

401. Lettre – 18 février 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta bonne lettre qui m'a bien intéressé. Je vois que le mariage de Pierre est une chose en principe décidée et je ne le croyais pas aussi avancé. Pourvu que ce soit bien, tant mieux, mais n'attendra-t-il pas la fin de la guerre pour se marier, je suppose que oui ? Quant à Mademoiselle, tu parais de plus en plus l'avoir dans le nez. Cependant, que fait-elle de répréhensible aujourd'hui plus qu'hier ? Je crois qu'il faut encore patienter, veiller à ce qu'elle fasse bien travailler les enfants et si tu voulais t'en débarrasser, attendre la fin de l'année scolaire c'est-à-dire les grandes vacances. D'ici là, bien des événements surviendront, peut-être la guerre sera-t-elle terminée et il sera alors plus facile de s'organiser, il est donc préférable pour l'instant de prendre patience. Pour ce qu'elle fait quand elle est à la Grande Borie, qu'est-ce que cela peut faire ! Elle n'y va pas si souvent, pourvu qu'elle soit convenable chez nous, c'est le principal. À ce propos, je ne comprends pas du tout ce que cela veut dire 'faire Mayolle'. C'est la première fois que j'entends cette expression et je suis aussi naïf que toi sur sa signification. Tu me diras ce que c'est puisqu'on t'en a donné l'explication. Marguerite est véritablement bien ferrée pour le savoir. Je pense que c'est ce soldat qui a appris la chose à l'institutrice. Malgré tout, ce serait une bêtise de désorganiser les classes des enfants au milieu de l'année et il faut attendre la fin. Tu as encore eu deux convives au carnaval sur lesquels tu ne comptais pas. Enfin, il vaut mieux avoir tout son monde à la fois, maintenant tu dois être revenue dans le calme ce dont je ne suis pas fâché.

J'espère que cet imbécile de domestique ne t'a pas causé d'autres ennuis avec ses scènes de fou. S'il ne peut monter sur les arbres comment pourras-tu tailler la charmille : avec la grande échelle, il pourra toujours couper les branches les moins hautes et le petit taillera les autres. Ne pourrais-tu pas avoir cet Édouard Jardel pour les arbres fruitiers deux ou trois jours ? Tu ne m'as pas dit si cela te serait possible. Tu ne m'as donné aucun détail sur l'incendie du Breuilh. Je t'avais dit que probablement j'allais changer de place, j'attends tous les jours les ordres qui ne peuvent tarder d'arriver, car il va y avoir des opérations importantes dans notre secteur. Peut-être ne pourrais-je t'écrire pendant un certain temps, mais de ton côté, continue à me donner de vos nouvelles.

Je regrette bien que tu aies écrit à Franc au sujet de cette consultation, puisque c'est fait, il n'y a plus à s'en occuper, mais c'était une bien malheureuse idée. Évidemment, il ne faut point en parler à la Grande Borie pas plus que des faits et gestes de la donzelle. La vie est bien compliquée ma pauvre Babeth, mais ne te décourage pas, dirige toujours le mieux possible tes affaires et soigne-toi. Je voudrais bien te trouver rétablie lorsque j'irai te voir. Puisque tu suis les prescriptions du médecin de Périgueux, continue à les suivre et va faire constater ensuite les résultats sans en rien dire à personne. Tu verras bien ce qu'il en est et plus tard tu aurais toujours été libre de faire ce que tu aurais jugé utile. Je ne comprends pas que tu aies craint que Franc apprenne tes démarches puisque seule tu savais qu'elles étaient faites. Ne t'en préoccupe plus.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. André

Pierre doit donc rester un certain temps à Toulon pour que sa future belle-mère aille s'y installer à cause de lui : c'est déjà une prise de possession ! Quelle fortune a donc cette jeune fille et quelle situation offre-t-on à Pierre pour lui faire abandonner sa belle carrière ? Il ne faudrait pas en parler aux étrangers, car tant qu'un mariage n'est pas fait, on ne peut compter sur rien et si cela rate, on est ridicule : dis-le à maman.

402. Lettre – 19 février 1918

Je reçois aujourd'hui un mot de Marguerite écrit de Limoges qui m'annonce son arrivée à Bruyère probablement mercredi c'est-à-dire demain. Une fois arrivée elle me donnera son adresse et par la suite des temps s'il m'est possible de la voir, j'en serais très heureux. Peut-être dans quelque temps me rapprocherai-je d'elle, je ne sais, car on n'est jamais sûr de rien. Il va se passer des événements assez importants de notre côté. Marguerite me dit que Faguet lui avait déclaré que si tu ne prenais pas beaucoup de précautions et que si tu ne te soignais pas sérieusement, une opération serait nécessaire. Aussi, je te conjure d'observer les prescriptions du Docteur et d'avoir soin de ta santé si précieuse pour moi et pour tous. Dans toutes mes lettres, je te le recommande, on te le dit aussi autour de toi, mais souvent tu passes outre. Je sais que c'est pour toi très difficile à cause de ta maison compliquée, je le sais mieux que tous, mais recommande à Marthe de ma part de te seconder le plus et le mieux possible, cela lui fera du reste le plus grand bien de se donner du mouvement pour sa santé à elle c'est très bon. Donc, soigne-toi bien. J'ai reçu une lettre de Joseph qui ne me parle point de ses distractions de carnaval. Je pense que tout est rentré dans le calme chez toi.

Adieu ma chérie je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. André

403. Lettre – 21 février

Bien chère Babeth,

J'ai reçu hier une longue lettre de maman bien intéressante ainsi que la tienne : elles m'ont fait l'une et l'autre d'autant plus de plaisir que j'avais eu une journée plutôt palpitante. Hier matin, nos canons se sont mis à cracher à six heures du matin jusqu'à six heures du soir et cela de façon extrêmement violente afin de préparer un coup de main qui, je crois, a eu un certain succès, tu le verras certainement sur les communiqués qu'il me tarde de connaître. On parle de 140 prisonniers, dont 3 officiers, les Boches doivent avoir eu beaucoup de morts, car la canonnade a été terrible ! Dès le commencement, ils ont tiré sur mon village et peu s'en est fallu que j'écope : j'ai passé une journée et une nuit dans une tranchée froide, sans dormir, aussi suis-je un peu fatigué aujourd'hui. Heureusement que nos cantonnements n'ont pas eu trop de mal, le rata de ma compagnie a voltigé et j'ai eu un cuisinier blessé. Pourvu que ces ignobles Boches ne veuillent pas prendre leur revanche.

Que de soucis t'occasionne ce Breuilh. Je t'avais dit qu'il ne fallait plus songer à faire faire du bois, nous allons vers le beau temps et vers le printemps, par conséquent le bois ne peut que baisser et puisque nous n'avons pu le faire faire au début de l'hiver, il fallait attendre l'hiver prochain. Pourquoi vas-tu encore t'embarrasser d'Espagnols ? Il y avait assez pour faire terminer ces bois de châtaigniers. Si tu fais faire des bois de chêne maintenant, on nous le volera. Je te l'avais dit d'y renoncer. Dans ces coupes qui bordent les chemins, il y en a une partie à Marthe et à moi, mais je ne sais pas au juste la part de chacun.

Tu me dis que c'est une enfant qui aurait été cause de l'incendie des pins : il faudrait le savoir. Les gens disent pour éviter des enquêtes ou pour se disculper que ce sont des enfants, mais ces enfants appartiennent à quelqu'un de responsable et si ce responsable était solvable il faudrait lui faire payer des dommages, car, si on ne fait pas d'exemple et si on laisse ces incendies impunis, ils se renouvelleront souvent. La crainte étant le commencement de la sagesse, il faudrait tâcher de l'inspirer.

Je voudrais bien que tu me dises au juste en quoi consisterait l'opération dont tu es menacée, car si cette opération n'était pas trop compliquée et si elle devait te rendre la santé, il vaudrait mieux se décider à te la faire faire. Je voudrais bien savoir. Je voudrais tant que ta santé revienne bonne comme autrefois.

Tu as eu une bonne idée de charger Félix de l'achat de tes animaux, il sera très flatté de cette marque de confiance et il est scabreux de confier tant d'argent à des métayers dont un est joueur. Tu es donc obligée de renoncer aux vaches pour Jeantounet à cause du prix. Enfin, que le Ciel t'assiste.

Cette brave Meine me fait part de sa demande en mariage par le fameux Gaston. C'est bien embarrassant pour elle, car elle ne connaît pas beaucoup ce garçon et il serait grand dommage que cette pauvre fille soit malheureuse. Et si elle tenait à l'autre. Je ne sais pas si je t'ai accusé réception de ta boîte de grillons : j'en ai mangé ce matin après avoir passé une nuit sans sommeil, que j'ai trouvé cela bon !

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que tous.
André

Où en est Delbos de son bois ? A-t-il commencé à couper les châtaigniers et a-t-il terminé le feuillard ? Il faudrait que tout cela soit fini au mois de mars. Pousse-le et surtout qu'il laisse à chaque souche les plus belles barres pour greffer des châtaigniers.

Maman paraît bien préoccupée du mariage de Pierre. Il est sûr qu'il y a le pour et le contre et qu'on ne sait quoi en penser. Si les Gabriel ne sont pas absolument sûrs de la perfection de la jeune fille et de la situation, ils assument une grande responsabilité, mais que la pauvre femme ne se tourmente pas trop, cela ne changerait rien. Je suis sûr que sa crise de bile provient de ces préoccupations.

Je ne savais pas que Geneviève attend un troisième enfant. C'est très bien. En Angleterre le vent est plus propice à la reproduction qu'en France ! On fait bien de mettre Geneviève à l'abri des bombes !

404. Lettre – 22 février 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai parfaitement dormi cette nuit et les Boches n'ont pas répondu comme je le craignais, mais avant-hier ils ont reçu la plus belle avalanche de mitrilles qu'il soit possible d'imaginer et jamais je n'ai vu et entendu une plus belle explosion. J'aurais bien voulu être perché sur je ne sais quoi à 300 m au-dessus du sol pour jouir du spectacle. Ils ont dû être abrutis et j'espère qu'il y a eu de nombreuses victimes en plus de tout ce que nos troupes ont fait griller. J'ai vu un certain nombre de prisonniers qui paraissaient heureux d'être sortis de la fournaise, des hommes très jeunes et beaucoup plus âgés. Il me tarde de voir un capitaine qui faisait partie des troupes d'attaque pour me faire raconter les détails. Rien encore à notre sujet en ce qui concerne notre déplacement prévu. Je viens de recevoir ta lettre avec la laine qui va me permettre de faire raccommoder les chaussettes. Que d'argent il faut pour les bœufs et si cela baisse et s'il arrive des accidents, c'est effrayant.

Tu ne m'avais pas dit combien tu avais vendu la pécharde ? Si tu n'étais pas obligée de rendre une somme pour sa maladie dont je ne suis pas étonné, tu as bien eu tort. C'est fait. Le mauvais temps paraît être revenu, profite de ce qu'on ne peut travailler la terre pour faire couper et tailler tes arbres et massifs, ce sera un bon débarras, mais n'oublie pas les arbres fruitiers.

C'est bien souvent que je songe à toi, à tes affaires, à tout ce qui t'intéresse et à ta santé. Combien je supplie le Ciel de t'assister en tout et pour tout et combien je désire voir s'aplanir pour toi les difficultés de l'existence. J'attends les journaux d'aujourd'hui pour voir ce que disent les communiqués sur ces affaires de Lorraine. Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous, grands et petits. André

405. Lettre – 25 février 1918

Je reçois ta lettre du 22 février ma bien chère Babeth, et je me suis amusé des réflexions de Nénette : fais la lire de jolis livres, cela lui fera le plus grand bien à tous les points de vue, mais ne néglige pas les exercices physiques. Pauvres chères petites, que je pense souvent à elles et combien je désirerais les tenir sur mes genoux, mais pas ici parce qu'elles auraient bien peur et moi encore davantage pour elles. Ne te chagrine pas à mon sujet, le coup de main fait par nous est achevé et mon secteur est redevenu comme avant avec des échanges d'obus de part et d'autre, mais surtout de notre part. Cette opération a été merveilleusement faite et les Boches ont dû avoir beaucoup de pertes. Derrière chaque buisson il y avait un canon qui tirait sur eux et cela sur une grande étendue de terrain. C'était beau. L'opération ne s'est pas étendue du côté de Marguerite. Tu as dû recevoir des lettres de moi qui ont pu te rassurer. J'attends toujours notre changement, mais rien n'arrive. Je t'enverrai au début du mois

prochain l'argent dont je n'aurai pas besoin, comme toujours, je t'expédierai le plus possible. Je voudrais tant que tu sois à l'abri de toute espèce de souci. C'est pour cela que je voudrais être très riche, quant à moi personnellement je m'en fou.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse comme je t'aime de toute mon âme. André

406. Lettre – 26 février 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir tes deux lettres à la fois, l'une du 23 février et l'autre du 24. Tu n'avais pas encore reçu celle où je te disais, pour le bois, d'attendre à l'hiver prochain. Les beaux jours arrivant, le bois deviendra meilleur marché, je crains, et restant longtemps avant d'être sorti, on le volera. Et puis les fagots : ces gens doivent-ils les faire dans ce prix de 13,50 fr. la brasse ? C'est une question importante, car s'il fallait faire encore les fagots, cela augmenterait les frais d'une façon considérable. Tu ne m'en parles pas. Je trouve qu'il est bien tard pour entreprendre une coupe de bois à présent.

Quelle est donc cette cheminée qui menaçait ruine à la maison de Montignac ? Pendant que ces couvreurs étaient là, on aurait pu leur faire arranger celle qui se trouve dans l'ancienne chambre de grand-mère (abbé Fournier) il y avait à cette cheminée un tuyau de plomb qui était tombé et j'avais dit au percepteur de ne pas faire de feu sans me prévenir pour éviter quelque accident. Je pense que dans cette chambre que le percepteur occupe quelquefois et depuis peu on n'allume pas de feu, si oui, Bessière pourrait toujours remettre ledit chapiteau.

Oui, j'avais toujours dit de se débarrasser de cette vache pécharde, tu as voulu la garder jusqu'au dernier moment et voilà ce qui arrive. J'espère que les autres sont en bonne santé et que tu n'auras pas d'ennuis à ce sujet, Gaby du reste était de cet avis. Encore une fois, combien l'avais-tu vendue ? Le prix des animaux est effrayant et je crains qu'on y perde dans la suite. Les métayers ont-ils vendu tous leurs moutons ? Si oui, qu'ils désinfectent leurs étables en y répandant du crésyl avec une machine à sulfater.

Il est bien regrettable en effet que tu ne puisses pas mener la vie de tout le monde et que tu sois obligée de prendre des tas de remèdes et de précautions assommantes, mais il vaut mieux exécuter ces prescriptions et dans quelque temps voir ce que le médecin dira. Ne te désole pas.

Comme toi, je voudrais bien que tu puisses vendre cette maison de Montignac qui est un nid de réparations, mais c'est bien difficile. Peut-être qu'un jour nous trouverons l'occasion, il faut attendre. C'est bien ennuyeux d'être obligé d'emprunter de l'argent pour ces bœufs. Une fois les vieux vendus, j'espère que tu pourras te libérer vis-à-vis de ton oncle puisque tu ne dois que 1000 fr. Et les vaches, où en sont-elles ? Il me semble qu'à présent elles doivent toutes être pleines et [...] de lait ? Ont-elles toujours suffisamment pour contenter tes clients ? Et le fourrage, en auras-tu assez avec celui acheté à la Queyrie ? Enfin ces coupes d'arbres vont être terminées. Il doit bien en rester encore. Il y avait quelques arbres ou branches qui pendaient sur le pré vers le Bleufond au fond du jardin que tu pourrais faire couper. Et le massif qui est devant la maison avec l'arbre de Judée, etc. ? Je t'ai posé quelques questions dans mes dernières lettres, tu y répondras bien j'espère. Rien de nouveau à mon sujet, j'attends toujours les ordres disant de partir pour quelque nouveau poste, mais rien n'arrive. Ne t'inquiète pas sur mon sort. Je pense souvent à toi, à tes affaires, à tes soucis. Tu croyais qu'il n'y avait rien à faire, ni rien qui donne du souci quand j'étais près de toi, tu vois maintenant qu'à chaque instant on a des embêtements. Et surtout, ne te préoccupe pas d'Ajat, tu as assez de tes affaires. À ce propos, on n'a pas régularisé ces affaires de partage ? Quel désordre !

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

407. Lettre – 28 février 1918

Je reçois ta lettre à l'instant, ma bien chère Babeth, et je vois que tu as eu mal à l'estomac : d'où te venait encore ce malaise ? Tu n'as pas de chance, je pense que cela a été passager et que tu es bien remise. En quel honneur Louise est-elle venue ? Quant aux oignons portés par ton père, je croyais que tu en avais une assez grande provision et que tu prendrais le plant du Jardin. Nous sommes revenus au mauvais temps, à la pluie, humidité, etc., et cela pour plusieurs jours, je suppose. Les rhumes sont à l'ordre du jour. As-tu reçu l'adresse de Marguerite ? Quand tu la connaîtras, tu me le diras. Comme je te le disais, nous allons être dissous et reconstitués. Où et quand ? Je ne sais, mais cela ne peut tarder. Nancy a été avant-hier copieusement bombardée : on dit que la gare était en feu. Cela ne m'étonne pas depuis le temps que les Boches s'y acharnent. Tu te souviens combien j'étais inquiet lorsque tu avais été t'y promener. Et cependant, pendant le jour, tu ne risquais rien. Si le mauvais temps persiste, tu ne pourras rien faire dans le jardin, tu en profiteras bien pour faire terminer tous les

élagages. Tous les soirs dans l'obscurité à la lueur de faibles chandelles, je vais à la bénédiction dans l'église démantelée de mon village, salut donné par un soldat prêtre qui prononce quelques paroles très bien. Qu'elles sont belles ces cérémonies faites dans une majestueuse simplicité !

Adieu ma bonne Babeth je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

Le dossier militaire dit :

« Le Capitaine Vacquier a rejoint le 83^e RIT le 6 mars 1918, à la dissolution du 95^e RIT. Il a pleinement justifié les bonnes notes données précédemment par son chef de Corps. Excellent commandant de Compagnie, ayant une haute idée de ses devoirs, s'applique à maintenir le moral de ses hommes et à leur donner l'exemple de l'énergie et de l'endurance. Aux armées, le 10 août 1918, le Lt-colonel Chardon commandant le 83^e RIT. »

408. Lettre – 1^{er} mars 1918

Ma bien chère Babeth,

Je reçois ta lettre du 26 février, je pensais pouvoir t'envoyer aujourd'hui la somme de 400 fr., mais le vauquemestre n'étant pas venu, je ne puis prendre le mandat. Dès que cela me sera possible, je t'enverrai cette somme qui t'aidera dans tes affaires. Tu n'oublieras pas de payer la somme de 86 fr. pendant le cours de ce mois pour mon titre de 20 fr. de rente. Je suppose qu'il te sera possible de le payer au percepteur. Il me semble qu'avec ce petit appoint envoyé et tes bœufs vendus, tu avais plus qu'il ne fallait pour régler ton oncle sans faire de nouveaux comptes avec Bertrand. Ce dernier t'a-t-il payé les intérêts au mois de novembre ? Si ton père vient passer quelques jours, il pourra en effet tailler les arbres fruitiers, ce sera pour lui une distraction. Les élagages des pruniers du jardin et ceux de l'allée dans le pré, ton père pourra faire monter le gamin en lui montrant les branches gourmandes qu'il faut couper. Ces arbres commencent à prendre bonne tournure et jolie forme, il faut les entretenir. Là où ton père ne pourra pas atteindre, il n'aura qu'à opérer de même.

Je t'envoie tout l'argent possible de ma solde. Je regrette que la difficulté des communications ne nous permette pas de te faire cet envoi plus rapidement. Moi aussi il me tarde bien de revenir près de toi, mais cet heureux temps n'arrivera pas encore, hélas ! Prends courage, soigne-toi bien et occupe-toi bien de tes affaires. Je me console malgré tout en pensant que tu es bien entouré.

Adieu ma chérie je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

409. Lettre – 2 mars 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir le mandat de la somme de 400 fr. que je m'empresse de t'envoyer afin que tu puisses le retirer le plus tôt possible. Dès que tu pourras, tu m'en accuseras réception afin que je sois sûr qu'il n'est pas perdu. Ton père est donc parti pour la Grande Borie avec Louise qui va comme un charme. Depuis son héritage, elle paraît toute rajeunie. Tant mieux pour eux, que cela leur cause de la joie. Je suis certain que ton père ne mourra pas de faim pendant son séjour avec Joseph, car ce dernier fera tout son possible pour le régaler. Quoiqu'il en dise, je crois que ton père est le plus heureux des hommes, car aucun souci ne hante plus son esprit, c'est aussi fort heureux pour lui.

La lettre de maman que je viens de recevoir m'a vivement intéressée par les détails qu'elle me donne au sujet de Paule et de la famille. Je vois que le mariage de Pierrot est en très bonne voie et que tous sont très satisfaits. Il eut, en effet, été fort dommage que ce pauvre garçon ne réussisse pas bien. Je regrettais pour lui sa belle carrière, mais, puisqu'il trouve de superbes compensations d'un autre côté, il sera plus libre, plus indépendant et plus heureux. Je voudrais bien que l'idylle de Madeleine se termine par un mariage : de cette façon il ne resterait plus que Jacques dont le tour arriverait aussi et la famille serait complètement délivrée de tout grand souci. Maintenant, il faut souhaiter que la guerre finisse par la victoire et que nous puissions nous trouver réunis pour célébrer une heureuse paix. Que Dieu le veuille ! Quant à toi, ma pauvre Babeth, je voudrais bien voir ta santé revenir et tes affaires prospérer. Ces de la Palme se trouvent dans une drôle de situation vis-à-vis de leur oncle après avoir fondé sur lui de grands espoirs ! En voilà une famille dont la destinée aura été bien troublée. Heureusement que cette femme est d'un calme dont rien ne peut faire partir. Je crois que sa rivale est une fine lame.

En quoi consiste la situation de Bertrand avec les Américains. Tu ne me le dis pas. Je crois que bientôt notre sort va être décidé, car nos sergent-majors sont demandés demain, c'est pour recevoir des instructions au sujet de

notre changement. Quand je saurai ma nouvelle affectation et mon nouveau secteur, je te l'écrirai. Quant à toi, continue à m'adresser tes lettres comme par le passé.

Je te quitte ma bien chère Babeth en t'embrassant mille fois de tout mon cœur. Embrasse bien pour moi maman, Marthe et les petites. Mes amitiés à ton père. Ci-joint le mandat de 400 fr. André

410. Lettre – 4 [mars et non] février 1918

Je reçois ta lettre du 2 mars à laquelle je réponds par un mot ma bien chère Babeth étant très occupé et très ennuyé par ces changements. Je vais aller dans un autre régiment je ne sais où, dans la région que j'occupe actuellement et dès que je serai fixé sur ma nouvelle adresse, je te la donnerai, mais continue à m'écrire. Il est possible que mes lettres aient un grand retard pour te parvenir et les tiennes surtout pour m'arriver, ne t'en préoccupe pas. Tu as toujours des affaires ennuyeuses avec les propriétés, les métayers, je te plains bien, mais ne te décourage pas et continue à diriger le mieux possible ta barque. Que Dieu t'inspire, t'éclaire et te protège : je le lui demande tous les jours. Qu'Il nous donne aussi la victoire et la paix, mais je crains qu'il faille attendre ses bienfaits longtemps, hélas !

Marguerite m'écrit un mot de Bruyère où elle est arrivée, je lui réponds que je ne puis lui dire ce que je vais devenir et qu'il est impossible de nous voir. Cette nuit, je t'ai écrit une carte, j'espère que tu recevras tout. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. André

411. Lettre – 6 [mars et non] février 1918

Bien chère Babeth,

Je suis de passage à Lunéville où je couche pour prendre demain matin un train à cinq heures afin de me rendre à ma nouvelle destination. Je suis parti accompagné par les obus, nous avons versé dans un fossé les quatre camarades avec qui j'étais par suite d'une frayeur de notre cheval d'un tramway. Aucun mal. Dans l'hôtel où je couche, beaucoup d'Américains. Reçu ta lettre du 4 mars je n'ai pas le temps de t'écrire je suis pressé d'aller me coucher, car voilà trois nuits que je ne dors pas. Dès que je serai arrivé, je te dirai quel est mon secteur. Je suis au 83^e régiment, mais j'ignore le secteur. Je pense bien à toi, à vous tous qu'il me tarde de vous revoir. Ne t'inquiète pas à mon sujet et dès que cela me sera possible je t'écrirai. Mille baisers et tendresses, j'espère que tu as reçu mon mandat. André

412. Lettre – 7 [mars et non] février 1918

Bien chère Babeth,

Me voici arrivé à destination depuis quelques instants et je m'empresse de te donner mon adresse provisoire, car d'un moment à l'autre mon régiment peut recevoir l'ordre de s'embarquer pour je ne sais où, les Vosges ou Alsace, mais rien de sûr. À ce moment-là mon secteur changera. Pour l'instant, adresse mes lettres 83^e Régiment territorial 6^e Compagnie Secteur 44. J'ai fait un très bon voyage depuis Lunéville, mais avant, comme je te le disais hier, j'ai été proprement versé sur un talus à mon arrivée à Lunéville : heureusement qu'il y avait un talus qui nous a empêchés de rouler. Nous en avons ri ensuite, mais sur le moment ce n'était pas drôle. Quand je suis parti de mon village, un bombardement commençait, j'ai eu de la peine à regagner le village où je devais prendre ladite voiture. Tout s'est bien passé. Le nouveau régiment dans lequel je suis est surtout composé de Vendéens (La Roche-sur-Yon, Nantes, etc.). C'est le même régiment où se trouve Mahuzier, mais il n'est pas au même bataillon que moi. Je t'écrirai plus longuement bientôt, pour l'instant, je suis fort occupé. Ne te préoccupe pas à mon sujet et soigne-toi. Je pense bien à vous tous et vous embrasse bien. André

413. Lettre – 9 [mars et non] février 1918

Ma bien chère Babeth,

À peine t'avais-je écrit pour te donner ma nouvelle adresse qu'un ordre est arrivé pendant la nuit pour un nouveau départ. Par un temps magnifique, mon bataillon est parti hier matin pour une nouvelle destination, notre étape s'est faite fort agréablement en traversant des pays illustrés au moment de la bataille de la Marne, pays superbes, riches, mais les villages sont démantelés, de magnifiques églises dont il ne reste plus que le clocher souvent percé comme une écumoire : beaucoup de maisons incendiées ou démolies, maisons qui devaient être jolies avant la guerre et dont les propriétaires devaient être dans une position très aisée, les paysans d'ici étaient

certainement plus riches que les gros bourgeois de chez nous. Je suis donc dans un de ces villages qui étaient d'une grande prospérité, avec des granges superbes, des fermes très importantes, mais dont la plupart sont en ruine. Je m'y trouve très bien et ne demande qu'à y rester quelque temps avant notre embarquement dont on parle. Nous sommes un peu loin des lignes, plus loin qu'avant, et cela paraît être le paradis en comparaison du village de Bathélémont : je puis le nommer maintenant quoi que je suppose que tu le connaissais après toutes les indications données. Au moment de mon départ, un gros bombardement s'annonçait, je ne sais ce qui s'est passé. Pour me débarrasser de tous mes papiers, comptabilité, etc., j'ai eu un gros travail et bien des ennuis, mais tout s'est fait dans les meilleures conditions malgré les obus, malgré la précipitation fiévreuse et malgré toutes les complications possibles, mais je t'assure que je me suis démené. Malgré ce petit changement dont je te parle, je ne change point d'adresse qui sera la même tant que le grand bond dont je te parlais avant-hier, c'est-à-dire vers l'Alsace, ne se produise, mais il n'y a rien de décidé encore. Je ne suis pas très loin de Baccarat où j'ai envoyé ce matin un cycliste me chercher des affaires : écusson, caleçon, tabac, etc. Je pensais que mes caleçons finiraient l'hiver, mais je suis obligé d'en acheter un, mais ne t'inquiète pas, j'ai tout ce qu'il me faut.

Je pense que tu as reçu mon mot d'avant-hier qui te donnait mon adresse, je n'ai rien reçu de toi hier et ce sera ainsi pendant quelques jours : dans ces changements c'est toujours ainsi. Quant à toi, tu auras toujours de mes nouvelles sans interruption puisque je t'écris en cours de route.

Tu ne m'as jamais dit si on avait su quelle était la fille qui avait mis le feu au bois du Breuilh. J'aurais bien voulu qu'on donne une leçon aux parents, car il faudrait faire un exemple. Je pense qu'avec ce beau temps, tu vas pouvoir faire arranger le jardin maintenant que tes élagages sont terminés. J'espère ainsi que ton père aura pu tailler les quelques arbres fruitiers qui restent. Je n'ai pas le temps de lui écrire, mais tu lui diras que je suis très heureux qu'il soit auprès de toi et qu'il puisse t'aider pour tes affaires de propriété. Ici, il fait encore très froid, mais aujourd'hui le soleil est magnifique : nous sommes dans les Vosges (département), mais point dans les montagnes.

Il me tarde bien ma bonne Babeth de recevoir des lettres de toi. Dans tous les nouveaux villages, j'entre, quand cela est possible, dans les églises et je demande toujours que Dieu te protège, te rende la santé, t'éclaire et t'inspire dans tout. Je pense bien à toi, à tous, à cette petite maison qui n'a point reçu d'obus et dans laquelle je voudrais bien revenir. Adieu, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

414. Lettre – 10 mars 1918

Ma bien chère Babeth,

Quoique tes lettres soient adressées au 95^e, j'en reçois trois aujourd'hui. Je ne savais pas que Nénette ait eu mal à l'œil. Quant aux vaches, je crains en effet pour la bordelaise, car dans ce genre de bêtes, la plupart sont poitrinaires, je souhaite qu'on ne trouve rien. Que d'ennuis ma bonne Babeth avec les propriétés. Du courage malgré tout. Je t'écrivais hier que j'étais très content d'être ici et j'apprends que nous allons encore partir pour où ? Je ne sais. À présent que tu as mon adresse, continue à m'écrire. Si j'ai un nouveau secteur, je te le dirai. Je ne sais pas où tu trouves que L. et J. disent du mal de toi : Louise m'a écrit deux lettres aimables dans lesquelles elle me disait sa joie de t'avoir vue et d'avoir reçu les petites ainsi que ton père. Je n'ai pas le temps de t'écrire plus long, je suis toujours dans l'agitation la plus grande et j'attends d'être dans une situation plus stable pour t'écrire plus longuement. Si j'étais resté ici j'avais fait le projet de voir Marguerite, mais impossible maintenant : donne-lui mon adresse pour qu'elle m'écrive, j'ai donné la mienne à Joseph. Ne m'envoie rien comme boustifaille, c'est inutile. Je suis content de savoir que mon mandat t'est parvenu, à une autre fois. Je n'ai pas le temps d'écrire aux uns et aux autres, je n'écrirai qu'à toi et le plus souvent possible : ne t'inquiète pas sur mon compte. Mille baisers. André

415. Lettre – 11 mars 1918

Je suis toujours dans l'attente d'un départ, ma bien chère Babeth. Comme je te le disais hier, j'aurais été heureux de rester ici quelques jours, loin du bruit du canon, pouvoir me reposer et dormir la nuit, mais cela ne peut durer, car demain au plus tard nous allons partir pour aller dans un nouveau village en attendant l'embarquement pour une nouvelle destination. Rien à changer dans mon adresse et dans le numéro de mon secteur jusqu'à nouvel ordre. Tes trois lettres d'hier m'ont bien intéressé, mais je suis contrarié de voir que tu as toujours des ennuis avec les propriétés, avec ce maudit Breuilh. J'avais pensé de charger un type comme Félix de s'occuper de nos affaires, car les paysans dirigés par d'autres paysans, cela vaut mieux et il existe moins de tromperies et de vols, mais ce sont encore des frais, car il faudra bien payer Félix. S'il pouvait malgré cela faire marcher ces bandits

de métayers et obtenir des profits nous aurions intérêt : étudie la question. Je crois qu'à la première occasion il faudra liquider Jeantounet : à présent, il faut attendre le Noël prochain, mais tant que la guerre durera qui prendre ? Les métayers capables sont tous absents ou mobilisés, après la guerre il sera possible de trouver du monde à moins que plus tard tu ne découvres quelque heureuse occasion ce qui est peu probable. En attendant, le temps est magnifique et je suppose que tu dois en profiter pour activer tes travaux de printemps, planter et semer tout ce que tu pourras. As-tu des plants de choux ? Tu devrais faire semer aussi des oignons dont nous possédons les plans en plus de ceux achetés. Fais venir tous les légumes que tu pourras, car on ne pourra vivre que de légumes, au prix de la viande. Il me tarde d'avoir des nouvelles de tes vaches. Je regrette bien que tu ne m'aies pas écouté lorsque je te disais de vendre cette pécharde. Pour ta gouverne, n'achète jamais de bordelaise : ces vaches quand elles sont très bonnes sont toutes poitrinaires : nous avons fait déjà cette triste expérience.

Je viens de recevoir un petit paquet de la Grande Borie renfermant un fromage et deux pâtés. Je vais leur écrire un mot pour les remercier. Je voudrais bien aller sur la frontière suisse ou en Alsace pour voir du pays, mais encore je ne puis savoir où la destinée va me conduire.

Qu'est-ce donc que ce mal à l'œil de Nénette ? Comment Guiguite lui a-t-elle fait mal ? Pauvres chères petites filles, comme je pense souvent à elles ! Qu'elles soient sages et qu'elles travaillent bien afin qu'elles ne soient pas trop piquées par les Orties et quant à toi ne te tourmente pas outre mesure à propos de cette fille à mauvais caractère. Pourvu qu'elle fasse travailler les petites, c'est le principal. Je ne sais quand j'aurai le plaisir de vous voir, avec tous ces changements les permissions sont forcément retardées et je n'espère pas aller vous voir avant fin avril. D'ici-là tu auras vu Faguet et tu me diras ce qu'il pense de ton état et s'il conseille une opération quelconque. Je voudrais tant que tu guérisses. Tu mettras sur mon cahier cette réflexion que j'ai lue : « Avec du vin, on ferait monter sur une corde à nœuds des Français au paradis ».

Dimanche, j'ai été à la messe dans mon village et j'ai constaté que les hommes de mon nouveau régiment sont autrement religieux que ceux de notre pays. La plus grande partie va à la messe tandis que chez nous c'est le plus petit nombre.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

416. Lettre – 12 mars 1918

J'attends toujours, ma bien chère Babeth, l'ordre d'embarquement qui ne peut tarder et je pense que demain nous serons fixés. Mon régiment doit aller avec la 7^e armée qui occupe des régions que je ne connais pas, mais qui sont plus à notre droite c'est-à-dire région de Belfort, du moins je le suppose. Mon secteur changera certainement, mais continue à m'écrire à la même adresse, tes lettres me suivront et dès que je serai fixé sur le nouveau numéro je te le ferai savoir. Je suis très content d'aller dans une région inconnue pour moi, cela me fera voir du pays. Une fois arrivé à destination, je ne sais s'il me sera possible de voir Marguerite : je ferai tout ce que je pourrai pour l'aller voir, mais c'est très problématique, car je crois plutôt m'éloigner d'elle. Si j'étais resté ici peut-être aurai-je pu aller à Bruyères quoique la chose soit difficile. Ne t'inquiète pas à mon sujet, continue à te bien soigner et à diriger tes affaires, tes lettres sont toujours les bienvenues et je suis heureux de les recevoir. Donne-moi toujours des détails sur tout et sur tous.

Mille baisers et tendresses de ton André.

Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui. Tu dois connaître maintenant mon nouveau régiment. J'ai été étonné avant-hier d'en recevoir trois aussi vite. Il me tarde bien que ma correspondance arrive exactement. Avec les changements, il y aura encore du retard. J'en suis ennuyé, mais patience. Que Dieu nous protège ma chérie !

417. Lettre – 13 mars 1918

Ta lettre vient de m'arriver, ma bien chère Babeth, avec une nouvelle adresse : maintenant ta correspondance n'aura donc plus de retard en attendant d'autres changements qui n'arrivent pas encore, mais qui ne saurait tarder. J'espère que l'indisposition de maman n'est que passagère et que le retour du printemps en est seul la cause. Tu me donneras de ses nouvelles. Le temps continue à être superbe avec des nuits très froides. Tes travaux de jardin doivent donc bien se faire, mais pour ce bois du Breuil, il me semble qu'il est bien tard pour le commencer, j'aurais préféré que tu le laisses pour cette année de façon à en faire faire beaucoup à la fois, tout celui qui borde la route. Et les châtaigniers, tu ne m'en parles pas. Il faudra bien compter les brasses que l'on doit te payer 27 fr. sans t'occuper de rien. Il faudrait que Delbos fasse laisser de jolies barres pour être greffées, ceci est très important, ton père pourra voir cela et trouver un homme qui grefferait. Ce Matuzier n'est pas dans mon bataillon aussi je ne le vois jamais. Ces Vendéens paraissent être de braves gens, ce recrutement paraît très bon, mais encore je ne les

connais pas. L'état de Madeleine semble un peu inquiétant, c'est souvent que cette pauvre fille est malade, c'est bien ennuyeux. Fais planter le plus de légumes que tu pourras (choux, pommes de terre, etc.). Le bord de l'eau a pu être terminé, je pense, ainsi que tes autres élagages dans le jardin. N'oublie pas de prendre les fagots provenant des bois de châtaigniers coupés, cela te donnera beaucoup de bois. Comment t'es-tu arrangée avec Félix ? Jeantounet étant revenu, il faut qu'il donne des bénéfiques ou qu'il parte.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous André

418. Lettre – 14 mars 1918

Je reçois ta lettre datée du 12, ma bien chère Babeth, et je constate qu'elle n'a pas mis longtemps pour me parvenir. La lettre d'H. de B. est bien intéressante : j'avais lu le compte rendu de cette séance à la Sorbonne dans les journaux, séance bien belle à tous points de vue. Cette guerre sera longue encore, je crains. Les Allemands ne savent où nous attaquer, car partout ils craignent un échec. Qu'il est triste de voir cette Russie dans la mélasse, sans leur défection, la guerre serait terminée. Malgré tout, il ne faut pas se décourager. Il y a contre-ordre pour nous, pour notre embarquement, j'en suis ennuyé non pas que je sois mal ici, mais j'aurais été heureux d'aller plus avant dans les Vosges, du côté de Belfort comme on s'y attendait. Il faut donc attendre encore et je ne sais où le destin va nous conduire.

Les arbres fruitiers doivent en effet avoir trop de bois, mais souvent c'est parce qu'on ne veut pas leur faire perdre la forme. Que ton père les taille tous si cela ne l'ennuie pas, les arbres s'en trouveront bien. Je pense qu'avec ce beau temps les travaux marchent et que tu pourras prendre une avance avant que les pluies reviennent. Et le Breuilh, ne te cause-t-il pas trop d'ennuis ? Comme je te l'ai dit souvent, je demande à Dieu tous les jours qu'il te guérisse, qu'il t'éclaire et t'inspire dans toutes tes affaires. Ce matin est arrivé un nouveau commandant qui m'a dit avoir entendu parler de moi par mon ancien colonel en termes très élogieux. Qu'il me tarde d'aller vous voir, mais je ne dois pas y songer encore, car ce ne sera qu'à la fin avril probablement. Mille tendresses et baisers pour tous. André

419. Lettre – 16 mars 1918

Ma bien chère Babeth,

L'ordre vient d'arriver : nous nous embarquons demain à trois heures dans une gare qui se trouve à 6 km de notre village. Quelle direction prendrons-nous, où irons-nous ? Je ne sais et je ne serai fixé que lorsque j'arriverai à destination. Nous devons toucher pour nos hommes à la gare de départ deux jours de vivre ce qui suppose un trajet assez long. Je ne suis pas fâché de ce départ qui va me faire connaître des pays nouveaux, je pense. Irions-nous en Italie, je ne le crois pas, plutôt du côté de Belfort ou de la frontière suisse ce qui serait charmant. Quoi qu'il en soit, ne te tourmente pas à mon sujet et ne sois pas étonnée de ne pas recevoir de mes nouvelles pendant quelques jours, d'abord parce qu'il sera impossible de t'écrire et parce que je ne sais point quel secteur te donner, je ne le saurai qu'à l'arrivée. Ce que je crains, c'est que tes lettres aient un grand retard durant une huitaine, malgré tout, continue à m'écrire. Il est vrai que lorsque tu recevras ce mot je serai déjà près d'arriver probablement.

Je suis content que ton père soit près de toi pour t'aider dans tes affaires : qu'il taille tous ces arbres qui ont trop de bois, même ceux déjà taillés avec précipitation, qu'il les revoit si possible. Dans le jardin du côté de la pompe, ils n'étaient pas tous taillés. Les vignes qu'Édouard avait plantées auraient besoin d'être arrangées, de mettre des piquets afin qu'elles puissent pousser convenablement. Occupe-toi toujours de tes affaires afin que tout marche le mieux possible. Le mois prochain, je tâcherai de t'envoyer le plus d'argent que je pourrai et sois bien persuadée que je songe bien à toi et à toute la famille. Je suppose aussi que ces changements ne retarderont pas mon tour de permission, mais encore il y a bien du temps avant ce jour.

Comme tu le vois, impossible de pouvoir dire que je verrai Marguerite : je vais m'éloigner d'elle au lieu de me rapprocher. Ici, je n'étais pas très loin, mais étant toujours dans l'attente d'un départ précipité, je ne pouvais m'absenter. Peut-être sa permission coïncidera-t-elle avec la mienne : quand je serai fixé sur mon nouveau poste je lui écrirai un mot. Je vais voir s'il est possible de faire mes Pâques demain matin avant le départ du reste, que ce soit à Belfort ou en Italie, cela sera toujours possible à faire. Je ne reçois pas de lettre de toi aujourd'hui, j'espère que vous allez tous très bien. Je t'écrirai aussi souvent que je le pourrai, continue aussi à me donner de tes nouvelles, elles me parviendront bien j'espère. Mille tendresses et baisers.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. Bien des choses à ton père. André

420. Lettre – 20 mars 1918

Ma bien chère Babeth,

Me voici arrivé depuis deux jours à ma nouvelle destination après un voyage mouvementé : j'ai passé à Bruyères pendant la nuit, mais impossible bien entendu de voir Marguerite j'ai débarqué à Gérardmer en pleine nuit et me voici dans les montagnes à une dizaine de kilomètres de cette dernière localité. Il pleut aujourd'hui et le froid est très vif, mais hier le temps était magnifique. Ces Vosges sont superbes et fort pittoresques : un soleil radieux éclairait ces hauteurs et ces vallées couvertes de neige, des lacs sillonnent la vallée, lacs couverts d'une glace épaisse. Des arbres merveilleux couronnent toutes les cimes, de grands arbres verts aux troncs énormes et droits qui montent vers le ciel ; sous ces sapins d'une vigueur sans pareille, une température douce y règne, des rochers transportés par des avalanches y sont aux pieds ; de-ci, de-là, des maisons aux formes variées : chalets, petites habitations, genre suisse, entourées de prairies où coulent partout de petits ruisseaux aux ondes torrentueuses et glacées. J'ai fait une promenade à cheval hier tandis que le temps était beau, mais à beaucoup d'endroits aux pentes rapides, j'ai trouvé la route comme un glacis avec une neige glacée favorable au patinage, mais non aux pieds d'un cheval. C'est par là que je suis, que nos petites filles ouvrent leur ouvrage de géographie, qu'elles étudient les Vosges, qu'elles y lisent le col de la Schlucht avec la description du pays, elles penseront à leur papa tout en s'instruisant. Nous sommes ici pour quelques jours, je pense, en attendant de prendre un secteur et les lignes à 1100 m d'altitude, d'où nous pourrons, je pense, voir la plaine de Munster, de Colmar, etc. Je te dis grosso modo ma situation qui t'intéresse, je n'ai point le temps de te faire des descriptions longues, car je suis fort occupé. Je ne reçois point de lettres de toi ce qui me contrarie fort, mais ce n'est point ta faute. Je ne puis t'indiquer mon nouveau secteur que j'ignore, jusqu'à nouvel ordre adresse mes lettres au secteur 44. Je pense bien à toi, à vous tous et je songe combien tu serais émerveillée de ce paysage des montagnes si tu y passais en touriste, mais en guerre, c'est moins gai, surtout par un mauvais temps. Je n'ai pas été aussi loin que je le pensais. Combien tu aurais froid ma pauvre Babeth, même l'été, il y a toujours de la neige, mais quel air vif, vivifiant on respire ici. Si on n'avait pas les poumons solides, on souffrirait. Je t'écrirai plus longuement quand j'en aurai le loisir : mon bataillon va avoir beaucoup de travail, je suis toujours parmi ceux qui triment, mais je ne me plains pas et j'espère que Dieu me donnera les forces nécessaires pour accomplir mon devoir jusqu'au bout.

Je pars pour une réunion chez mon nouveau commandant qui paraît être un homme fort actif et pas triste afin d'y recevoir des instructions pour des exercices à faire avant de reprendre les lignes. Je te quitte en t'embrassant mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Il me tarde bien de recevoir ma correspondance. Ne t'inquiète pas de moi, je vais fort bien. Ton André

Au moment de fermer ma lettre je reçois le numéro de secteur qui est 97 donc 83° R.I.T. – 6° Compagnie secteur 97. Mille tendresses. Donne mon adresse à Joseph, à Marguerite, je n'ai pas le temps d'écrire.

421. Lettre – 22 mars 1918

Depuis mon départ, je n'ai rien reçu de toi, ma bien chère Babeth, les correspondances n'arrivent plus et j'attends avec une vive impatience de recevoir toutes les lettres en retard ; peut-être aujourd'hui aurais-je ce plaisir ! Ma lettre d'avant-hier a dû te renseigner sur mon sort. Je voulais aujourd'hui écrire aux petites et à Joseph, mais ma lettre servira à tous. Quelle différence de pays avec la Lorraine ! Tandis que là-bas, les gens sont agglomérés dans les villages, pas de maisons isolées, des champs, des bois à perte de vue et sur les hauteurs on aperçoit des clochers nombreux. Ici, point de villages, les maisons aux formes variées sont dispersées au flanc ou au bas des montagnes, entourées de petites prairies qui permettent aux indigènes d'avoir quelques vaches avec le lait desquelles ils font du fromage et c'est tout comme culture. Ils doivent gagner de l'argent à cause des touristes nombreux du temps de paix qui viennent respirer l'air des montagnes. La pêche doit être aussi un de leurs revenus : les ruisseaux, les lacs sont remplis de poissons exquis tels que truites, brochets et perches. Malheureusement je ne puis en profiter, car il y a peu de pêcheurs, ce n'est point la saison de la pêche et le poisson est très demandé ; je voudrais bien avant de partir pouvoir me régaler. La neige existe toujours ainsi que la glace sur les lacs ; point d'été dans ce pays sauf quelques jours. Mais combien c'est beau ! Ces sapins très épais et toujours verts sont très gros et très droits et tous nos arbres paraissent rachitiques en comparaison. Lorsqu'il faudra reprendre les lignes dans ces montagnes, ce sera probablement très dur ; je n'ai pu encore monter sur les sommets d'où la vue s'étend.

Dans le village où j'étais, il y avait beaucoup d'Indiens pour faire des travaux, Indiens menés par les Anglais ; ils sont tous très jeunes, 15 à 20 ans, avec des figures très sympathiques, mais toutes noires. Le soir ils se mettaient accroupis autour du feu et faisaient du tam-tam. Ils avaient comme capitaine et chef un religieux qui leur disait la messe le dimanche et prêchait en hindou. Impossible de leur parler, car ils ne comprennent pas un mot de français ; j'en ai vu de tout jeunes à la mine modeste et mélancolique qui ressemblait à Guiguitte avec cette différence qu'ils

étaient tout noirs. J'en ai vu d'autres dans un village plus éloigné qui préparaient un camp d'aviation pour les Américains qui avaient l'air beaucoup plus sauvages et dont la mine n'était pas sympathique : ceux-là étaient musulmans. Que de spectacles bizarres on contemple dans cette guerre et que notre France renferme de races multiples.

Après un jour et une nuit de pluie et de mauvais temps, le soleil est revenu, soleil resplendissant qui fait encore mieux éclater la blancheur de la neige et le vert sombre des grands arbres. Comme je te le disais dans une lettre d'hier, que Mademoiselle fasse lire aux petites filles la description de ces Vosges, cela les instruira et les intéressera. Elles penseront à leur père qui s'y trouve et je pense bien à elle ! En voyant à [...] un petit hindou qui avait l'aspect d'une jeune fille et dont le visage avait la même expression que celui de Guiguite, j'en étais vivement ému.

Tu me demanderas ce que nous faisons ici. Pour l'instant, nous exerçons nos hommes au lancement des grenades, aux tirs de fusil-mitrailleur pour aller dans quelques jours reprendre les premières lignes que nous n'avions plus tenues depuis cinq mois !

Tu penses bien qu'il faut que je renonce à voir Marguerite quoique je n'en sois pas excessivement éloigné, mais dans quelques jours serai-je ici ? Probablement plus loin encore. Moi qui aime avoir des pays nouveaux, je suis bien servi, mais faudrait-il les visiter pendant la paix. Quoi qu'il en soit, on en arrive à cette conclusion : que notre pays est admirable du nord au sud, de l'est à l'ouest et qu'il n'est pas surprenant qu'il excite les convoitises des Boches !

Je t'envoie un petit papier où tu verras la conduite du régiment dont je fais partie avec les diverses félicitations : il n'a point fait davantage que le 95^e mais il a été dans le nord au début de la guerre.

Je te quitte ma bien chère Babeth en t'embrassant mille fois ainsi que maman, les petites et Marthe. Bien des choses à ton père pour moi. Donne de mes nouvelles à ceux qu'elles peuvent intéresser. Ton André

Je vais écrire un mot à Joseph. J'ai un de mes officiers qui arrive de permission (de Nice), il est partisan de la théosophie et voudrait me convertir à sa philosophie que j'ai traitée de fumisterie : il est très drôle. Tu lisais à un moment donné un bouquin sur cette doctrine, te souviens-tu ?

422. Lettre – 23 mars 1918

Ma bien chère Babeth,

Enfin, je reçois aujourd'hui quatre lettres à la fois après être resté sept jours sans nouvelles (lettres du 14, 15, 16 et 17 mars) ainsi qu'une de mon ancien commandant Lachaud qui date du 8 mars et qui me demande ce que je deviens ! Marguerite aussi m'écrit un mot pensant me voir, mais c'est impossible. Je vois avec plaisir que tu te débrouilles pour tes affaires, tu as eu une bonne idée de prendre Félix pour le Breuilh : je crains que ce Galinat ne soit pas le rêve comme métayers. Enfin, que Dieu t'assiste ! Tu ne me parles pas de ta santé, comment est-elle ? Que je désire que tu ailles mieux et que tu guérisses !

Je suis toujours au même endroit, j'espère que tu as reçu mes deux lettres où je te parle de mon installation et que tu es maintenant fixée sur mon sort qui va probablement changer d'ici peu de jours. Où vais-je aller en ligne, je ne sais. Dans les journaux d'aujourd'hui, j'ai vu que les Boches avaient commencé une attaque sur un vaste front, front anglais, je suppose que ce n'est que le commencement de leur offensive tant annoncée. Pourvu qu'ils tiennent bon ! Du côté de Nomény, en Lorraine, où je me trouvais en 1915. Ils veulent se venger de la raclée qu'on leur a fait subir il y a quelque temps. Avec ce beau temps, tous les fronts vont être agités et il faut s'attendre à bien des événements. Dieu veuille qu'ils soient favorables à notre cher pays et que nous puissions voir bientôt la victoire et la paix. Mais, hélas ! ce ne sera pas encore et nous avons bien des sacrifices à faire.

J'ai reçu tes crêpes en même temps que tes lettres, je vais les manger, je ne sais si elles seront bonnes depuis le temps qu'elles roulent.

Tant mieux que tes vaches soient reconnues saines, il faut bien soigner la bordelaise. Auras-tu assez de fourrages ? Le bord de l'eau devra se terminer, il ne faut pas le laisser pour que les rives soient toutes semblables, ce genre de bois peut se couper à n'importe quel moment. Tu as beaucoup de dépenses à faire pour tes animaux, mais ce ne sera pas perdu j'espère, surtout si Jeantounet peut se mettre au travail sous la stimulation de Félix qui pourra t'être d'un grand secours, pour l'achat et la vente des animaux. Quelle scie pour toi s'il faut encore remplacer ce gamin. Félix qui connaît beaucoup de monde pourra aussi t'aider. N'as-tu pas fait planter de ces plants d'oignons du jardin, il faut le faire pour voir la différence.

Pour le bois de châtaigniers, j'avais inscrit le prix sur un papier que je t'avais dit de conserver précieusement, mais avec ton ordre, tu arrives au désordre : cherche ce papier où je t'avais inscrit les renseignements pour le bois. Là tu trouveras le prix exact, mais il me semble bien que c'est 27 fr. enfin tant pis. Tu avais mis ce papier dans la bibliothèque ou dans le tiroir de ta petite armoire dans ta chambre.

Je te quitte ma bonne Babeth en t'embrassant mille fois ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

Prends patience avec cette fille, mais engueule-la ferme si tu t'aperçois qu'elle répète ce qui se passe à la maison, car cela, c'est le pire de tout. Bonjour à Meine et à Marie. Je viens de manger les crêpes elles étaient encore bonnes. Tu diras à Félix bonjour de ma part et que je compte sur lui pour te remplacer au Breuilh, faire marcher ces métayers et leur faire rapporter quelque chose. Si les métayers ne vont pas, il faut les changer si possible.

423. Lettre – 24 mars 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens d'écrire un mot à Marguerite dont j'avais reçu hier des nouvelles comme je te le disais dans ma lettre. Elle croit qu'il est facile de se donner un rendez-vous lorsque d'un moment à l'autre on peut recevoir un ordre de changement et qu'il est impossible de communiquer soit par le téléphone soit par télégramme. Lorsque dans quelques jours, après les fêtes, il te sera possible de voir Faguet sans fatigue, tu iras de nouveau savoir ce qu'il pense de ton état et ce qu'il croit utile de faire à ton sujet. Tu me le diras exactement, car si l'on peut se dispenser d'une opération, c'est préférable. Du reste, il faudra avoir aussi l'avis du docteur Franc. Continue à prendre des précautions et à te soigner le mieux possible. Je voudrais te voir revenir à la santé et combien ton état me préoccupe. S'il était nécessaire d'en arriver à une opération quelconque, ne serait-il pas plus pratique d'aller à Limoges où ta tante Buisson a tant de relations dans le monde des médecins. Enfin, consulte de nouveau Faguet et dis-moi ce qu'il pense de ton état. Ce matin, je suis parti à cheval pour aller à la messe et faire mes Pâques, car je ne sais si je ne vais pas bientôt partir d'ici. Avec cette offensive boche qui a commencé, on ne peut savoir ce que l'avenir nous réserve. Je crois bien que les Anglais vont les maintenir et que de notre côté nous ferons quelque opération. Que Dieu protège notre cher pays.

Le soleil est radieux, les nuits sont très froides et le jour la neige fond et les lacs qui étaient recouverts de glace sont à présent complètement dégelés, l'eau est d'une limpidité superbe et véritablement ce pays serait ravissant pour un touriste qui n'aurait que des excursions à faire. Hélas ! ce n'est pas notre cas.

Je ne sais quand il me sera possible d'aller vous voir : les permissions vont être considérablement réduites, peut-être même supprimées pendant un certain temps, aussi la perspective d'aller à Montignac fin avril n'existe plus aujourd'hui. Réflexion faite, je ne me souviens plus si c'est 26 ou 27 fr. la brasse, peut-être n'est-ce que 26. Du reste cela ne ferait pas sur le tout une grosse différence, mais, encore une fois, j'avais marqué le prix exact sur un papier que je t'avais remis et que tu dois retrouver. J'avais marqué cela avec nos projets de vente de bois de chêne. Ce papier, tu l'avais mis dans ton bureau ou celui de la bibliothèque.

Après avoir entendu la messe à sept heures ce matin, j'ai voulu chercher un établissement de bains, mais impossible : en temps de guerre, on ne trouve pas ce que l'on veut.

Je pense que tu auras donné des détails à Joseph sur mon sort, je lui ai écrit un mot avant-hier, mais je n'ai point le temps d'écrire longuement et c'est à toi seule que je réserve des lettres un peu plus détaillées. Comment se porte cette pauvre maman ? Pierre a-t-il écrit sur ses projets matrimoniaux. Il n'avait pas lieu d'être vexé sur ce que pouvait lui dire maman et dans les actes importants de la vie, il faut bien envisager le pour et le contre.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

À partir du mois prochain, tu recevras ma délégation de solde du dépôt de La Roche-sur-Yon et ce sera 210 fr. la moitié de ma solde ce qui est régulier et aurait dû être fait déjà. Je t'avertis pour que tu n'en sois pas étonnée. Je reçois tes lettres à l'instant ainsi que celle de maman que je n'ai pas encore lue, le vaguemestre m'attend.

424. Lettre – 28 mars 1918

Ma bien chère Babeth,

Demain matin, je vais partir avec mon bataillon pour une nouvelle destination située à 25 km d'ici vers l'Alsace. Je ne sais si le numéro de mon secteur va changer, si oui, je t'informerai, mais continue à m'écrire à

l'adresse que tu connais. Il me tarde de savoir ce que le docteur pense de ton état. Comment vas-tu t'arranger pour le domestique ? Comment ce vieux est-il parti si brusquement sans crier gare ? Tu ne donnes pas de détails. Adieu ma bien chère Babeth je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

Les correspondances vont encore avoir du retard. Il me semble que tu n'as pas reçu toutes mes lettres.

425. Lettre – 1^{er} avril 1918

Ma bien chère Babeth,

Je t'écris aujourd'hui n'ayant pu le faire depuis trois jours et ne sachant pas si ce mot t'arrivera. Je ne reçois rien de toi, car depuis mon changement de destination les correspondances n'arrivent plus. Je ne puis te dire où j'ai passé, mais pendant ce temps-là nous avons eu de perpétuels changements. Des marches très longues et très pénibles dans les montagnes avec la neige, le verglas, la pluie, ravitaillement difficile, mauvais temps continu. Je suis en ce moment pour longtemps probablement dans un col, en première ligne dans les montagnes, je suis très occupé et très tourmenté et encore plus ennuyé par cette pluie persistante. Ne te préoccupe pas de mon sort, je vais bien, mais que d'ennuis ! On n'en peut plus, car on n'est pas encore organisé pour cette vie, recevoir des nouvelles par les journaux qui cependant seraient lus avec avidité pour connaître les opérations terribles qui sont en train de se faire entre Noyon et Arras : que se passe-t-il ? Que les heures sont angoissantes en attendant les résultats de cette bataille formidable qui se livre sur le sol de notre pauvre pays. Que Dieu nous protège !

J'ai pu par une circonstance fortuite avoir la messe le Jeudi Saint dans une baraque où cantonnaient mes hommes, ceux qui ont voulu ont fait leurs Pâques, ce qui a été assez heureux, car impossible d'assister à la messe le jour de Pâques. J'avais pu avoir un lieutenant de mon régiment qui est missionnaire et que j'avais réussi à faire venir à mon cantonnement.

Ces longues marches dont je te parlais ci-dessus qui se sont faites sous la neige à travers des routes qui serpentent en zigzags le long de ces hautes montagnes recouvertes de sapins avec des sources, des ruisseaux qui coulent en cascades, ces petits villages d'Alsace avec leurs jolies églises, etc. Tout cela est magnifique pour un touriste qui aurait un moyen de locomotion confortable et qui pourrait s'arrêter, dormir lorsque ses yeux seraient fatigués de voir de si curieux paysages, mais pour le soldat en campagne, c'est moins gai. Pauvre Babeth ! Je songe bien souvent à toi et je me dis : combien elle serait curieuse de voir de tels spectacles, mais combien elle serait fatiguée, combien elle aurait froid ! J'ai donc recommencé ma pénible vie d'autrefois, mais dans un paysage tout à fait différent. Il me semble que je suis dans l'abandon complet de Dieu et des hommes. Peut-être serai-je plus gai lorsque je serai complètement organisé : le câble qui doit monter le ravitaillement de mes hommes s'est rompu et il faut qu'ils se serrent la ceinture aujourd'hui. Qu'il me tarde de recevoir de vos nouvelles, que je suis loin de vous et de notre maison. Comment là-bas ça marche-t-il ? On doit aussi avoir tes ennuis. Je suis impatient de savoir comment le docteur t'a trouvée. Je suis aussi impatient de lire des nouvelles de l'affreuse bataille que je voudrais de toute mon âme voir se changer en victoire. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que les petites, maman et Marthe. André

Attention au secteur – 148. Tu donnes mon adresse à ceux qui sont susceptibles de m'écrire, car je n'écris qu'à toi.

426. Lettre – 2 avril 1918

Bien chère Babeth,

Cette nuit, tes deux lettres du 26 et 28 mars me sont arrivées en même temps que le ravitaillement tant attendu de ma compagnie. J'ai été bien heureux de recevoir les deux : ravitaillement de l'âme et du corps, les deux en avaient grand besoin. Toujours un temps affreux et un bruit de flots insupportable, bruit semblable à celui de la rivière en temps de grande inondation, ce bruit perpétuel est assommant et la nuit, mêlé à celui du vent et de la pluie, cela finit par vous étourdir, j'en suis préoccupé à cause de mes sentinelles qui, dans les différents postes ne peuvent entendre celui d'un ennemi qui chercherait à se rapprocher, heureusement que ce dernier paraît assez calme. Quel décor de guerre différent de celui de Lorraine ! Rien de changé pour les nouvelles de nos opérations, tu es mieux renseignée que moi si tu lis les journaux tous les jours, depuis trois jours je ne sais rien, ce qui me contrarie fort.

Maintenant que c'est dans le passé, je puis te dire où je me trouvais avant mon départ, c'est Longemer à 8 km de Gérardmer, là aussi se trouve un lac superbe. J'ai eu la chance de faire le tour du lac de Gérardmer à cheval, lac plus grand que l'autre, il y a 6 ou 7 km de tour, lac superbe qui forme comme une plage sur la localité,

bordé de superbes villas entourées d'arbres verts, un peu comme les plages normandes, près de Trouville, te rappelles-tu ? J'ai été bien content aussi de voir le col de la Schlucht où se trouvaient des hôtels français et boches remplis de touristes avant la guerre, hôtels démolis ou éventrés dominant les montagnes et des gorges profondes où sont partout des sapins splendides d'où l'on peut voir Munster. Je ne puis te dire où je suis à présent. Quant à donner des rendez-vous à Marguerite, aujourd'hui ou hier, c'est aussi impossible que d'avalier des montagnes en travers ou de saisir la lune avec les dents. Où avais-tu appris que j'étais à Baccarat, tu l'avais dit à Marguerite. Je n'ai point été là.

Tes lettres m'ont fait grand plaisir, mais ce qui me navre c'est de savoir que ta santé est toujours dans un état précaire et que tu es encore condamnée au repos. Quelle affreuse chose que cette maladie dont je demande à Dieu tous les jours de te débarrasser, mais, hélas ! je ne suis point exaucé. Que dit le médecin au sujet de Madeleine ? Je voudrais bien le savoir et je serais heureux aussi de la voir se rétablir. Ce Mahuzier est dans mon régiment, mais son bataillon est loin de moi et je ne le vois jamais, par conséquent, c'est à peine si je le connais, simplement pour avoir déjeuné avec lui une fois. Tant mieux que le métayer ait pu se débarrasser de ses bœufs, il n'a jamais pu faire un bon marché de sa vie ce pauvre être. Je voudrais bien que Félix puisse arriver à faire faire à ces gens des bénéfices sur les bestiaux. As-tu reçu ta délégation de la Roche-sur-Yon ? Est-ce bien 210 fr., c'est la somme que l'on doit t'expédier.

Je n'ai pas le temps de t'écrire plus longuement, il faut que j'envoie ma lettre pour qu'elle puisse partir le plus tôt possible, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

427. Lettre – 5 avril 1918

Ma bien chère Babeth,

Tu dois être étonnée et préoccupée de ne pas recevoir plus souvent de lettres de moi, voilà trois jours que je n'ai pu t'écrire, mais ne crois pas que je ne songe pas à toi et que je t'oublie, j'ai tellement de choses à faire, de préoccupations de toutes sortes et cela nuit et jour, encore plus la nuit que le jour ! Je veux faire mon devoir le mieux possible et surtout le faire faire aux autres et c'est pénible, ce sont des responsabilités terribles qui tendent le système nerveux affreusement. Enfin, ne sois pas inquiète sur moi, ne te préoccupe pas et soigne ta santé qui n'est chère. Tu me dis que la moindre chose te fatigue, que tu ne vas guère mieux, cela m'attriste bien, je voudrais tant et je demande temps à Dieu qu'il te rende la santé. Cette pauvre Meine est aussi malade, je crains que la maladie de la famille ne la possède : je suis convaincu que c'est cela qui se porte spécialement sur un organe comme celui que tu indiques. J'en parlais à un jeune médecin qui mange à mon poste, qui me disait que la métrite existe très bien même chez les filles et la cause en est peut-être la tuberculose. N'en dis rien, mais ce doit être ça, le faciès de cette pauvre fille l'indique. Quelle tristesse ? Que vas-tu devenir sans elle ? Encore plus te fatiguer ! Et ces bois incendiés. Les gens ont vu que le premier incendie restait impuni, qu'on ne s'inquiétait même pas de rechercher le coupable, aussi ces accidents recommencent-ils. Je l'avais prévu du reste si tu te souviens ? Que t'a répondu le Procureur de la République ? Nous n'avons que des malheurs avec ce Breuilh.

Oui, cette bataille immense qui se livre me donne la fièvre et je voudrais tant voir quelque nouvelle bonne et décisive pour nous. Quand verrons-nous ce jour heureux ? La confiance règne généralement chez tous, les journaux sont consolants, malgré tout l'heure est grave. La ruée de l'ennemi est arrêtée ou du moins elle est ralentie j'espère que bientôt ce sera la nôtre et je l'attends avec impatience. Quelle hécatombe chez les Boches et malgré cela ils persistent, un jour viendra bien où le souffle leur manquera, mais ils ont la vie dure ! Que Dieu nous protège. Quant à ces bombardements de la capitale, c'était tout d'abord de la rigolade, mais cela devient sérieux et il est triste de voir mourir de pauvres gens comme les femmes et les petits enfants. Ce peuple boche se sent perdu, et avant de l'être, il fera tout le mal possible. Ces bombardements espacés ne donnent qu'une bien faible idée de la guerre et il fallait cela pour rappeler aux Parisiens que la vie n'était pas normale.

J'ai reçu une lettre de Madeleine avec une autre de Nénette. Je pense que tes filles sont revenues avec toi, elles doivent bien regretter leur Meine. Comment vas-tu faire pour les orties ? Il aurait été plus commode et plus élégant de la liquider à la fin de l'année scolaire, c'est-à-dire aux vacances, si tu pouvais prendre patience jusque-là. Le gamin reste-t-il décidément ? Tu ne m'as pas donné de détails sur lui ni sur le départ du vieux, départ qui m'a paru bien précipité : est-ce un accès de folie (car je le crois fou) et où est-il allé ? Je lis ce que je n'avais pas vu, que tu as Thérèse qui ressemble tant à sa mère. Elle n'a pas l'air sottée cette petite. C'est une heureuse idée que tu as eue. Je ne comprends pas que ce soit Brive qui ait envoyé la délégation alors que ce devait être La Roche-sur-Yon et 210 fr. au lieu de 150 puisque tu dois recevoir la moitié de ma solde. Enfin, tout cela s'arrangera entre dépôts, je ne m'en occupe pas. Combien Forestier offre-t-il du bois de chêne ? Quel bénéfice auras-tu une fois tes dépenses payées ? Où les pins sont-ils brûlés, à la Viragerie, toujours ? Voilà encore une mauvaise spéculation

que j'ai faite croyant en faire une bonne. Le Seigneur a dit qu'il récompenserait les gens de bonne volonté : j'espère qu'il en sera ainsi pour moi, mais ce n'est pas de chance. Du reste, ces incendies ont toujours été ma frayeur : j'en avais le pressentiment. Il faudra que je cherche une autre espèce de bois : frêne, hêtre, acacia. Quel foutu pays que ce Breuilh ! Ces gens sont fainéants, menteurs, voleurs, il ne leur manquait plus qu'être incendiaires. C'est maintenant complet ! Tant mieux que ton père vienne souvent et qu'il aille quelquefois voir ce qui se passe dans ce pays de bandits. J'aurais voulu mettre de côté pour acheter un cheval, si ton père était là souvent on aurait pu vendre le mulet et prendre un cheval, mais il vaut mieux attendre, car pour l'instant, la nourriture de ce dernier animal serait trop coûteuse.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout cœur ainsi que tous. Ton André
Amitiés à ton père, Paule et Bertrand.

428. Lettre – 7 avril 1918

Je reçois aujourd'hui ton mot d'après lequel tu t'étonnes de ne pas avoir reçu de mes nouvelles. Je prévoyais cela comme je te l'écrivais hier, et comme mes lettres mettent longtemps pour arriver, tu seras peut-être inquiète. Il ne faut cependant pas te tourmenter, ces retards se produisent fatalement dans nos changements de secteur et nos nouvelles installations. Je vais bien quoique toujours bien occupé. Le temps est exécration, la pluie, le vent, le bruit continu du torrent près duquel je suis et ces hautes montagnes couvertes de bois, c'est lugubre la nuit, sans compter tant d'autres choses plus lugubres encore. Tu dois être heureuse de posséder tes filles. J'ai reçu quelques lettres, mais je ne trouve pas le temps d'y répondre malgré bien des nuits sans sommeil. La marche des Boches semble s'être un moment arrêtée, mais la bataille va certainement reprendre avec une nouvelle intensité. Malgré tout, il règne partout une grande confiance. Attendons les événements. Je viens d'envoyer un mot à l'officier payeur au sujet de ma solde pour ta déléation.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que tous.
André

429. Lettre – 7 avril 1918

Un mot ma bien chère Babeth, pour que tu ne sois pas inquiète sur mon sort : je t'ai envoyé aujourd'hui un mandat-carte de 200 fr. qui, j'espère, arrivera malgré toutes ces communications si lentes. Tu me le diras. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Marguerite qui va bien et qui est, elle aussi, préoccupée par la grande bataille qui se livre dans les régions habituelles pour elle. L'heure est angoissante : les Boches veulent nous percer à tout prix et nous séparer des Anglais : j'espère qu'ils n'y réussiront plus et que nous prendrons l'offensive à une heure propice et fixée par notre haut Commandement. La confiance paraît régner partout ce qui est admirable : que Dieu nous protège !

Le mauvais temps continue : ces nuits obscures avec le bruit du torrent, le souffle du vent dans les grands sapins, le crépitement des mitrailleuses, c'est lugubre. Notre génération aura vu de bien cruelles choses. Enfin, tout cela finira bien un jour à notre avantage, j'espère, mais nous n'avons pas fini de souffrir. Quoi qu'il en soit, bon courage et soigne-toi bien toujours : ta santé me préoccupe bien, je voudrais tant que tu guérisses. Je pense que tu n'auras pas trop attendu une lettre écrite hier après 2 ou 3 jours de silence.

Je t'embrasse mille fois ma bonne Babeth de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe.
André

430. Lettre – 9 avril 1918

Un mot ma bien chère Babeth : j'ai reçu ta lettre renfermant celle que t'écrivait Nénette, je pense bien à vous tous, mais je suis si occupé que je n'aie point le temps d'écrire longuement, je te donne simplement de mes nouvelles qui sont bonnes. La grande bataille continue, nos troupes se battent merveilleusement d'après les journaux, mais de telles masses leur tombent dessus qu'elles sont obligées d'abandonner du terrain. Quelles hécatombes de Boches doivent être faites, mais, hélas ! il y en a toujours. Quand verrons-nous se dessiner des événements heureux pour nos armes ? Que Dieu vienne à notre secours.

Ta dernière lettre a mis 6 jours pour m'arriver, les miennes doivent mettre encore plus longtemps, aussi es-tu toujours sans nouvelles ! Je tâcherai de t'écrire le plus souvent possible, mais ne t'émotionne pas si tu restes sans recevoir de lettres, car encore une fois les communications dans les montagnes sont difficiles. Pauvre petite Nénette, comme elle souffre sans le paraître. Sont-elles sages nos chères filles et travaillent-elles bien ? L'humeur

de la donzelle est-elle toujours aussi mauvaise ? As-tu des nouvelles de Meime ? Je pense que tu as reçu mon mandat-carte. J'ai oublié dans ma dernière lettre de t'accuser réception d'un gâteau un peu abîmé, mais délicieux. Merci. Adieu mille tendresses et baisers pour tous. André

431. Lettre – 11 avril 1918

Un mot ma bien chère Babeth pour te donner de mes nouvelles qui sont bonnes quoi qu'étant toujours bien occupé et préoccupé de mon poste, de mes hommes, de toi, de la grande bataille, etc. Quelle vie de transe nous vivons ! Enfin, tout cela ne sera rien si la patrie est sauvée, si nous avons la victoire que Dieu ne peut nous refuser. J'ai reçu une lettre de Joseph avec une boîte renfermant quelques boudins délicieux que je viens de faire manger aujourd'hui à quelques visiteurs de mon poste. Quel temps ma lettre a mis à t'arriver ! Je pense que tu as reçu tous les petits mots envoyés le plus souvent possible. Oui, les gens de Paris n'ont pas à s'effrayer parce qu'ils reçoivent quelques obus : qu'est-ce que cela, pas même une idée de la guerre. Je vois que la pluie tombe aussi dans notre pays, ici également, mais il ne fait pas très froid. Madeleine m'avait écrit de Saint Mayme avec Nénette, mais je n'ai pas pu lui répondre, car je n'ai pas une minute de répit. Qu'en nous donnant la victoire à notre pays, Dieu te rende la santé ma pauvre Babeth : j'en suis bien préoccupé. Écris-moi souvent, car tes lettres et celles de la famille m'intéressent tant. Ne sois pas étonnée si les miennes ne sont pas aussi nombreuses que je le voudrais. Mille baisers pour tous. André

432. Lettre – 12 avril 1918

Ta lettre datée du 8 vient de m'arriver, ma bien chère Babeth, sans trop de retard, mais les miennes en ont toujours beaucoup puisqu'au moment où tu m'écris, tu ne connaissais pas encore mon numéro de secteur. J'espère à présent que tu es fixée sur ma nouvelle adresse, il me tarde de recevoir une nouvelle missive pour me le confirmer. Je t'ai accusé réception du gâteau qui était exquis, quoiqu'un peu écrasé. Tant mieux que tu sois satisfaite de ce vieux de l'hospice. As-tu reçu mon mandat poste ? Tu me dis que du feuillard a été brûlé. Est-ce celui qu'on avait coupé cette année ou une autre ? Je ne comprends pas que l'incendie ait pu sévir sur ces châtaigniers, je croyais qu'il n'y avait que les pins. N'a-t-on pu rien savoir sur la manière dont s'est allumé le feu ? N'a-t-on pas cherché ? Tu ne me le dis pas pourtant c'est sérieux ! Delbos a-t-il payé et fini le bois de châtaigniers et n'as-tu pas retrouvé la note où j'avais marqué le prix ? Tu ne me donnes aucun détail. Combien as-tu de brassées de bois et quel prix t'en offre-t-on ? Il n'est pas trop tard pour les prés, je pense que cette pluie sur ce fumier aura fait grand bien. Auras-tu assez de fourrage jusqu'à la récolte ?

Les Boches paraissent arrêtés pour l'instant ou à peu près, mais c'est la suite : ils veulent à tout prix nous écraser ! Il me tarde qu'on puisse prendre une offensive sérieuse. À quand ce grand jour ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse bien ainsi que tous. André

433. Lettre – 14 avril 1918

Enfin, ma bien chère Babeth, mes premières lettres depuis mon changement te sont arrivées et tu connais ma nouvelle adresse, mieux vaut tard que jamais ! Merci pour la boîte de pâté arrivée en même temps. J'espère que tu as reçu plusieurs lettres de moi. Je suis toujours très, très occupé, toujours plus de soucis avec moins de ressources. Que Dieu nous assiste et nous inspire ! Je n'ai besoin de rien pour me couvrir, il ne fait pas froid, la pluie seule est ennuyeuse. La grande bataille se continue toujours plus violente du côté des Anglais qui paraissent tenir. Que d'inquiétudes ! Avec cela la confiance continue à régner, mais quelle vie angoissante ! Quand donc pourrons-nous nous réunir sous un ciel plus clément ? Grand Dieu, que je voudrais voir se dessiner la victoire pour nos armées ! Je te pose un tas de questions dans mes dernières lettres, j'espère que tu y répondras, je n'ai point le temps de t'écrire longuement, je songe bien à toi, à toute la famille au milieu de laquelle je ne sais quand il me sera permis d'aller. Prépare-moi deux caleçons de toile, mais ne les envoie pas encore, attends que je les demande, ce sera pour le mois prochain. Adieu ma chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

434. Lettre – 16 avril 1918

Ma bien chère Babeth,

Je vois que petit à petit, mes lettres finissent par arriver, mais les nouvelles qu'elles t'apportent sont bien vieilles. Le temps est affreux ce qui rend le séjour dans ces pays de montagnes excessivement triste et désagréable. Les nouvelles reçues aujourd'hui de la grande bataille ne sont pas bonnes : les Anglais reculent, nos armées sont

obligées de faire une deuxième course à la mer pour leur porter secours, cela me rend affreusement triste et parfois j'aurais des moments de découragement. Ce qui me surprend c'est de voir malgré tout, au moins dans les journaux, que ces événements ne causent pas une émotion pénible et que la confiance paraît se maintenir : tant mieux ! Il est préférable qu'il en soit ainsi, mais je ne vois pas les choses en rose, je voudrais tant que nos armées soient pleinement victorieuses et que ces ignobles Boches soient complètement terrassés. Que Dieu le veuille, mais il est indéniable que l'heure est angoissante ! Les Anglais ne s'accrocheront bien tant qu'ils pourront, mais ils doivent avoir de grandes pertes, et les obus, les bombes continuent à tomber sur la capitale, sur les femmes, les petits-enfants. Quel triste temps nous vivons.

Cette pauvre Madeleine dont tu me parles paraît ne pas aller mieux : je suis convaincu que cette affreuse maladie de la tuberculose doit exister chez elle et qu'elle se porte spécialement sur un organe, peut-être naturellement fragile. Je ne suis pas médecin, mais j'ai cette impression. Ce que je ne comprends pas c'est que Marthe lui tombe dessus et ne reconnaisse pas ses qualités, sa délicatesse et son dévouement. Ces vieilles filles n'ont véritablement pas de cœur. Le dévouement est une chose si rare qu'on doit le reconnaître et l'apprécier lorsqu'il existe chez une créature quelconque. Pourquoi donc contester chez cette pauvre fille une vérité si éclatante, cela montrerait chez Marthe et G. de la bêtise ou de la mauvaise foi. Je ne comprends pas qu'on aille discuter là-dessus surtout devant nos petites filles qui aiment tant leur Meine et qui sont reconnaissantes de ses soins. Cela n'est ni humain et encore moins chrétien. Marthe n'appréciait, en fait de domestique, que Catou qui était sale, menteuse et voleuse. Je passerai ses sentiments aux Orties qui n'ont rien dans le ventre, qu'un estomac en dilatation ! Décidément, les Orties sont de plus en plus piquantes : il n'y aura qu'à les couper à la saison des vacances, il ne faut pas que ce caractère impossible et de fiel te poursuive éternellement et te rende malheureuse. Prends patience, cherche et plus tard tu la liquideras.

J'ai toujours trouvé en effet que c'était bien trop de donner les fagots à moitié, mais c'est fait maintenant. Ne t'en volera-t-on pas ? Pourras-tu en vendre et en garder ? Ton père fera bien de t'aider, car ces gens sont si voleurs dans ce Breuilh. Je vois avec plaisir que tu te débrouilles dans tes affaires bien difficiles souvent : que Dieu t'assiste ma chère amie ! Je le demande tous les jours, toutes les nuits, car je ne dors pas. On croyait que pour moi, la guerre était finie, elle est plus dure que jamais. Les occupations sont encore plus grandes. Je vais bien malgré tout et j'ai grand besoin de me bien porter. Quand il me sera possible de passer une bonne nuit dans un bon lit, je m'estimerai bien heureux ! Si ce bois fait par les Espagnols était trop mal fait, ne serait-il pas possible d'en tenir compte en les payant ? Tu ne me dis pas si on a fait des recherches pour cet incendie : c'est encourageant pour les incendiaires !

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous et recommande à Marthe d'être moins dure et plus juste pour ceux qui ont quelque dévouement pour nous. André

435. Lettre – 19 avril 1918

Reçu ta lettre du 15 ma bien chère Babeth, d'après laquelle j'apprends que Paulette est malade. J'espère que sa maladie ne sera pas grave, mais c'est bien ennuyeux à cause de la petite fille qu'on va être obligé de sevrer. Tu me donneras de ses nouvelles. Évidemment les bois se vendraient mieux l'hiver, mais si tu peux en trouver un bon prix, il sera préférable de les vendre le plus tôt possible à cause des vols qui certainement se produiraient, du reste ton argent te rapportera toujours. Vois cela avec ton père et ne te laisse pas rouler. Les brasses de châtaigniers doivent t'être payées aussitôt achevées. S'est-on occupé de faire greffer les belles barres que j'avais recommandé de laisser ? Je regrette pour toi le départ de cette petite Thérèse. De quoi se mêle ce curé d'Ajat ? Tu aurais dû la conserver, elle aurait aussi bien appris à coudre à la maison !

Les Boches ont encore avancé vers Ypres et les nouvelles ne sont pas bonnes aujourd'hui. Quelle bataille formidable ! Il faut encore que nous allions au secours des Anglais. Malgré l'heure angoissante, la confiance règne : que Dieu protège la France ! Aujourd'hui la neige : on se croirait en hiver. Je vais bien malgré tout. Tu me dis que tu ne peux plus rien faire : n'éprouves-tu pas du mieux ? As-tu toujours des douleurs ? Que je voudrais te voir revenir à la santé. Soigne-toi bien. Certainement si on trouvait une institutrice connaissant aussi l'anglais ce serait parfait, mais ce sera peut-être difficile. Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

436. Lettre – 20 avril 1918

Reçu aujourd'hui, ma bien chère Babeth, deux lettres de toi l'une du 16 et l'autre du 17. Tu te plains du mauvais temps, ici nous avons la neige et le froid comme en plein hiver. Tu parais être décidée à prendre une

réfugiée des Ardennes, tu n'as donc pu avoir la sœur de Colyra ? Quant à Marie de Plazou, elle ne doit pas te faire grand-chose. Meine me fait l'effet de se consumer à petit feu, pauvre fille, que c'est triste. J'ai reçu ton pâté : merci, il pourra me servir dans ces montagnes, mais, pour l'instant, je n'ai point envie de le manger et je veux attendre d'être plus tranquille. Je n'ai besoin de rien ne te préoccupe pas de moi. Je ne me souviens plus du livre dont tu parles, le titre m'échappe, je n'ai plus la tête à rien. Les nouvelles de la bataille ne sont pas très brillantes, les Anglais tiennent, viendra bien un jour, j'espère, où nous prendrons le dessus. Quand donc ce bien heureux moment arrivera-t-il ? Ces gendarmes sont des brutes, mais n'as-tu pas écrit au Procureur de la République ? Tu ne m'as jamais dit à qui appartenait l'enfant qui avait allumé le premier incendie. Ce sont les parents que l'on aurait dû poursuivre. Cette impunité encourage les gens à recommencer. C'est triste si on ne peut plus même avoir des bois. Quelle maladie a donc Paulette ? Tu ne me le dis pas.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime et je t'embrasse de tout cœur. André

437. Lettre – 22 avril 1918

Reçu deux lettres de toi aujourd'hui, une du 17 et l'autre du 19. Je suis monté un peu plus haut dans la montagne, je n'entends plus ce bruit de torrent, mais la neige est partout, épaisse dans les grands arbres : c'est beau à voir si on devait passer une journée, mais pour y rester toujours, cela offre moins de charmes. Enfin, il faut avoir le cœur bien placé et le sentiment du devoir dedans. Les Allemands s'arrêtent devant Hazebrouck, les Anglais tiennent, nous devons nous attendre encore à des coups de bouloir de la part des Boches. Comme toi, je crois que la victoire se fera encore attendre longtemps : que le ciel nous l'accorde ! Tant mieux que ton père ne s'ennuie pas à Montignac, je suis ravi qu'il t'aide et te conseille dans tes affaires, tu en as bien besoin avec les difficultés de toutes sortes qui surgissent sans cesse. Je suppose que Paule doit être simplement un peu affaiblie par le nourrissage. Tu ne me dis pas comment tu te trouves. Ne sens-tu pas tes forces revenir, la marche te fatigue-t-elle autant ? Comment vont tes affaires ? Tes lettres sont ma seule joie, ma seule consolation. Je ne puis t'écrire longuement, mais je t'envoie souvent de mes nouvelles afin que tu ne t'inquiètes pas.

Adieu ma bonne Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout cœur ainsi que tous, grands et petits. André

438. Lettre – 24 avril 1918

Reçu ta lettre du 18, ma bien chère Babeth, qui m'a fait bien plaisir parce que je vois que tu as assez de chance au point de vue des domestiques. Inutile de m'envoyer des provisions, le ravitaillement se fait bien et rien ne manque tandis que toutes tes provisions te sont utiles. Nous avons plusieurs centimètres de neige et même avec le beau temps, c'est fort désagréable, car cette neige qui fond sur les arbres vous mouille continuellement et on reçoit sur la tête de véritables bombes qui ne font pas autant de mal que celles des avions. Je suis à 1000 m d'altitude en ce moment quoique n'étant pas sur les sommets, mais cette vie dans les montagnes n'est pas gaie. Malgré tout, malgré de grandes fatigues, nous sommes moins à plaindre que les camarades qui sont dans la fournaise du Nord. En ce moment, les Boches sont arrêtés, mais ils vont de nouveau lancer quelques coups de bouloir, ce sera ainsi jusqu'à la fin. Que Dieu veuille que nous puissions les maîtriser et prendre ensuite une superbe revanche. Marguerite m'envoie un mot aujourd'hui et espère aller en permission bientôt. Je voudrais bien qu'il en soit ainsi pour moi, mais il n'y faut pas encore songer. Oui, je crois que si je reviens de cette guerre, je ne demanderai qu'à rester tranquille dans une maison : c'était du reste mon ambition avant, encore plus à présent. Adieu, mille tendresses et baisers de ton André.

439. Lettre – 26 avril 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier deux lettres : une de maman et une de toi, lettres qui m'ont fait grand plaisir par tous les détails qu'elles donnent. Reçu également ton petit paquet renfermant les crêpes de maïs que j'ai goûtées immédiatement et qui devaient être excellentes. Merci, mais inutile de m'envoyer des victuailles, car le ravitaillement arrive à point malgré la longueur et la difficulté du trajet. Depuis trois jours les permissions reprennent, mais à un pour cent bien faible, c'est bon signe pour notre situation. Je ne sais point quand il me sera possible d'aller vers votre direction ne sachant pas quel est mon tour dans mon nouveau régiment, je souhaite que ce soit bientôt, il me tarde bien. La grande bataille du Nord semble se stabiliser : les Allemands préparent une nouvelle attaque formidable, car il me paraît difficile qu'ils s'arrêtent, j'espère qu'on les brisera de nouveau, mais nous devons nous attendre encore à de graves événements jusqu'à l'heure tant souhaitée où il nous sera possible de les attaquer. J'ai confiance dans notre haut commandement qui doit attendre le moment favorable : ce moment-là, je donnerais je ne sais quoi

pour le voir arriver. Il est certain que les Allemands veulent en finir et qu'ils tenteront les attaques les plus furieuses contre nous. Que cette guerre est affreuse et combien il apporte pour nous de la voir se terminer par une victoire complète quelque dure qu'elle soit. C'est ce que beaucoup de gens ne comprennent pas. C'est le salut du pays qui en dépend et l'avenir de notre patrie. Si on persévère, je crois que ce sera une des pages les plus brillantes de notre histoire qui est déjà bien belle.

Le temps paraît vouloir se mettre au beau : la neige, l'humidité, la pluie ne sont pas agréables dans ces montagnes, le froid est toujours très vif, mais cela vaut mieux. Tu me dis que beaucoup de gens rappellent des villes. Je me demande s'il ne sera pas possible de vendre notre maison de Montignac et de la vendre à un prix supérieur que celui que nous avons rêvé. Peut-être ! Quant à ce Breuil, ce sera un perpétuel souci. Une fois la récolte passée, si ces métayers sont incapables de donner quelques profits, il faudra bien s'inquiéter de les remplacer en s'entourant de toutes les précautions possibles. Voilà encore une smala bizarre qui arrive en la personne de ces [...]. Que maman et nous n'allions pas les attirer et nous mettre en relation avec tous ces gens impossibles. Ils ne sont guère intéressants et avec la guerre nous avons mille raisons pour ne pas les voir. Fais-y bien attention. Ce pauvre monsieur de Montardy ne va pas. Je crains que cette bronchite ne finisse pour lui jouer quelque mauvais tour.

As-tu beaucoup de légumes qui poussent dans le jardin ? Tes affaires vont-elles bien ? Ces incendies du Breuilh me hantent et je déplore qu'il n'y ait aucune sanction. Puisqu'on avait presque trouvé l'enfant qui la première fois avait été la cause du fléau, pourquoi ne s'est-on pas inquiété de rechercher les parents pour établir leur responsabilité ? Il doit exister un foyer de malfaiteurs dans ce pays, foyer qu'il aurait fallu rechercher et accabler le Procureur de la République de plaintes. On a l'air de s'en désintéresser et cela recommencera ! Une assurance coûterait-elle bien cher ? Ces brutes de métayers ne sont pas capables de faire naître des cochons au lieu de les acheter. Ils ne sont capables de rien que de nous faire payer les réparations de charrues qui ne cultivent pas nos terres. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

440. Lettre – 28 avril 1918

Ma bien chère Babeth,

Je reçois ta lettre du 24 et je vois que ta santé n'est pas brillante puisqu'à la moindre marche, la moindre fatigue, tu éprouves des douleurs au ventre et aux reins. Quel malheur ! Tu ne saurais croire combien cela me préoccupe. Mais ces médecins, que disent-ils ? S'ils croient qu'une opération puisse te guérir, qu'il le dise une bonne fois et tu t'y résignerai. Si les remèdes ne produisent aucune amélioration, il est inutile de les faire. Je crois que ces médecins n'y comprennent rien et n'ont pas la franchise d'avouer leur impuissance. Quoi qu'il en soit, je suis navré de voir qu'aucun progrès dans ton état ne survienne : je voudrais tant te voir revenir à la santé.

Toujours des déboires de nos affaires de propriétaire : des œufs coûtant fort cher et ne valant rien, des sommes d'argent jetées au vent, des métayers ne donnant aucun profit, mais beaucoup de soucis, des terres qui vous ruinent : quelle vie ! Ces métayers élèvent-ils de la volaille au Breuilh : poulets, dindes, oies, canards, etc. ? Seront-ils capables cette année de te donner quelques provisions sérieuses ? Les cochons, ils en achètent toujours et jamais ils n'en font naître ! Quand ils ont des bœufs, ils veulent des vaches et vice versa. Ne pourrait-on pas vendre cette ignoble propriété ? Je pense que personne ne sera assez bête pour l'acheter. Il n'y a aujourd'hui qu'une situation possible, être manœuvre d'usine, ouvrier cordonnier ou serrurier, etc.

Ne te préoccupe pas de moi. Je n'ai besoin d'aucune provision et garde les tiennes pour la maison où elles sont beaucoup plus utiles. Les prix des animaux sont ridicules et je ne suis pas d'avis d'acheter si cher des vaches comme des chèvres. Il est préférable de garder son argent d'autant plus que le fourrage te manque. Je ne comprends rien à cette question de fourrage, car autrefois nous avions au moins cinq vaches et un cheval et il y avait de quoi les nourrir. Depuis quelques années, impossible. C'est encore une chose incompréhensible pour moi. Je conçois très bien que tu sois dégoûtée et découragée par toutes ces questions de propriétés qui sont odieuses ! Je ne vois pas comment on pourrait en sortir.

Tout cela est encore plus supportable que cette guerre affreuse. Les Allemands recommencent leur offensive sur Amiens, ils continueront ainsi jusqu'à la fin, je pense, jusqu'à ce qu'ils obtiennent un résultat décisif ou qu'ils se fassent complètement battre : c'est la grâce que je leur souhaite. Que nous aurions besoin d'une victoire complète ! Les permissions sont en effet rétablies, mais je ne sais quand il me sera possible d'aller vous voir, j'espère dans la dernière quinzaine de mai, mais rien n'est moins sûr. Je ne connais pas le tour des officiers du régiment et encore moins la place que j'y dois occuper.

Qu'est-ce que cette Rose dont tu parles ? D'où vient-elle ? Quant à Mad., je ne sais si elle sera capable de reprendre son service. Qu'en disent les médecins ? Je vois aussi par ta lettre que vous avez eu du froid puisque les pommes de terre et les pois sont gelés. Au jardin, il est inutile de semer des pois de bonne heure, 9 fois sur 10 ils ne réussissent pas. Pour les autres légumes, en as-tu ? Ici, c'est la neige, la pluie, le mauvais temps perpétuel avec des communications impossibles, ce qui rend les relations et le service très difficiles, mes factions se trouvant dispersées. Il me tarde bien de sortir de ce secteur ! Je crains d'y rester encore longtemps, hélas ! Ton père pense-t-il pouvoir obtenir quelque chose de ces brutes de métayers ? Félix : que fait-il de plus que les autres ? Le blé, comment est-il ? Pensez-vous avoir la provision de l'an prochain ?

Adieu, ma chère Babeth, je pense bien à toi, je t'aime et t'embrasse bien tendrement ainsi que nos petites filles, sans oublier maman et Marthe. André

441. Lettre – 30 avril 1918

Ma bien chère Babeth,

Je reçois deux lettres de toi : l'une du 25 et l'autre du 26 avril, lettres qui n'ont pas mis trop de temps pour me parvenir. Ne t'inquiète pas à mon sujet : quoique je sois fort occupé et que j'aie beaucoup de soucis, ma santé est très bonne donc ne te tourmente pas. J'ai reçu ton paquet renfermant du tilleul et une boîte de gratons ou pâté. J'ai bu de ton tilleul hier soir : merci, mais encore une fois, tu peux te dispenser de m'envoyer des provisions, car au point de vue nourriture, c'est très suffisant et on ne manque de rien, du moins pour l'instant. Ce qui est attristant, c'est cette température affreuse : une pluie continuelle qui rend le séjour des montagnes encore plus pénible. Je t'ai dit que depuis quelques jours je ne suis plus à côté du torrent qui me cassait la tête, mais sous ces arbres d'où tombent continuellement de l'eau ou de la neige, c'est odieux ! Je ne sais si ce temps est partout le même, je pense toujours à nos chers camarades qui sont dans la grande bataille du Nord, bataille qui a repris avec une violence extrême. Les Allemands veulent nous battre à tout prix et font des efforts surhumains pour arriver à leur but, le temps les favorise toujours pour leurs attaques et de notre côté jamais nous ne sommes avantagés de ce côté-là. J'espère toujours que nous pourrons prendre bientôt notre revanche, mais les heures sont bien angoissantes et on voudrait voir dans les journaux de grandes et bonnes nouvelles, toutes à notre avantage. Il faut que personne ne se décourage et que tous fassent leur devoir jusqu'au bout.

La situation de cette pauvre Marguerite P. est bien triste, ces pauvres gens qui étaient rentrés en possession de leurs biens et qui, de nouveau, se trouvent chassés, c'est bien triste, et combien sont ainsi ? Tant mieux que Bertrand [Pierre] fasse un bon mariage. Jacques pense donc venir en France avec les troupes marocaines : la vie va être dure pour lui et il trouvera bien des changements avec celle menée au Maroc. Il est préférable que son projet de mariage n'ait pas eu de suite dans cette nouvelle situation : il aura des préoccupations en moins et l'esprit plus libre : que Dieu nous donne le bonheur de la victoire et de la paix.

Tu me demandes si je reçois bien tes lettres. Oui ! Inutile de te dire le plaisir que j'éprouve en les recevant : c'est mon unique joie avec les bonnes nouvelles de nos armées qui, hélas ! ne sont jamais comme on le désirerait. Je serais heureux surtout si je savais que ta santé est revenue et si je voyais tes forces te revenir. J'ai un de mes camarades qui venait d'avoir un garçon il y a quelques jours. Il vient de partir en permission exceptionnelle parce que ce petit garçon va mourir ! C'est bien regrettable ! Un autre parce que sa femme est très mal... Que de tristesses ! Quant à moi, je ne sais quand il me sera possible d'aller vers toi : il me semble que ce moment n'arrivera jamais et que je ne pourrai point sortir de ma montagne. Que le ciel ne me prive pas de ce bonheur ! Je crois que l'hiver est en permanence ici et que nous n'aurons du beau temps qu'en plein été. On dit alors qu'on étouffe : c'est possible, mais on a peine à le croire !

Je t'écris de mon côté très souvent, quelquefois il m'arrive de passer un ou deux jours sans t'envoyer de lettres, mais n'en sois pas surprise et surtout ne te chagrine pas, je vais très bien. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, petits et grands. André

442. Lettre – 1^{er} mai 1918

Bien chère Babeth,

Je causais aujourd'hui avec le médecin de mon bataillon qui, dans la vie civile, est médecin à Tarbes. Il me disait que les soins au radium étaient très efficaces dans la maladie qui te concerne, surtout lorsque ces soins étaient donnés au début de la maladie. Il ajoutait que Salis était aussi indiqué et que la saison en cet endroit était préférable que Saint-Sauveur quoique lui-même soit propriétaire de ces dernières eaux. On devrait aller à Salis vers le mois de juin et à Saint-Sauveur au mois d'août. J'ai retenu cette conversation pour t'en faire part. Tu

pourrais t'informer à ce sujet de manière à prendre tes dispositions pour exécuter ces médications. La cure au radium durerait environ une quinzaine de jours, il faudrait aller à Bordeaux. Il faudra t'informer au sujet de ces deux choses (radium et Salis) auprès de Faguet et de Franc, car, si cela devait te guérir, il ne faut pas hésiter. Je te le dis assez tôt afin que tu ne manques pas l'un ou l'autre et, s'il le faut, l'un et l'autre. Franc avait déjà conseillé Salis, il me semble.

J'ai su aujourd'hui que dorénavant, ma délégation de solde sera de 210 fr. que tu toucheras par l'intermédiaire du dépôt de Brive, cela n'a pas été fait le mois dernier, mais ce mois-ci tu recevras ladite somme de Brive ainsi que les mois suivants. Je vais t'envoyer un mandat de 300 fr. dès que cela me sera possible ne voulant pas garder sur moi beaucoup d'argent qui me serait inutile. J'ignore quand j'aurai le plaisir de te voir, aussi je te fais cet envoi. Tu m'enverras aussi le plus tôt possible la date de naissance de nos filles afin que je puisse établir l'exactitude de leur existence et ceci parce qu'on donne une petite somme pour chaque enfant, laquelle somme je te délèguerais pour la toucher, toujours par l'intermédiaire du dépôt de Brive, mais avant, il faut que j'adresse ces renseignements à mon régiment qui fera, dans la suite, le nécessaire. Quel malheur de ne pouvoir mettre en tête de liste le petit Jean ! La somme qui sera touchée pour les enfants pourra être consacrée à couvrir les frais de ta saison à Salis. Le docteur me disait pour les enfants c'était excellent et que tu pourrais les mener avec toi ainsi, tu t'ennuierais moins. Tout cela est à voir. Tu n'oublieras pas de finir de payer mon dernier titre de l'emprunt et de retirer le titre.

Je reçois à l'instant ta lettre du 27 ainsi que celle de Jacques que tu m'envoies, lettre qui m'a bien intéressé. Le pauvre garçon va donc venir sur notre front, je pense qu'on attendra encore quelques jours de façon à ce que la température soit plus favorable pour ces Marocains. D'après ta lettre je vois que tu te préoccupes toujours à mon sujet ainsi que cette pauvre maman : ne vous inquiétez pas l'une et l'autre, je vais bien, ma santé est comme celle de Jacques, excellente. Dire que je ne m'ennuie pas dans ces montagnes ce serait mentir, mais qu'elle mérite aurait-on de faire son devoir s'il était doux à remplir ! L'attention se porte vers cette grande bataille que l'on désirerait voir se dessiner entièrement en notre faveur. Cela viendra, j'espère, mais que d'émotions. Joseph m'a écrit aujourd'hui et m'a envoyé des gratons. Donne-moi vite les dates demandées pour mes filles : c'est bien ridicule de ne pas les connaître, mais tu sais que je ne possède pas, comme Marthe, la mémoire des dates de naissance.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

443. Lettre – 2 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Moi aussi je t'écris très souvent et je ne comprends pas que tu ne reçoives pas mes lettres plus régulièrement, quant aux tiennes, je les reçois bien. Je pense que pour celles qui viennent du front, il doit y avoir souvent de grands retards... quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas à mon sujet, je vais bien malgré tous les ennuis de notre dur métier. Je suis en effet monté plus haut, mais je suis toujours en première ligne quoique avec un peu moins de cassements de tête pour l'instant. Il me tarde bien de pouvoir aller vers toi, mais je ne sais quand. Il me semble que le moment n'arrivera jamais et que lorsqu'il sera arrivé il ne me sera pas possible de sortir de ma montagne pour attraper un train ! Je ne dois pas me préoccuper de cette difficulté puisqu'il n'est pas encore question de mon départ tout à fait problématique. Tu me désoles en me disant que tu parais avoir cent ans ! Quoiqu'il me semble avoir bien vieilli, je n'en suis pas encore là. Dans une lettre d'hier je te conseille d'aller à Salis et de consulter à ce sujet. Tu me diras ce qu'en pensent tes médecins : Faguet et Franc, ainsi que pour le radium. Tu m'annonces un petit colis d'asperges : merci, mais je ne sais comment je pourrai les manger. En ce moment, je mange avec le commandant et comme nous sommes huit, ce sera difficile. Je préférerais ma popote de compagnie qui est plus modeste et mille fois meilleure. J'aime mieux être maître de maison, car cela va mieux, comme pour toi. Je t'ai dit dans une lettre d'hier que j'allais t'envoyer un mandat-carte de 300 fr. : je n'ai pu encore le faire. Dès que tu le recevras, tu m'en accuseras réception et tu me diras si tu as bien reçu ma délégation de 210 fr. qui sera désormais de cette somme à partir de ce mois de mai, j'aime mieux ainsi et ce sera plus régulier.

Si cette femme Pacquet était seule, sans enfants et bien, ne pourrais-tu pas la prendre à ton service ? Vois cela. Tu ne m'as plus reparlé de Paule et de sa santé, je suppose que tout est rétabli. Que fait Bertrand avec les Américains ? Tu ne me l'as jamais dit. Marguerite paraissait devoir revenir à Ajat. À quand son retour où reste-t-elle à Bruyère ? Ou bien se dirigera-t-elle vers une nouvelle ambulance ? Nos petites filles travaillent-elles bien et sont-elles sages ? Qu'il me tarde de les revoir ! J'ai toujours dans la tête ce petit hindou qui ressemblait à Guiguitte ! Tu ne te plains plus de la Vierge ! Se serait-elle civilisée ?

Aujourd'hui les nouvelles de la grande bataille paraissent meilleures, les attaques des Boches, malgré toute leur énergie, leur vigueur sont contenues, repoussées. Peut-être allons-nous voir des jours heureux : Dieu le veuille, puissions-nous avoir bientôt une grande victoire ! Que les heures sont émotionnantes. Ne nous décourageons pas, j'ai confiance. Tous les jours, les journaux sont attendus avec impatience, je suppose qu'à l'intérieur, il en est de même. Comment est le moral de la population, les gens ont-ils bon espoir ? Je le souhaite. Le temps paraît vouloir se mettre au beau, ici, il change brusquement, il serait à désirer que le printemps arrive de façon à permettre à nos aviateurs de faire de bonnes besognes.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

444. Lettre – mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Je reçois ta lettre du 1^{er} mai, tu parais bien découragée de ne pas aller mieux et j'en suis moi-même bien malheureux. Tu verras bien ce que tu pourras faire d'après les conseils que je te donnais dans une de mes dernières lettres pour ta saison de Salis. Je voudrais tant que tu reviennes à la santé. Tu te plains aussi de ne pouvoir pas faire de promenades. Il est certain qu'avec un cheval tu pourrais aller au Breuilh et revenir sans fatigue, mais pour cela il faudrait un domestique sérieux pour te conduire. Si ton père devait toujours rester près de toi, on pourrait vendre le mulet et acheter un cheval comme je te le disais, mais avec ces petits domestiques, un cheval est-ce pratique ? J'attendais toujours la fin de la guerre, mais si tu veux absolument pouvoir sortir en voiture, vois cela avec ton père pour cette acquisition. Je voudrais un bon et joli cheval et ce ne doit pas être facile à trouver.

Je pense que tu auras reçu mon mandat-carte expédié avant-hier. Pourquoi as-tu acheté du fourrage à ce voleur de Leymergie alors que tu savais que je n'avais pas voulu prendre son pré à couper parce qu'il était rempli de joncs ? Je le lui avais refusé et nous lui achetons son foin, il doit bien se moquer de nous ! Tu en avais à la Querrerie, il me semble. Puisque tu as un peu de seigle, tu aurais dû le mêler avec ce foin pour le faire manger aux animaux. Enfin, que le ciel t'inspire pour tes affaires où tu te débrouilles assez bien, mais c'est cette santé qui ne revient pas et c'est ce qui me préoccupe tant.

Je pensais à ce que tu me disais au sujet des São Paulo qui devaient t'être payés et sur lesquels nous pensions avoir de grosses pertes. Il est possible qu'après la guerre nous puissions rentrer dans nos fonds au sujet des valeurs que nous pensions perdues, titres et intérêts non payés depuis longtemps, etc. S'il en était ainsi, il serait peut-être possible de toucher une somme assez importante, dans ce cas nous pourrions la consacrer à acheter le pré Lasserre qui augmenterait considérablement la valeur de notre immeuble. Penses-y ! As-tu pu trouver à vendre avantageusement tes brasses de bois ? Et les châtaigniers ? Les métayers auront-ils des volailles de toutes sortes et Marceline s'occupe-t-elle à en faire naître ? Qu'au moins, ils te donnent de quoi manger s'ils sont incapables d'autre chose. Tu me dis toujours que Bertrand gagne beaucoup d'argent avec les Américains, mais tu ne m'indiques pas quels sont ses fonctions et le genre d'opérations qu'il fait avec eux ce qui m'intéresserait.

Il fait, paraît-il, assez chaud dans notre pays tandis qu'ici, c'est encore presque l'hiver quoique depuis trois jours la température se soit adoucie, mais aujourd'hui la pluie est revenue, l'humidité et le froid avec. Je serais bien heureux si je pouvais partir vers Montignac bientôt, mais ce bientôt est encore loin.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

Vois avec ton père pour une bonne acquisition de cheval et la vente du mulet si tu tiens à pouvoir aller en voiture. Ton père connaît bien le genre de cheval qu'il faut : un percheron par exemple, mais il y a cette question de conduite et de soins !

445. Lettre – 6 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Dès le reçu de ma lettre, tu voudras bien demander au maire de Montignac un certificat dûment établi et légalisé constatant que je suis propriétaire, ayant tant d'hectares de terres et que je les exploite, partie par des domestiques, partie par des métayers. Il y a une formule adaptée que l'on doit connaître dans les mairies. Et voici pourquoi la catégorie des cultivateurs et des propriétaires ont droit à une permission de 23 jours à titre agricole au lieu de 10 jours comme les autres. Or, je ne vois pas pourquoi je ne bénéficierais pas de cette loi comme les autres : ayant l'immense désagrément d'être propriétaire, il est juste que je puisse avoir le petit avantage qui peut se présenter. Il y a des coiffeurs, des négociants qui, ayant une modeste vigne, demandent des permissions agricoles, par conséquent, j'ai plus de titres qu'eux à invoquer. Dès que tu auras la pièce justificative dont je te parle, tu me

l'expédieras aussitôt. Qu'on fasse mention sur ledit certificat de ma profession avant la guerre afin de bien démontrer que c'est l'exacte vérité. Du reste, tu diras à ton oncle Georges de te dire comment cela se fait. Cela me permettrait de passer quelques jours de plus en famille ce qui me ferait le plus grand plaisir. Donc, dépêche-toi de me donner satisfaction. J'espère que tu auras reçu ma lettre où je te demande les renseignements pour nos filles.

Il y a une accalmie momentanée dans le nord, mais ce n'est que provisoire et d'ici quelques jours la bataille reprendra avec une nouvelle intensité : Dieu permettra-t-il que nous ayons la victoire ? Que je le voudrais pour que notre malheureux pays puisse se refaire !

Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui, ce sera pour demain, j'espère. Comme toi, il m'arrive d'en recevoir plusieurs à la fois. Il y a bien longtemps, dans les premiers jours de mon arrivée ici, j'ai reçu une lettre de Geneviève de L. à laquelle je n'ai jamais répondu. Il me semble que je t'en avais chargé ayant assez d'occupations et n'ayant point le goût d'écrire. Que devient Pierre ? Où est-il ? Quant à mon filleul, est-il toujours à Toulon ? Marguerite va-t-elle rentrer comme elle me l'avait fait supposer ou rester encore à Bruyère ? Nos petites filles travaillent-elles bien ? Qu'il me tarde de les revoir !

Que penses-tu de ce que je te disais dans une de mes lettres au sujet de tes médications ? Mon bataillon a pour médecin un camarade de Paul Cibrie qui avant la guerre était installé à Tarbes. C'est lui qui me parlait de toi, sans te connaître et d'après des accidents que tu as eus.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

446. Lettre – 7 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir ta lettre du 4 mai, il me semble t'avoir accusé réception de ton colis d'asperges arrivé à bon port, précisément ce jour-là mon commandant avait reçu d'autres de ces excellents légumes ce qui a permis de faire deux bons plats à la popote. Je vais probablement revenir vers mon torrent où j'étais les premiers jours, et nous serons moins nombreux à ma table. Tu feras bien de reprendre Thérèse qui a l'air intelligente et dégourdie ce qui sera préférable à cette réfugiée que tu dis incapable. Tant mieux que Madeleine aille mieux. J'ai lu avec intérêt la carte de Pierre d'après laquelle, mon filleul a l'air ravi. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ses fiançailles peuvent durer encore bien longtemps puisque son mariage ne doit avoir lieu qu'après la fin de la guerre. Au point de vue de la dot, cette jeune fille paraît avoir une bien grosse fortune, Paule doit être bien enthousiasmée et dans l'admiration. Je suppose que cette énorme fortune en perspective pour Pierre doit bien lui délier la langue si tant est qu'elle en ait besoin !

Cette truie vendue à un si haut prix doit aussi la mettre en verve. Tu pourras la citer en exemple à nos métayers qui certainement mettraient plusieurs années pour réaliser sur un cochon un prix semblable ! Les restrictions en Angleterre sont encore plus grandes qu'en France : c'est encore dans notre pays où l'on souffre le moins au point de vue de l'alimentation, ce qui prouve que chez lui il y a de bien grandes ressources. Ces trois jours sans viande ne doivent pas bien effrayer les gens, car avec des légumes on ne s'en apercevra pas, cela ne me dérangerait guère et c'est un bien petit sacrifice comparé à de si grands ! Avec tes provisions, tu ne dois pas beaucoup t'en inquiéter. À propos de cochon dont nous parlions, comment se comporte ton dernier survivant qui ne promettait pas beaucoup ? Sera-t-il susceptible de valoir autant d'argent que la truie des Captus ? Depuis trois ou quatre jours, le temps est lourd et nous avons des orages : le tonnerre fait un bruit effrayant dans les montagnes, mêlé au bruit des canons, c'est curieux d'autant plus qu'on a peine à discerner quelle est l'artillerie qui tire : celle des hommes ou celle du ciel ! Quand donc pourra-t-on retrouver la tranquillité et la paix ? Je suis bien heureux de savoir ton père près de toi pour te seconder dans la direction de tes affaires, c'est un grand repos d'esprit pour nous deux. S'il pouvait arriver à faire produire quelque chose au Breuilh et à rendre ces métayers travailleurs, on pourrait lui décerner la croix de guerre !

J'avais interrompu ma lettre cette nuit tandis que le temps était chaud, étouffant, nous sommes, après la pluie, revenus dans l'hiver : c'est curieux ces changements de température. Je suppose que tu as reçu mes lettres et mon mandat. Dis-moi ce qu'on t'a envoyé pour ta délégation pour savoir si tout se passe régulièrement. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

447. Lettre – 9 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir une lettre datée du 3 mai et je constate qu'elle a mis bien longtemps à m'arriver, je suppose que les miennes sont longues à te parvenir. Je vois aussi que Paule est complètement guérie puisqu'elle est venue te voir avec toute sa famille et que sa petite fille va bien. Maman, me dis-tu, a été reprise par ses tournements de tête : j'espère qu'après quelques soins elle est maintenant guérie : ce doit être le printemps, les premières chaleurs qui l'indisposent, je souhaite bien vivement qu'elle se rétablisse vite. Je viens d'apprendre que je ne pourrai partir en permission que vers le milieu du mois de juin : je regrette que ce ne soit pas plutôt parce que j'espérais, qu'après ma visite, tu aurais pu partir faire ta saison à Salis précisément à l'époque où j'arriverai moi-même et certes je veux te voir. On indique Salis au mois de juin parce qu'ensuite il y fait trop chaud, paraît-il ! Enfin, tu verras ce que le docteur conseille et tu me feras part de ta consultation. Je pense que tu auras reçu, avant d'aller le voir, la lettre où je te faisais part d'une conversation avec le médecin de mon bataillon. Tu me diras ce que Faguet en pense. Et Franc, ne lui demandes-tu pas de conseils ?

Ma délégation t'arrivera toujours de Brive, je ne sais pourquoi, mais peu importe pourvu que tu la reçoives. Je vais avoir une période très dure jusqu'à ma permission, pourvu que le temps soit beau, ce sera une petite compensation. J'avais toujours oublié de te demander des nouvelles de Louis Lacombe. Est-il toujours dans le même camp en Allemagne, ses lettres arrivent-elles régulièrement et ne sont-elles pas trop tristes ? Quelle affreuse chose que d'être prisonnier : Dieu me préserve d'un tel malheur ! Je redouterai cela par-dessus tout.

Marguerite vient de m'écrire, mais elle ne parle pas d'un retour prochain comme elle l'avait fait espérer il y a quelques jours, elle était préoccupée à ton sujet comme nous tous : ta santé est un grand sujet d'inquiétude. Il me tarde bien de connaître le résultat de ta visite à Périgueux. Madeleine m'écrit et me dit qu'elle ne peut guère marcher encore et qu'elle est bien malheureuse d'être loin de toi et des petites qu'elle voudrait soigner. Le médecin lui dit qu'il faut encore rester un mois tranquille. C'est vraiment triste à son âge !

Les journaux parlent de l'accalmie dans la bataille, je crois que cela ne durera pas longtemps et que les Boches vont de nouveau se ruer sur nous avec leur gaz épouvantable et tout le reste. Quelle ignoble race et quel châtement elle mériterait, châtement que je voudrais immense ! Que Dieu nous donne donc la victoire !

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que cette pauvre maman que je voudrais aussi ne pas voir malade. Caresse bien pour moi mes petites filles. André

J'ai vu sur les journaux qu'on ne donnerait pas cette année de sucre pour les confitures. Comment feras-tu ? Ne pourrais-tu pas en mettre de côté dès à présent, dans ce but ?

448. Lettre – 12 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Je n'ai pas eu le temps de t'écrire hier et avant-hier ayant été très occupé. J'ai reçu ton mot du 7 mai avec espoir de recevoir une lettre plus longue ce soir. Hier, j'ai vu l'orage le plus affreux qu'il soit possible, une pluie torrentielle qui est tombée durant trois heures avec une grêle énorme qui rebondissait sur le sol comme un ballon : j'espère qu'il n'est pas tombé dans notre pays un fléau pareil, car ce serait désastreux. Ici le mal n'est pas grand dans ces montagnes boisées, mais ces orages si violents et si souvent répétés avec le bruit du tonnerre et du torrent, c'est affreux ! J'aspire à quelques jours de repos de corps et d'esprit : nos hommes en auraient grand besoin, mais je ne sais quand cela arrivera. La grande bataille dans le nord paraît vouloir reprendre, il y faut du monde. Il me tarde de connaître le résultat de ta visite à Faguet et de savoir ce qu'il pense au sujet des traitements dont je te parlais.

J'ai reçu dans ton avant-dernière lettre les renseignements au sujet de nos filles, je tâcherai de graver les dates dans ma tête, si possible. Je t'avais envoyé un mandat de 300 fr. qui j'espère t'est parvenu. Je déteste de conserver de l'argent sur moi, car on ne sait jamais ce qui peut arriver. Je n'aime avoir qu'une petite somme. Si les saisons de Salis ou autres doivent te faire du bien, tant pis pour les dépenses occasionnées : ta santé avant tout. Pourquoi donc fait-on promener Thérèse d'ouvrier en ouvrier au lieu de la garder puisque tu en étais satisfaite. Personne ne la force d'aller dans ces maisons, ne pourrais-tu pas la reprendre à la place de cette réfugiée incapable ? Tu me dis avoir des velléités d'acheter le pré Lasserre avec la vente des bois, mais cette vente serait-elle suffisante pour cette acquisition ? J'en doute. Aujourd'hui, les nouvelles de la bataille paraissent bonnes. Cela réjouit l'âme. Dieu veuille que tous les jours nous ayons quelques succès sérieux à enregistrer. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André. Je reçois ta lettre du 8 mai. Je t'écirai demain.

449. Lettre – 13 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Au moment où ta lettre m'est parvenue hier, j'étais très occupé et je n'ai pu te répondre au sujet de cette question fort embarrassante d'institutrice. Une bonne anglaise, c'est inutile d'y songer : ce n'est bon à rien, qu'à boire du thé à moins de tomber sur un numéro exceptionnel. Une jeune fille au pair : elle viendrait uniquement pour apprendre le français et s'instruire elle-même plutôt que pour instruire les autres. Le mieux serait d'avoir une institutrice française connaissant bien l'anglais, mais, comme tu le dis, ce serait probablement fort cher. Cependant, aujourd'hui, avec les difficultés et le coût de l'existence, il me semble que la nourriture, le logement, etc. devant entrer pour une grande part dans les frais, on ne devrait pas avoir beaucoup d'argent à donner. Ce serait à voir, à chercher et s'informer. D'ici aux vacances, il y a encore assez de temps pour pouvoir se retourner. Où va cette jeune personne qui quitte la pension, ne pourrais-tu pas avoir par elle des tuyaux ? Peut-être connaîtrait-elle quelqu'un ou elle-même ? En causant, tu pourrais sans en avoir l'air, savoir quelque chose. Si tu ne peux rien trouver et si tu veux garder encore la vierge puisqu'elle devient moins piquante, ne pourrions-nous pas nous arranger, à Sarlat par exemple, avec un professeur du collège pour faire donner à nos filles quelques leçons une ou deux fois par semaine : il viendrait à Montignac passer une journée donnerait des devoirs, etc. Et Terrasson, n'y aurait-il personne ? Ce sont des idées que je te soumets. Pour l'anglais du reste il n'y a qu'un moyen de l'apprendre vite, c'est d'aller dans le pays même ; après la guerre, nos filles pourraient aller avec Geneviève ou celle-ci venir et en un mois elles apprendraient plus de choses qu'ailleurs en une année. On ne peut savoir l'anglais que de cette façon puisque au point de vue grammatical, c'est tout ce qu'il y a de moins compliqué. Il s'agit pour l'instant qu'elles continuent à travailler un peu puisqu'elles ont commencé et plus tard le mieux ce sera de les mettre dans une bonne pension pendant deux ou trois ans. En attendant, pourrions-nous trouver quelqu'un susceptible de leur faire une petite classe, tâche de t'informer ? L'institutrice actuelle doit bien rester à Montignac jusqu'aux vacances ? Il y a encore un système : il existe des leçons par correspondance, avec journaux, devoirs, leçons qui sont envoyées et retournées corrigées, un système assez bien compris qui, peut-être, pourrait être employé pendant quelque temps, faute d'autre moyen. Parles-en encore avec cette institutrice. Je te donne ces idées : vois quel serait le moyen le plus pratique pour entretenir Nénette.

Avec le coût de la viande, il importe d'avoir des quantités de légumes, de volailles, des cochons, etc., que nous avions autrefois. Il faut que ces métayers nous entretiennent de toutes les provisions possibles afin d'avoir le moins possible à acheter. Pourra-t-on avoir au Breuilh poulets, canards, dindes, etc. ? Nous pourrions au jardin élever une quinzaine de canards, mais il faut une surveillance continue. Autrefois, tu te moquais de moi, te rappelles-tu ? Tu me dis que vous avez la pluie, ici également. Il y a ici de grands changements température : on étouffe parfois en grimant dans la montagne et puis on passe sans transition à une température de plein hiver. Aussi, je garde mes chaussettes et caleçons de laine. Je vais bien malgré tout.

Tu me parlais du pré Lasserre : il faudrait qu'on l'achète 8000 fr. pas davantage, mais je crois que Madame Lasserre en voudrait davantage. Cet achat s'imposerait pour nous, car avec le Bleufond, il serait possible qu'un jour cette usine l'achète pour faire construire ou autre chose ce qui serait fort désagréable pour nous. Avec Madame Lasserre, il faudrait opérer avec beaucoup d'adresse et de pelotage.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. André

Dans quelque temps, tu recevras de Brive, en plus de ma délégation de solde, une somme de 12,50 fr. par mois et par enfant. La première fois tu toucheras un peu plus à cause du rappel. Tu me diras ce que tu auras reçu.

450. Lettre – 16 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu aujourd'hui tes deux lettres, l'une du 10 et l'autre du 11 mai, je suis surpris que mon mandat ne soit pas arrivé : peut-être est-il perdu ou simplement en retard. Je suis navré de voir que tu éprouves toujours des douleurs au ventre après le moindre exercice. Joseph m'écrit aujourd'hui : il prétend que tu devrais combattre énergiquement ton anémie par de la suralimentation, ou au moins manger convenablement aux repas ce que tu ne fais pas. Tu t'es mis dans la tête, dit-il encore (je répète textuellement ses expressions) de ne plus manger de viande, tu devrais au contraire manger des choses très nourrissantes sous un petit volume et ne pas tant boire de thé, ce qui énerve, ni tant de piquette qui lavent l'estomac et affaiblissent. Enfin, tu devrais suivre les indications des médecins, de Franc qui, l'année dernière, t'avait recommandé de combattre l'anémie. Cette dernière chose est vraie. Quant à ta nourriture, est-ce vrai que tu ne manges rien ? Il faudrait cependant t'alimenter sérieusement. Tu avais du reste maigri énormément, cela m'avait frappé. Louise, qui était gringalet, se porte à présent très bien et

mange parfaitement. Que dis-tu de ces réflexions et sont-elles exactes ? Joseph m'a envoyé une boîte de ballottine. Il se plaint comme toi des pluies continuelles qui abîment tout. C'est bien ennuyeux d'être obligé de tout ressemer. J'ai reçu ton certificat, je ne sais pas encore s'il me sera utile, il me semble toujours que ma permission n'arrivera jamais et que l'époque qui m'en sépare est bien éloignée. Espérons que ce jour arrive.

Les nouvelles de la guerre ne sont pas très intéressantes aujourd'hui puisque aucun événement important n'est relaté dans les journaux. Il y a tout lieu de supposer que les Boches se recueillent et se préparent pour une nouvelle offensive qui sera probablement terrible comme la dernière : que Dieu nous protège !

Je pense que bientôt je pourrais recevoir des nouvelles de ta consultation chez le docteur et je suis curieux d'apprendre comment il t'a trouvée et ce qu'il pense de ta saison aux eaux. Si cette saison est nécessaire, comme je le suppose, je crains que ma permission retarde ton départ. Comment penses-tu y aller et par qui te feras-tu accompagner ? Tu ne peux songer à partir seule ! Si Marguerite avait été là, elle aurait pu te suivre. Comme tu ne crains pas beaucoup la chaleur, je pense que le mois de juillet ne te sera pas défavorable ! Le temps s'est-il arrangé un peu et peux-tu faire exécuter au jardin des travaux utiles ? Il n'y a rien d'assommant comme d'être obligé de semer une seconde fois.

J'ignore si de Villepin se trouve parmi les troupes qui sont de nos côtés, peut-être. On ne voit rien, on ne sait rien, je ne sais point de quel régiment il fait partie, le sais-tu ? Tu pourrais me le dire quoique je n'aie point la possibilité de l'apercevoir. (Si tu ne le sais pas, inutile de le demander à sa femme).

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

Ton oncle reçoit-il toujours régulièrement des nouvelles de Louis ? Je te l'ai déjà demandé et je tiendrais à le savoir, car j'ai quelqu'un dans la même situation que lui. Tu pourrais bien écrire à Franc pour lui demander s'il juge qu'une saison à Salis te ferait du bien comme il t'en avait déjà parlé et sans lui dire bien entendu que tu as consulté Faguet, consultation dont tu n'aurais jamais dû lui parler (je veux dire la première, encore mieux, la deuxième).

451. Lettre – 20 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Dans ta dernière lettre, tu me disais que tu partais pour Périgueux et je suis impatient de savoir comment le docteur t'a trouvée : j'aurais préféré que tu ailles directement à Périgueux, car ces changements, ces arrêts et ces trajets de [...] à Ajat t'auront fatiguée, le voyage en chemin de fer aurait été moins pénible. Marguerite m'écrit aujourd'hui et me parle de toi, mais point de ses projets de voyage à Trouville et Paris. Elle me disait de t'installer aux eaux après avoir passé un certain temps avec toi à Montignac, mais cela est impossible. Je lui ai écrit en lui disant que j'avais rêvé de te faire accompagner par elle (les frais de voyage et de séjour à ma charge, bien entendu) je pensais aussi pour que tu ne sois pas séparée de tes enfants et que le séjour là-bas te soit plus agréable, que tu mènes tes filles avec toi ce qui aurait fait le quatuor. L'embêtant c'est la dépense. Enfin, nous nous entendrons pour décider tout cela quand nous serons réunis, pourvu que Dieu veuille me permettre d'aller en permission. Je ne sais si mon colonel pourra m'accorder un congé de 23 jours : je le lui ai demandé... qu'il me tarde d'aller vers toi, il me semble que ce moment n'arrivera jamais et qu'un siècle m'en sépare. Je ne t'avais pas parlé du projet que j'avais formé pour toi et ton voyage, je l'ai dit à Marguerite aujourd'hui même et je te le répète. Ma combinaison te plairait-elle ? On s'informe sur les prix, maison de famille, etc. et nous verrons. Ce qu'il importe, c'est de guérir, ma pauvre Babeth et si cela doit te faire du bien, il ne faut pas hésiter. Par J. de Villepin, tu pourras connaître le prix des hôtels, etc. Je crois qu'elle avait été à Saint-Sauveur : on prétend que Salis est plus efficace.

Je suppose que vous avez le beau temps, ici il commence à faire très chaud le jour aussi ai-je quitté mon caleçon de laine et gilet, les nuits seules sont assez fraîches. Comment t'arranges-tu pour faire tes foins, les bœufs du Breuilh pourront-ils faucher ? As-tu prévu l'organisation assommante pour ces travaux ? L'officier après lequel je dois partir doit rentrer le 30 ou le 31, tu vois que le mois de juin sera pris, c'est regrettable au point de vue de ta saison d'un autre côté, au mois de juillet, tu seras plus libre. Je pense que la chaleur ne t'effraie pas beaucoup. Adieu, ma bonne Babeth, mille baisers et tendresses à tous. André

452. Lettre – 21 mai 1918

Bien chère Babeth,

Je viens de recevoir ta lettre qui m'annonce ton voyage raté à cause d'une indisposition fâcheuse. Je regrette bien ton absence précisément à cause de la venue de Franc. Je pense que tu lui as dit combien tu étais désolée de

le manquer d'autant plus que tu désirais le voir au sujet de ton voyage à Salis. Comment vas-tu faire et quand vas-tu revenir à Périgueux, surtout ne parle plus à Franc de tes visites à Faguet, il est facile de les faire sans qu'il les connaisse. Je suppose que Franc va te répondre pour te dire ce qu'il pense au sujet de ces eaux. Tu n'auras pas besoin d'emprunter à Bertrand, je pense que je pourrais te fournir ce qu'il te faudra. Je suis contrarié que tu n'aies pu terminer ton voyage puisque tu en avais déjà fait une partie : ce sera une nouvelle fatigue. Tu as la spécialité de ces indispositions qui arrivent à contretemps ! Je ne savais pas que le frère de Paule avait été intoxiqué par les gaz : j'espère que ce pauvre garçon guérira, ce serait bien malheureux s'il ne pouvait s'en remettre. Tu feras mes amitiés à Paule et à sa sœur quand tu les verras : je n'écris à personne. J'espère que Geneviève sera encore à Ajat lors de ma prochaine permission que je désire voir vite arriver. Je serais très content de la voir, car je la trouve charmante.

À propos de Franc, où est Marcel et comment va-t-il ? Tu me donneras des détails sur sa famille. Qu'il me tarde de te voir ainsi que tous. On commence à étouffer dans ces montagnes pendant le jour et les nuits sont toujours plus ou moins angoissantes. Notre situation dans le nord l'est aussi beaucoup, car nous sommes sous l'attente d'offensives formidables de la part des Boches, ils vont tenter, je pense, un suprême effort avec un déploiement fantastique de projectiles. Dieu veuille que nous puissions en tuer beaucoup, mais il faut s'attendre à perdre encore du terrain ce dont il ne faut pas s'étonner sous le flot d'une si grande ruée. Qu'importe si nous pouvons leur tuer beaucoup de monde. J'espère qu'ensuite ce sera notre tour. Mais les heures sont bien angoissantes et tous les jours on s'attend à quelque événement important. Que Dieu nous protège. Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous, grands et petits.

453. Lettre – 24 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Voici deux jours que je ne t'ai pas écrit : j'ai reçu plusieurs lettres de toi et j'attendais toujours le résultat de ta visite chez le médecin, visite qui avait été retardée et sur laquelle tu ne pouvais pas me renseigner. Je pense recevoir bientôt des éclaircissements à ce sujet. J'attends avec impatience le jour où il me sera permis d'aller à Montignac, le temps me paraît bien long. Cependant les jours passent et nous nous acheminons péniblement vers le mois de juin, je dis péniblement parce que les jours qui me séparent de la date de mon départ me paraissent interminables. Tu me parlais de la petite Brugère pour donner des leçons d'anglais. Qu'elle aille donc voyager où elle voudra, j'aime mieux cela que de la voir venir donner des leçons à Nénette. Si la protégée de l'Anglaise pouvait venir deux ou trois fois par semaine à Montignac, ce serait parfait et les difficultés à ce sujet seraient tranchées, tu garderais G. une année de plus et voilà tout. Je ne savais pas qu'A. de Beaucé dut aller faire une saison à Salis, ma permission t'empêchera de faire le voyage avec elle. J'aurais bien voulu aller plus tôt en permission, mais je ne suis pas le maître. Il faut attendre la rentrée d'un officier le 31 mai.

Je suis heureux de savoir que le jeune Guilhemsans est hors de danger : pour ses parents ce devait être un grand chagrin et ils doivent être bien contents de le savoir à Vichy. H. de Montardy m'a écrit il y a quelques jours : sa lettre adressée au 95^e RIT a mis plus d'un mois pour me parvenir. Du reste, selon son habitude, il me posait un tas de questions auxquelles je ne pouvais point répondre.

Point reçu d'autres nouvelles de Marguerite et je ne sais si ma combinaison de voyage vous plairait à l'une et à l'autre. Nous aurons le temps, j'espère, de tout construire. Les journaux considèrent la grande offensive boche comme imminente : pour l'instant, on ne constate que de grandes batailles d'avions qui heureusement sont à notre avantage. J'ai vu hier que nos ennemis lancent une profusion d'obus toxiques, c'est ce que je redoute le plus pour nos pauvres soldats. Que je voudrais voir des événements heureux pour nos armées. Que le ciel nous protège ! Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

J'allais cacheter mon mot lorsque ta lettre du 20 m'arrive. Tu as dû recevoir des lettres de moi. Je suis bien content de savoir que tu vas un peu de mieux : que je voudrais te voir guérie. Quant à moi, je vais bien.

454. Lettre – 27 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu hier une lettre de maman et une autre de toi, mais impossible d'écrire, car j'étais en mouvement. Je suis navré de voir que ta visite à Faguet ne t'a point fixée sur ta situation : il était bien plus simple de ne jamais le consulter et de t'en tenir aux conseils de Franc puisque les traitements de ce médecin glabre, malade et grincheux ne t'ont servi de rien. Voyant qu'il te recevait si mal, il n'y avait qu'à lui répondre : « Docteur je reviendrai vous voir quand vous serez plus aimable et mieux disposé » et partir sans lui donner un sou. Ce Faguet a toujours été

un rustre maladif, à caractère ombrageux. Il faut voir Franc et savoir si cette opération est nécessaire et la faire faire avant ou après la saison à Salis ou Saint-Sauveur suivant ce que dira le Docteur. Va le voir à Sarlat entre deux trains en l'avertissant et tu me diras le résultat. Je vais probablement partir le 1^{er} juin et le 3 ou 4 je serai à Montignac. Marguerite m'écrit hier de lui indiquer par télégraphe mon jour et mon heure de passage à Épinal afin que nous fassions route ensemble, mais comment faire ? C'est chose impossible, les télégraphes ne fonctionnant pas et ne sachant jamais l'heure et le jour de mon départ. Je n'écris point à Faguet, que veux-tu que je lui dise à cette brute ? Je suis bien ennuyé à cause de toutes ces histoires de médecins, mais consulte Franc d'une façon sérieuse et tu verras si son avis concorde avec celui de Faguet. Surtout, ne lui parle pas de ta visite à Périgueux.

Je te quitte ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

455. Lettre – 28 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de causer avec le médecin que j'ai retrouvé, celui avec lequel j'avais parlé de ta maladie, il est de l'avis de Faguet : faire un curetage de matrice et aller à Saint-Sauveur ensuite après être rétablie et reposée. Donc, il faudrait se débarrasser de cette petite opération le plus tôt possible. On peut faire cela chez soi, ce n'est point compliqué et Franc serait très capable. Tu serais endormie et tu ne ressentirais rien. Je serai près de toi, je pense, pour te soigner. Il est regrettable que ta sœur parte en voyage, car elle aurait été bien utile auprès de toi. Enfin, nous verrons dès mon arrivée ce qu'il y aura lieu de faire. J'aurais voulu que tu reçoives ce mot avant de voir Franc, je pense qu'il arrivera après. Quant à moi, j'attends toujours avec impatience le moment de mon départ, peut-être est-ce la dernière lettre que tu recevras avant mon arrivée.

J'aurais voulu, si c'était possible, que Bertrand vienne me chercher avec son auto pour me conduire à Périgueux, j'aurais bien besoin de voir le dentiste Ferrari, mon appareil est cassé et aurait besoin d'être réparé, or avec les trains c'est impossible, tandis qu'avec l'auto, j'aurais pu aller voir ce dentiste très vite et être tranquille ensuite. Quelle scie ! Je ne puis m'arrêter à Paris, j'ai hâte d'arriver, du reste je dois me rendre à destination sans perdre de temps à cause du visa de ma permission. Tu verras cela avec Bertrand.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. André

456. Lettre – 30 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

On ne peut faire aucun projet à l'avance et quand je disais à Marguerite qu'il m'était impossible de fixer un jour pour mon départ, j'avais quelques raisons, car, au moment où j'allais partir, les permissions sont suspendues : il fallait s'y attendre avec cette offensive boche, mais j'avoue que j'en suis bien attristé ! Pourvu que les événements tournent en notre faveur et que nous puissions arrêter cet horrible flot. Pour l'instant, d'après les renseignements que donnent quelques journaux arrivant très en retard, les Boches avancent. À la faveur bien entendu de leurs gaz asphyxiants, etc. Que le ciel nous protège. Quant à toi, ma pauvre Babeth, vois avec Franc ce qu'il y a lieu de faire pour ton opération et s'il faut absolument, débarrasse-toi au plus vite de cet ennemi. Je pensais être auprès de toi, mais il ne faut pas compter sur moi, la destinée ne le permet pas. Soigne-toi et décide ce qu'il faut faire comme si je n'existais pas. Il me tarde de savoir ce que tu vas décider, que Dieu t'inspire et te protège. Je suis avec toi par la pensée et je voudrais tant que tu guérisses. Je suis bien triste et il faut avoir un grand sentiment du devoir pour ne pas se laisser aller au découragement. Car il existe tant de motifs pour être découragé et dégoûté ! Quand te verrais-je ? Il est probable que les permissions ne seront reprises que bien tard, lorsque la situation de nos armes sera assurée, je crains que ce soit long. Je ne sais si Marguerite est sur le point de partir de Bruyère ou si elle est partie. Elle me disait de lui télégraphier mon passage : elle ne peut comprendre que quand on est soldat, on ne peut rien dire à l'avance. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. Si tu ne peux écrire, fais-toi remplacer par maman. André

457. Lettre – 31 mai 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta lettre du 25 dans laquelle tu me disais être attendu par Franc, il me tarde de connaître le résultat de ta visite et son avis au sujet de l'opération dont parle Fraguat. Tu as dû recevoir une lettre t'informant de la suppression des permissions pour un laps de temps que personne ne connaît. J'en ai été très malheureux, mais il faut bien se soumettre aux nécessités du moment et des événements. On ne sait presque rien encore sur

cette offensive, nous avons dû céder du terrain, beaucoup plus que ne le disent les journaux que nous recevons très en retard. Je crois que les Anglais ne sont pas capables de tenir comme le feraient nos troupes et qu'ils sont cause en grande partie du recul. Pourvu que nous puissions reprendre vite l'avantage ! L'heure est angoissante. De notre côté, ce sont des bombardements violents de jour et de nuit. J'aurais bien voulu profiter d'une permission pour dormir un peu et avoir une tranquillité d'esprit de quelques jours. Nous arrivons, je crois, au dernier acte du grand drame et les Allemands feront tous les efforts possibles, tenteront toutes les attaques les plus furieuses pour tâcher de gagner la partie qu'ils ont hâte de terminer. Dieu veuille que nous ayons le dessus. Pour l'instant, les nouvelles ne sont pas gaies.

Tu m'enverras par la poste un caleçon de toile. Étant venu en plein hiver, je n'ai qu'un de ces caleçons que je vais mettre à présent. Un seul me suffira.

Tu me dis qu'un homme se plaint au sujet d'un châtaignier coupé sur sa terre. Delbos connaît bien les limites (mieux que moi) et je suis étonné qu'il se soit trompé. Tu ne me dis pas si cette coupe est finie et pour quelle somme tu en as eu. Comment vas-tu faire pour tes foins, auras-tu le monde nécessaire ? Tu dois être bien ennuyée par tous ces soucis de santé et de propriétés. Je ne sais quels sont ceux qui aujourd'hui sont exempts de peines. Tu as la ressource de la lecture, me dis-tu, je n'ai même pas ce plaisir. Les mémoires d'un rat n'ont pas une grande valeur, c'est original, bien écrit, ironique, mais rien de passionnant comme certains livres que nous avons lus. Marguerite est-elle partie de Bruyère ? Je lui ai envoyé un mot dès que j'ai appris la suppression des permissions, je ne sais si ce mot l'aura attrapée.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

458. Lettre – 2 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

Ta lettre du 28 mai m'arrive aujourd'hui. Tu crois me voir arriver tandis que je t'écrivais, il y a deux jours qu'il fallait y renoncer, les permissions étant supprimées, et cela à cause des événements graves, de la situation angoissante, de notre malheureux pays ! J'en suis étonné, bouleversé de voir une avance pareille : que s'est-il passé ? Malgré tout, il ne faut pas perdre courage, mais j'avoue que bien des idées noires hantent l'esprit. Je suis également navré de voir qu'il faut encore consulter un spécialiste, et à Paris ! Franc n'aurait-il pas pu en trouver un bon à Bordeaux, c'eût été moins loin. Quelle fâcheuse idée tu as eu d'aller voir Faguet alors que Franc y voyait aussi clair. Que de complications. Un voyage à Paris, seule, dans les temps que nous vivons, cela m'épouvante. Si nous avions pu nous y donner rendez-vous, mais impossible. Comment vas-tu faire ? Nous avons le docteur Dutard (Gabriel) qui pourrait peut-être te trouver des indications au sujet des médecins et te rendre quelque service. Pour le moment, tu dois attendre que Franc t'indique le docteur : que d'ennuis. S'il faut te décider à ce voyage, qui t'accompagnera ? Bertrand qui y allait si souvent n'a plus l'occasion d'y revenir ? Et s'il fallait que tu restes là-bas. Mon Dieu, que je suis préoccupé de toi. Il me semble que Bordeaux serait bien plus pratique ! Ce qui me désespère encore, c'est me voir inutile, impuissant pour t'assister, t'aider. Il ne faut point compter sur moi, pas plus que si je n'existais pas. Je voulais t'envoyer de l'argent, mais j'attends toujours que les permissions reprennent, sur quoi il ne faut point compter avant que notre situation militaire ne s'améliore, ce qui n'arrivera pas encore de longtemps, je crains. Écris-moi souvent pour me donner de tes nouvelles et me dire ce que tu penses faire : que Dieu t'assiste ! Non, je ne vois pas un voyage à Paris possible en ce moment, dans les conditions où tu te trouves et dans l'état actuel des événements ! Franc s'en rend-il compte ? Pour ce qui est de son diagnostic, je suis sûr qu'il a raison, mais que de difficultés pour faire un voyage. Je suis complètement bouleversé par toutes ces nouvelles, et de toi et de mon pays, et je ne sais à quel saint me vouer. Quoi qu'il en soit, ne t'émotionne pas outre mesure ma pauvre Babeth et tâche de te soigner, de trouver avec Franc une combinaison favorable.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois de tout cœur ainsi que nos petites filles et toute la famille que je suis bien ennuyé de ne pas voir. André

Si tu es obligée d'aller à Paris, n'oublie pas Gabriel Dutard qui pourrait t'être d'un grand secours. Avant de fermer ma lettre, je vois un camarade qui arrive de Paris ! Inutile de songer à y aller, c'est impossible.

459. Lettre – 3 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

Je t'avais écrit précipitamment pour te dire de renoncer à ce voyage de Paris que l'on te conseillait, j'avais bien des raisons pour te dire de rester tranquille : d'abord longueur et fatigue du voyage, difficultés de toutes

sortes, de plus Paris est bombardé le jour par le canon, la nuit par les avions, les Boches s'en rapprochent, hélas ! Notre ligne de Paris Nancy est encore coupée vers Château-Thierry. Aujourd'hui, l'horizon s'éclaire, les derniers communiqués font entrevoir l'arrêt de ce flot de barbares. Sera-t-il possible de les repousser ? J'étais fort découragé pendant quelques jours, maintenant l'espérance renaît. Pussions-nous voir tous ces barbares repoussés bientôt ! Quels durs combats sommes-nous obligés de subir. Ici, ce sont des bombardements continuels, les Boches célèbrent leur avance et nous harcèlent continuellement pour nous faire croire qu'ils sont victorieux et nous enlever des idées de transport de troupes. La vie est fort pénible : pussions-nous avoir la victoire ?

Les lettres mettent plus longtemps pour arriver à destination, les miennes surtout. Aussi ne faut-il pas t'étonner de ne pas en recevoir d'une façon régulière. Cependant, j'aurais désiré qu'elles t'arrivent vite. Tu fais bien de continuer à m'écrire, je craignais que tu ne cesses pensant me voir arriver. Ne sachant plus quand il me sera possible d'aller vers toi, il ne faut plus y compter. Veux-tu que je te renvoie de l'argent ?

Je vois avec plaisir par ta dernière lettre que tes affaires marchent assez bien, mais tes foins, comment vas-tu t'organiser ? Je voudrais bien qu'ils soient terminés lorsque ma permission aura lieu afin que je puisse profiter de mon séjour. Ta santé m'inquiète toujours, j'en ai causé avec le même docteur qui me disait : si c'est l'ovaire qui est malade, qu'elle reste tranquille, sans opération ! On ne sait qui croire. Quant à aller à Paris, je suppose que tu y as renoncé. Je ne comprends pas que cette maladie du piétin que nous n'avions jamais eue au Breuilh soit apparue. N'a-t-on pas désinfecté les étables avec du grésil ou de la chaux ? Quelle guigne de ne pouvoir élever des animaux qui nous donneraient quelques sous.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout cœur ainsi que tous. André

460. Lettre – 5 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis deux jours, probablement parce que tu pensais me voir arriver et ensuite parce que les correspondances ont du retard depuis la reprise de l'offensive. Les heures sont angoissantes, on attend les nouvelles avec fièvre, les batailles qui se livrent près de Soissons sont terribles, les Boches sont en partie arrêtés, mais, pour les refouler, ce sera bien dur. On voudrait apprendre quelque nouvelle saillante et heureuse, mais il faut attendre les événements. Notre situation est pour l'instant bien critique et je ne sais quand et comment elle deviendra satisfaisante. Malgré tout, on ne perd pas confiance.

Je suppose que tu as reçu ma lettre te disant qu'il ne fallait plus compter sur ma visite ainsi que celle t'interdisant le voyage de Paris, trop dangereux en ce moment. Comment te trouves-tu ? Souffres-tu ? Que dit Franc à ton sujet ? Vas-tu bientôt commencer à faire couper les foins et pourras-tu avoir les ouvriers nécessaires ? Fait-il bien chaud ? Ici, lorsqu'on n'escalade pas les montagnes, on supporterait les vêtements d'hiver tant l'air est froid. Pendant que je t'écris, j'ai ma capote sur les épaules et je supporterais du feu comme en plein hiver. J'avoue que cet air est sain, un air frais et pur que j'aime. Il doit y avoir une grande différence avec la température de notre pays en ce moment. Malgré ce bon air que l'on respire, la vie n'est pas drôle et ce n'est point ici que j'établirai ma villégiature !

Je ne puis rien te dire d'intéressant ma pauvre Babeth, car mon devoir m'interdit de te donner des détails sur ma vie et sur la vie de ceux qui m'entourent. Je crois qu'on ne peut pas me reprocher de manquer à ce devoir n'est-ce pas ? Tu ignores même où je suis ! Ce que je puis te dire, c'est que je pense bien à toi et que je suis bien occupé de ta santé et de la manière dont tu pourras la recouvrer. Continue à m'écrire comme tu le faisais puisque je ne sais quand il me sera possible d'aller vous voir, peut-être que cela n'arrivera plus. J'attends avec impatience le courrier de ce soir s'il arrive pour avoir de tes nouvelles. Il y a longtemps que je n'ai rien reçu de la Grande Borie, comment vont-ils ? Et quoi de nouveau dans le pays ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

461. Lettre – 7 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

Je reçois à l'instant ta lettre datée du 3 juin que j'attendais avec une vive impatience : tu venais seulement d'apprendre par moi-même mon arrivée et tu me dis renoncer à ton voyage de Paris pour lequel j'étais inquiet. Je t'aurais vue avec peine aller dans la capitale alors qu'elle est bombardée le jour par le canon et la nuit par les avions. Vous avez tous été inquiets à l'intérieur de cette avance formidable des Boches : quel malheur, mais maintenant ils paraissent arrêtés ce qui est un grand soulagement, mais il s'agit de refouler ce flot de barbares,

car, une autre avancée et c'est Paris qui serait entre leurs mains. Les heures sont bien angoissantes, mais il faut, malgré tout, ne pas se décourager, car à force de temps et de sacrifices, il sera peut-être possible d'en venir à bout. Dieu le veuille ! Notre pays aurait grand besoin d'avoir son moral relevé par un succès marquant, quoique incomplet. Ce qui m'inquiète c'est de songer à tout ce que ces brigands ont dû nous prendre : hommes, matériel, canons, munitions, etc. On n'en parle point, mais nous devons avoir subi des pertes terribles dans une avance aussi rapide et aussi violente. Il faut croire que ce peuple allemand est encore plein de ressources, car de tous côtés, il ne ménage pas ses obus. Cette Russie qui a lâchement abandonné la lutte nous a causé un bien grand mal et a donné à l'ennemi de bien grandes forces. Enfin, ayons confiance en l'étoile de notre patrie qui peut-être brillera d'un nouvel éclat après bien des tempêtes !

Je vois que tu ne vas pas plus mal pourvu que tu ne te fatigues pas, je crois que l'absence de fatigue est le seul remède dans cette stupide maladie. Quant à moi, je vais très bien, il n'y a que mes dents qui sont complètement fichues. Il faut bien que l'on vieillisse par quelque côté. Ne t'inquiète pas au sujet de Marguerite, elle est comme les chats qui retombent toujours d'aplomb sur leurs pattes. Puisque tu n'as aucun besoin d'argent, il est inutile que je te fasse un envoi. J'espère que si la situation militaire s'améliore, les permissions reprendront et dans ce cas, je serai le premier à partir, mais encore nous n'en sommes pas là, hélas ! Tu ne me parles pas de tes foins : je voudrais bien qu'ils soient terminés lorsque j'arriverai afin que nous puissions avoir un peu de tranquillité pendant mon séjour. J'espère que tu pourras avec Félix trouver quelque aide sérieuse pour ces travaux assommants. Inutile de m'envoyer quoi que ce soit pour manger. Avec ces chaleurs, c'est impossible ainsi qu'avec ces retards de train, etc. Par la poste, tu pourras, comme je te l'ai demandé, m'expédier un caleçon de toile.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout cœur. André

462. Lettre – 9 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu tes deux lettres du 4 et 5 juin à la fois ainsi que les deux paquets de linge. Tu aurais pu te contenter de m'envoyer simplement le caleçon demandé, car ces chemises de toile me seront inutiles tant que je resterai dans ce pays où la température est si variable et presque froide lorsqu'on ne marche pas. L'avance allemande paraît être enrayée et notre situation est meilleure : je ne sais quel sale coup ils vont encore préparer contre nous. Que je voudrais voir ces sales gens éreintés. Ils vont maintenant essayer de nous tromper par quelque « offensive de paix » qui aura pour but de nous diviser : nous serons peut-être assez naïfs pour nous laisser faire ! Quand on voit l'attitude de cette extrême gauche à la Chambre, c'est navrant. Ils sont quelques-uns de ce côté dont on devrait délivrer le pays et une bonne grenade offensive leur ferait le plus grand bien ! Que le ciel protège notre pauvre pays !

Puisque les mulets sont si chers, pourquoi ton père n'achèterait-il pas un cheval, ou plutôt une jument, provenant de l'armée qu'il aurait pour peu d'argent et que l'on pourrait faire saillir ? Quelquefois, on trouve de bonnes occasions. N'y avez-vous pas songé ? Ces mulets sont souvent méchants. L'État donne même aux propriétaires des juments pleines, les proprios conservent le produit. C'est fort avantageux. Nous aurions pu faire cela, un métayer de Puy-Robert a eu ainsi à cheval pour rien.

Puisque tu ne souffres plus autant depuis que tu ne prends plus de remèdes, tu n'as qu'à les laisser de côté et attendre sans te fatiguer. Je croyais que Marguerite devait aller à Trouville après un séjour à Paris et tu me dis qu'elle va arriver.

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles de la Grande Borie : comment vont-ils ? Quand vas-tu commencer tes foins ? As-tu ce qu'il te faut ? Comment et par qui les fais-tu couper ? Je voudrais que tu puisses faire ta récolte rapidement.

Adieu, ma bien chère Babeth, je vous embrasse tous bien tendrement. André

463. Lettre – 11 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

Voici depuis hier une nouvelle offensive prononcée du côté de Noyon, Montdidier, nos troupes résistent avec une grande vigueur et paraissent maintenir ce flot nouveau. Puisse ce flot être vite endigué et ne pas se répandre comme le premier. À force d'attaques, de pertes et d'efforts ces sales gens finiront-ils par être à bout de souffle ? Avant d'en arriver là, je crains que nous ayons encore bien des sacrifices à faire. Malgré tout, j'ai bon espoir et compte toujours sur le succès final pour notre pays. Que Dieu nous l'accorde ! Je ne sais pas si tu as commencé à

tes foins. Après un temps merveilleux depuis bien des jours, la pluie commence. En est-il de même là-bas ? Les sources qui coulent dans la montagne commençaient à se tarir et depuis quelques heures on se croirait au mois de novembre. Je pense que tu n'auras pas d'ennuis avec tes foins c'est si ennuyeux !

Marguerite m'écrit un mot de Paris : ses projets sont changés et au lieu de partir pour Trouville elle va vers toi, quand tu recevras ma lettre elle sera probablement arrivée.

Comment te trouves-tu ? Franc persiste-t-il à t'envoyer consulter un grand spécialiste ? Et ce spécialiste ne peut-il se découvrir à Bordeaux ? Marguerite a dû te dire que j'avais raison de te conseiller de ne pas aller à Paris par ces temps troublés. Cela m'aurait bien préoccupé.

Nous allons encore vivre des heures bien émotionnantes pendant un mois en attendant chaque jour des nouvelles de la grande bataille dont nous soutenons le poids, les Français, presque tout entier. Ne fait-on pas dans le diocèse des prières publiques pour demander au Ciel le triomphe ? Je suppose que oui. Il n'est pas possible que ce triomphe nous échappe, car notre cause est trop juste, nos défenses trop belles !

Louise m'a écrit. Joseph a mal à un pied depuis un certain temps ce qui l'inquiète beaucoup, mais vis-à-vis de Joseph il faut l'ignorer. Elle me dit que tu ne l'as point renseignée sur ton état, tes projets, etc. Je lui ai écrit que tu ne pouvais pas lui dire ce que tu ignorais toi-même puisque tu nageais dans les incertitudes.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. Tu es rudement chic : tu vas avoir pour t'assister une infirmière SBM décorée. Que ne puis-je en avoir autant. Tu l'embrasseras bien de ma part. André

464. Lettre – 12 juin 1918

Depuis deux jours je n'ai pas reçu de lettre de toi, ma bien chère Babeth, je pense que ce soir je recevrai de tes nouvelles. Celles de la bataille sont meilleures aujourd'hui : il semble que de tous côtés on arrête cet ignoble flot, la nouvelle offensive de Montdidier et Noyon paraît être solidement maintenue. Dieu veuille nous sauver ! Ce sont des moments bien angoissants que nous vivons. Les Boches se font entendre partout et ne ménagent pas leurs obus. Les Américains arrivent de tous côtés, dit-on, mais on n'en voit pas beaucoup en ligne. Quelques-uns marchent fort bien du côté de Château-Thierry, c'est de bon augure. Où en es-tu de tes travaux de foins ? Vas-tu pouvoir te débarrasser de cette corvée ? On parle de réquisitionner tous les fourrages. Et tes vaches ? Ta santé s'améliore-t-elle ? Il me tarde d'avoir une lettre de toi. Je demande bien au ciel de te protéger et t'éclairer. Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse bien ainsi que tous. André

465. Lettre – 14 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

Hier, tandis que je venais de fermer ma carte pour Nénette, mon sergent est arrivé me donnant des nouvelles de son pays. Il habitait Passy près d'Oulcy le château. Il a été obligé de partir précipitamment en abandonnant sa maison, son mobilier, ses bestiaux, etc. Il est parti avec sa femme et ses deux enfants pour lesquels il craignait le gaz, lui seul avait un masque. Quelle pitié de voir tous ces gens se sauver, obligés d'abandonner leurs récoltes qui promettaient d'être superbes. Malgré cela, un moral épatant : pas de découragement, pas de gens désespérés, beaucoup finissaient par rire et chanter le long des chemins d'exil. C'est extraordinaire, merveilleux, cette foi en la victoire ! Ce sergent, bel homme, robuste, avec de belles moustaches à la gauloise avait un tremblement dans la voix et une larme discrète en me disant qu'il avait tout perdu : maison, argent, meubles, récoltes, fruit de ses économies et de son travail, mais il était heureux d'avoir mis sa femme et ses enfants à l'abri, loin des Boches, point du tout découragé, plein d'espoir dans l'avenir. Quel beau ressort il y a dans le peuple de France et que de grandes choses on pourrait obtenir de lui s'il n'était pas gangrené par une politique abjecte ! Quelle terrible bataille nous supportons et que Dieu ait pitié de nous !

Je croyais que tu avais renoncé à tout voyage et tu me dis dans ta lettre que tu vas partir pour Bordeaux. Franc a donc trouvé un spécialiste dans cette ville ? Je suppose qu'il aura écrit à ce médecin pour le mettre au courant avant ton arrivée. Je suis préoccupé de ce voyage et je crains qu'il te fatigue. Enfin, je souhaite de tout mon cœur que tout se passe bien : que le Ciel te protège et t'éclaire. Dans nos pays, les gens sont bien tranquilles et ont parfois le toupet de se plaindre. Heureusement qu'en général ils sont assez sages.

Il me tarde de savoir ce qui sera décidé sur ton sort. J'espère qu'on jugera inutile toute opération et que le seul grand remède est le temps et la patience.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous, grands et petits. André

466. Lettre – 18 juin 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir de toi cinq lettres à la fois dont une datée du 7 juin qui a dû se promener, car tu avais mis sur l'adresse secteur 146 au lieu de 148. Pauvre Babeth ! J'ai reçu également une botte d'asperges que je vais manger ce soir. Tu me dis de ne pas m'inquiéter au sujet de ta santé : je voudrais tant te voir rétablie d'une façon complète. Tu ne me dis pas comment tu as connu ou par qui tu as entendu parler du docteur que tu vas consulter. Est-ce Franc qui te l'a indiqué et si oui, je ne comprends pas qu'il ne lui ait pas envoyé un mot pour le mettre au courant de ton état, cependant c'était nécessaire. Décidément, plus j'avance dans la vie et plus je m'aperçois combien la corporation des médecins laisse à désirer. Que de gens bizarres, mal élevés, rustres, manquant totalement d'onction, de politesse, de cœur ! Quelle différence avec la corporation des avocats où l'on trouve partout les qualités opposées aux défauts des premiers. C'est évidemment chez eux que réside l'aristocratie de l'éducation et de la pensée, cela n'existe pas chez les médecins. Je veux bien croire qu'il y a des exceptions nombreuses, mais je parle en général bien entendu. Je me souviens de ce professeur de Droit, homme de tout premier ordre, qui vantait avec enthousiasme et admiration la noblesse de son état en disant qu'on n'avait pas le droit de se faire payer ! En voilà un qui ne serait guère compris par la génération actuelle des médecins. Notre brave docteur Delsouliers est un type bien épatant, s'il n'a pas le prestige de la science (quoique aussi fort que les autres) il possède au moins celui du dévouement. Ces remarques que je fais à propos des médecins civils, j'ai fait les mêmes en voyant ceux de l'armée qui sont la plupart civils en temps normal. Morale : la bonne éducation et le dévouement sont chose appréciable et rare !

Notre situation militaire est meilleure. Le flot est endigué pour l'instant peut-être va-t-il se précipiter d'un autre côté, c'est vraisemblable, mais j'espère bien que notre tour viendra et alors quelle joie ! Les Autrichiens ont commencé une offensive sur tout leur front : pourvu que ces Italiens tiennent. Heureusement que nous sommes là-bas aussi, pas nombreux c'est vrai, mais je craindrais de voir ces Italiens seuls. Il est certain que comme soldats, les Français sont les meilleurs. Je suis plein de confiance dans les Américains qui ont un peu de notre sang et de notre désintéressement. Ce sont eux qui recueilleront le fruit de nos peines, fruit plus facile à cueillir, l'arbre étant fortement ébranlé.

Tu réclames de la pluie, mais je voudrais que tu puisses terminer tes foins avant. Ici c'est la pluie, le brouillard, le froid : dans le camp où je me trouve pour quelques jours (1270 m d'altitude) on se croirait en plein hiver. Il me tarde que le soleil revienne. Il me tarde aussi d'avoir des détails sur ton voyage et je crains qu'il ne te fatigue. Je suis certain que si tu vas à Arcachon, tu n'auras pas l'idée de prendre des bains de mer chauds : je dis chaud et non pas dans le bassin !

À propos de médecins, j'ai vu dans le journal que le docteur Pozzi avait été assassiné par un de ses clients devenu fou ! Tu n'en feras pas autant, je pense, à ton médecin s'il ne te guérit pas.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

Permission de détente et agricole du 22 juin au 20 juillet 1918

467. Lettre – Paris ce jeudi [18 juillet 1918]

Je t'écris ce mot avant de me coucher à mon petit hôtel rue de Beaune. J'ai fait un bon voyage, mais suis arrivé assez fatigué par la route et la chaleur. À la gare d'Orsay, j'ai trouvé Henry de Montardy qui m'a mené dîner chez lui avec Gaston Petit. Ce dernier se propose d'aller à Montignac jeudi prochain. Après dîner, nous avons fait un tour sur les Champs-Élysées et je rentre à l'instant. À Paris, on se croirait en province : les gens prennent le frais sur leurs portes tout comme à Montignac. Mais je ne vois pas les choses d'un même œil qu'à l'aller. Henry m'a annoncé une nouvelle qui m'a fait grand plaisir, nouvelle dont nous aurons les détails demain dans les journaux probablement. Ce serait l'enfoncement et la déroute d'une armée allemande qui fuirait en désordre ! Si c'est exact, ce sera un grand réconfort pour tous : Dieu le veuille !

Comment va ton père de son torticolis ? Je n'ai pu le voir ce matin à Condat. J'ai fait un voyage délicieux sur l'impérial : avec mon manteau, c'était exquis. Je vais donc reprendre le train à la gare de l'Est demain matin, je ne dirai pas avec joie, car c'est triste de reprendre cette direction. Soigne-toi bien, donne-moi de tes nouvelles et de celles de tous. Que ces 23 jours ont vite passé ! Je t'embrasse mille fois ainsi que ces petites filles, maman et Marthe et toute la famille. André

Henry prétend que nous serons tous revenus pour l'hiver, inutile de te dire que je n'en crois rien.

468. Lettre – 20 juillet 1918

Enfin me voici presque arrivé après bien des vicissitudes et des fatigues. Je vais aller rejoindre ma compagnie qui se trouve loin de l'endroit où je pensais la rencontrer. Je vais bien, tu me donneras de tes nouvelles et de celles de tous. Soigne-toi bien toujours. Les nouvelles de la bataille ont été confirmées, plaît au Ciel qu'elles soient toujours aussi bonnes. Je suis encore plus enfoncé dans l'Alsace : il fait très chaud le jour. Je n'ai pu trouver que cette carte timbrée. Adieu, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

469. Lettre – 21 juillet 1918

Je suis arrivé hier soir bien chère Babeth à l'endroit où se trouve mon bataillon après avoir beaucoup souffert de la chaleur et du voyage. Une partie du chemin a été faite debout dans les wagons couloirs où nous étions empilés et j'ai eu de grandes difficultés pour arriver dans le village où se trouve ma compagnie pour trois jours seulement, village situé sur des montagnes. J'ai été à la messe ce matin, étonné de trouver une église aussi grande, aussi belle avec de grandes orgues jouées comme dans les cathédrales et cela dans un village tout à fait modeste ! Que cela est différent de notre pays. Mes provisions emportées m'ont bien rendu service et elles m'ont permis de faire deux excellents repas, d'autant meilleurs que les victuailles venaient de notre pays et préparées par des mains chères ! Que la moindre chose paraît bonne lorsque l'on se trouve si loin de chez soi et qu'on ressent un si grand vide dans le cœur ! Maintenant il faut reconnaître un nouveau secteur, de nouvelles positions, avec des difficultés de communication excessives. J'espère que d'ici quelques jours je serai retapé moralement d'autant plus que les nouvelles de la bataille sont toujours bonnes. Si cela pouvait être le commencement de la fin. Nous le disons depuis si longtemps qu'il est impossible de faire le moindre pronostic.

J'ai oublié une plaque d'identité à la maison, je ne sais à quel endroit, ni dans quelle poche. Tu voudras bien me l'envoyer aussitôt que possible. À la chaîne était fixée une petite médaille du Sacré-Cœur. J'espère qu'il te sera possible de la retrouver. Les Leymarie sont-elles venues et as-tu pu recevoir le pharmacien ? Marguerite est-elle repartie ? Il me tarde de recevoir des nouvelles par une longue lettre. Je suppose aussi que tu te soignes bien. Fais les remèdes prescrits par Franc jusqu'à l'épuisement du flacon et de la pommade, et cela d'une façon régulière sans oublier toutes les précautions ordonnées et que tu connais.

Avez-vous eu un peu d'eau après mon départ ? Ici, il faisait une chaleur affreuse et un peu de pluie est tombée ce matin, mais le pays est moins sec que chez nous. Ton père est-il guéri ? Gaston Petit vu à Paris m'a aimablement offert un paquet de cigarettes ! Robert a été collé au bachot ce qui est fort naturel. Henry suivant son habitude m'a criblé de questions sur le bain de Lili, etc. Avez-vous pu chercher de la litière au Breuilh avec le mulet de Verprat ? Tâche de vendre tes bois et te faire payer.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que tous, grands et petits. André

470. Lettre – 22 juillet 1918

Je reçois ton mot ma bien chère Babeth au retour d'une reconnaissance que je viens de faire dans un nouveau secteur où je dois aller après-demain, voyage long et pénible dans un pays pittoresque, mais peu agréable. Je vais être de nouveau dans des bois, des montagnes, près d'un mont élevé dont il a été souvent question dans les communiqués. Devine si tu peux. Oui, comme toi, je trouve ces séparations cruelles et je serais bien heureux de rester près de toi dans notre jolie habitation, mais le devoir avant tout : il faut l'accomplir jusqu'à la fin quelque pénible qu'il soit. La tournure de la bataille nous est favorable, c'est une grande consolation, un grand espoir. Dieu veuille que nos succès se continuent et que notre cher pays sorte victorieux de cette horrible guerre. Avec de la patience, de la persévérance, nous arriverons à avoir le dessus et à être maîtres de cette ignoble race de Boches ! Tu as dû recevoir les deux ou trois mots écrits par moi, soit en cours de route, soit dès mon arrivée pour te rassurer sur mon compte. Nous avons un aumônier affecté à mon bataillon, un brancardier qui est prêtre en Vendée, je crois. Il a dit la messe hier dans cette église de modeste village, église superbe comme toutes celles de ce pays d'Alsace. Que cela ressemble peu à la pauvreté, à l'abandon de nos églises de village. Celles d'ici sont aussi belles, aussi riches que nos églises des grandes villes dans nos pays.

J'ai remis la lettre à ce soldat qui voudrait être employé à l'arrière comme bien d'autres, mais je lui ai fait comprendre qu'étant marié sans enfants, étant d'une classe relativement jeune, sa place est en première ligne comme les camarades qui eux ont des enfants et sont plus âgés. Ils sont extraordinaires ces gens de rêver toujours à l'arrière. Le sentiment du devoir ne réside pas dans tous les cœurs et beaucoup ne pensent qu'à leur intérêt personnel. Cependant il y a d'autres intérêts qui priment celui-là.

Je vois que tu t'occupes toujours avec zèle de ta maison, je t'estime et t'aime davantage, mais n'oublie pas d'avoir soin de ta santé et de te soigner de ton mieux, je ne cesse de te faire cette recommandation. Écris-moi souvent, de mon côté je t'enverrai de mes nouvelles le plus fréquemment possible quoique je ne puisse pas te donner de grands détails sur ma vie de guerre. Tu verras ou tu auras vu déjà G. Petit qui t'aura donné de mes nouvelles puisqu'il m'a vu à mon passage à Paris.

Encore une fois, donne-moi des détails sur tes faits et gestes, sur tout et sur tous, tu sais combien tes lettres me font plaisir et me font du bien. Au début du mois prochain, je t'enverrai un mandat pour me débarrasser d'un l'argent dont je ne saurai que faire et que tu emploieras plus utilement.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse bien pour moi toute la famille, grands et petits. André

471. Lettre – 23 juillet 1918

Je viens de recevoir ta lettre du 20 juillet ma bien chère Babeth qui m'apprend la visite de Franc ; je suis heureux de savoir qu'il a pu causer avec toi et qu'il t'a trouvé une mine moins ravagée : je souhaite que cela continue et que tu reviennes comme autrefois. Je t'envoie ce mot aujourd'hui ne sachant pas quand il me sera possible de t'écrire, demain je vais reprendre les lignes et j'ai une longue marche à faire avec bien des occupations et des tracas. La pluie tombe aujourd'hui je voudrais qu'elle soit plus abondante et qu'elle nous épargne demain. Comme tu le dis, cette vie est pénible à reprendre parce qu'on s'habitue vite à être tranquille loin des dangers. Dans quelques jours, lorsque j'aurai fait l'expérience de mon secteur, peut-être serais-je moins ennuyé. Oui, l'ignoble politique voulait mettre le général Mangin de côté et c'est lui qui accomplit de belles prouesses. Ces politiciens sont forts pour critiquer les généraux qui font leur devoir tandis qu'eux n'accomplissent pas le leur ! Cette contre-offensive française a été merveilleuse : il est à souhaiter qu'elle se continue, mais les Boches ont l'air de se défendre avec acharnement.

J'ai oublié de te dire que pendant la nuit passée à Paris, j'avais entendu dans un demi-sommeil le concert des sirènes et quelques coups de canon. Entendu également les discussions des gens de l'hôtel se préparant à descendre dans les caves. Inutile de te dire que je me suis endormi au milieu de ce concert bizarre. J'ai appris le lendemain que les avions n'avaient pu arriver sur Paris et que le calme s'était vite rétabli. C'est assez curieux les sirènes qui chantent sur des tons différents. Tu as bien fait de ne pas parler à Franc de [...] c'était inutile. Tu peux faire tes remèdes extérieurs qui ne sont point en antagonisme avec ceux de Franc et quand tout sera achevé, tu t'arrêteras.

Avez-vous eu de la pluie depuis mon départ ? A-t-on pu planter poireaux, etc. et la température s'est-elle rafraîchie ? As-tu fait porter de la litière ? Tiens-moi au courant de tes affaires auxquelles je m'intéresse. Tu ne me parles pas de ton père, j'en conclus que son torticolis n'a pas été long. Les Leymarie sont-elles arrivées et quoi de nouveau au sujet de la visite ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

472. Lettre – 27 juillet 1918

Pas de lettre de toi hier, ma bien chère Babeth : j'espère que ce soir j'aurai le plaisir de recevoir de tes nouvelles. Le courrier ne m'arrive que le soir assez tard. Me voici dans mon nouveau secteur depuis trois jours en plein bois, montagne, avec des postes dispersés et éloignés les uns des autres, toujours les mêmes difficultés inhérentes au pays. En arrivant, j'ai été fortement salué par les obus, mais depuis je suis assez tranquille. Le temps était magnifique, mais la pluie arrive ce qui n'est pas agréable. Avez-vous eu de l'eau depuis mon départ, les terres et les récoltes sont-elles rafraîchies ou perdues par la sécheresse ? S'il a plu, le jardin doit être bien en état. Les pommes de terre, haricots, etc. du Breuilh seront-ils susceptibles de se sauver ? Il me tarde d'avoir une lettre de toi et de savoir comment s'est passée la visite du pharmacien. Espérons que cette seconde réussira mieux que la première. À ce propos, les M. n'ont-ils reparlé de rien ? Il est probable que Cécile n'aura pas été trouvée bien jolie par Albert. Peut-être plus tard ce projet reviendra-t-il ?

Marguerite a-t-elle connaissance de sa nouvelle destination et va-t-elle repartir ? Tu me donneras bien des détails sur tout et tous. Quant à mon sujet, je ne peux pas te dire grand-chose comme de coutume : je vais bien, mais je ne m'amuse guère comme tu peux le supposer. Ces jours-ci, les nouvelles de la bataille continuent à être bonnes ; les journaux d'hier font entrevoir une concentration de troupes chez les Allemands qui font prévoir de nouveaux efforts de leur part pour essayer de nous écraser. J'espère que, comme la dernière fois, ils se feront mater. Sera-t-il aussi au même endroit ou ailleurs ? Quoi qu'il en soit, j'ai bon espoir.

Avec ma plaque d'identité, j'ai oublié mon sifflet dans une coupe sur l'armoire de notre chambre : tu auras pu envoyer les deux objets ensemble si la plaque n'est pas déjà expédiée. Pendant mon absence, les permissions ont été supprimées et de nouveau rétablies le jour de notre arrivée dans le secteur.

Es-tu décidée à laisser aller nos petites filles à Arcachon et quand doivent-elles partir ? Les Leymarie peuvent-elles un peu se distraire à Montignac : quelle a été leur impression au sujet du visiteur ? Tu dois voir les Petit bien souvent, car ils doivent être arrivés dans le pays et sont toujours à la recherche d'un hochet pour les distraire. Comment va maman qui avait été un peu souffrante ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

473. Lettre – 27 juillet 1918 (2)

Je reçois tes deux lettres à la fois, ma bien chère Babeth et c'est avec grand plaisir que je les ai lues. Je suis navré de voir que nous avons la sécheresse dans notre pauvre pays, je croyais qu'il aurait plu après mon départ, le temps paraissant changer. Ici où je voudrais le beau temps, c'est au contraire des averses fréquentes. Dans ces forêts de montagne, dès qu'il tombe la moindre pluie, la température se rafraîchit beaucoup et on a presque froid. Je suis navré également de voir le peu de succès de notre agence. Voilà le second mariage que nous projetons depuis une quinzaine de jours et aucun résultat heureux ne paraît à l'horizon. Cette petite Didi est cependant gentille, mais si l'aînée plaît mieux, y aurait-il un inconvénient à ce que ce jeune homme la prenne ? Enfin, peut-être se décidera-t-il pour l'une ou l'autre ne pouvant pas prendre les deux. Qu'en pensent les jeunes filles ? Leur as-tu dit ton projet après coup ? Nous n'avons vraiment pas de chance !

Les prés de Fontgrand ont-ils été pris par cet homme que Félix avait eu en vue, pris moyennant une certaine somme ? Oui, je crois que ces métayers ne feront jamais rien de bien. Quoi qu'il en soit, pour l'instant, il faut patienter et attendre après la guerre pour essayer de les changer. Tâchons d'en tirer d'ici là ce que nous pourrons. C'est souvent que ces gens-là m'ont découragé et dégoûté des propriétés.

Tu me diras les impressions de tes candidates après leur retour d'Ajat et ce qu'elles pensent de ton projet : ça m'amuse ! Que je voudrais pouvoir t'expédier la pluie qui tombe ici et qui me contrarie fort.

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

Quand tu auras fini tes remèdes, tu te reposeras.

474. Lettre – 29 juillet 1918

Hier, ma bien chère Babeth, en revenant de visiter une partie de mes postes j'avais cueilli pour toi un petit bouquet au pied d'un mont célèbre. Mais, à mon retour, ces fleurs étant fanées, je n'ai point voulu te les expédier, elles t'auraient paru plutôt funèbres d'autant plus que ces fleurs des bois n'ont rien de rare ni de remarquable quoique en dise mon commandant qui prétend que dans les montagnes « La flore en est exquisite ! » Je lui ai dit que les fleurs qu'on y voyait, on les trouvait chez nous dans les champs abandonnés et dans les ruines ce qui ne lui a point fait plaisir. Ma compagnie est donc disséminée dans des montagnes, des gorges très boisées où on ne voit pas grand-chose, où les obus se croisent sans savoir d'où ils viennent et où ils vont à moins qu'ils vous tombent sur la tête ; cela n'a rien de bien agréable avec l'humidité, le froid qui vous pénètre après la chaleur de la marche, aussi ne puis-je guère apprécier la flore exquisite !! J'aimerais mieux la voir ailleurs !

N'avez-vous pas eu un changement de temps comme nous ici pour faire revivre les plantes ? Il y a des jours où je ne me reçois point de lettres, d'autres ou deux ou trois m'arrivent à la fois et, avant de les recevoir, mon mot est déjà parti. Ces retards sont donc habituels dans ma correspondance.

Il me tarde de savoir si tes projets de mariage sont susceptibles d'aboutir soit pour Didi, soit pour Madeleine : dans ta première lettre tu ne me donnais pas grand espoir : notre agence n'a point l'air [...] !

On parle de changement dans nos unités, mais rien n'est précis et je suppose que nous allons passer encore un long temps en ligne malgré l'arrivée des Américains. Puisque j'ai commencé dès le début de la guerre, je pense que je resterai jusqu'au dernier jour. Les nouvelles que donnent les communiqués sont toujours bonnes et le Japon paraît se décider à entrer en lutte du côté de la Sibérie. J'ai vu aussi que les cardinaux de France demandaient des prières publiques au début de la cinquième année de guerre. J'espère qu'à Montignac on fera comme ailleurs et que tous, même les autorités civiles, voudront bien participer à ces prières. Notre curé vous en a-t-il parlé et a-t-il invité la municipalité ? J'ai écrit un mot hier à Joseph pour lui demander de ses nouvelles. Ton père doit être ennuyé si la pluie n'est pas venue arroser le jardin qui serait très bien avec un peu d'eau. J'avais fait mettre l'eau dans le grand pré par Julien, mais il aurait fallu qu'il le change de direction pour que ces prés ne soient pas arrosés

à la même place ce qui serait plutôt un mal. J'ai reçu ma plaque d'identité : merci. [Plaque qui permet à la famille allemande de nous contacter en 2007 !] Elle est de nouveau attachée à mon poignet.

Bertrand est-il rentré des Landes ? Je pense concevoir ce soir une lettre de toi, mais avant de la lire il faut que j'envoie celle que je t'écris : le même planton porte l'une et l'autre.

Je t'embrasse mille fois de tout cœur mon bien cher Babeth en te chargeant d'embrasser pour moi toute la maisonnée, grands et petits. André

475. Lettre – 30 juillet 1918

Quelques instants après t'avoir écrit, hier, ma chère Babeth, deux lettres de toi me sont arrivées datées du 25 et 26 juillet. C'est désolant de voir que la pluie ne peut rafraîchir notre malheureux pays desséché et que nos quelques récoltes vont se perdre. Dans les jardins, on a beau arroser, les légumes disparaissent malgré tout quoique les nuits soient un peu plus longues et un peu plus fraîches. Tu ne seras pas étonnée si dans une huitaine de jours tu reçois un colis. Un de mes sergents qui habitent la Vendée vend du beurre exquis, un peu salé, je lui ai donné ton adresse et lui ai dit de t'en faire expédier 2 kg par colis postal. Mais, avant qu'il ait fait ma commande à sa femme et que cette dernière fasse l'expédition, il faut bien compter huit jours. C'est un petit cadeau que tu apprécieras et que je suis heureux de te faire, mais je regrette de n'y avoir pas songé plus tôt. Dans la Vendée, les gens font du très bon beurre comme en Normandie et le préparent de la même façon. Lorsque tu auras reçu le petit colis, tu me diras comment tu le trouves et je t'en ferai expédier de temps en temps. Je ne connais pas encore le prix, tu recevras cela en colis postal domicile, port payé.

Tu as bien dit vrai en me disant où j'étais, ton mot est incomplet pour désigner la montagne, mais je vois que tu as compris. Nos troupes gagnent toujours du terrain du côté de Soissons, Reims et la grande ligne où je passais en allant en permission et où tu es passé toi-même en venant me voir, pourra de nouveau être utilisée, mais dans quel état elle doit être ! J'ai oublié de te dire qu'à mon retour j'avais vu près de Vierzou les vestiges d'un accident de chemin de fer comptant beaucoup de morts et de blessés. Les wagons de première classe, restaurant, etc., gisaient encore éventrés ou les jambes en l'air dans le talus de la voie. C'était sinistre à voir, l'accident était donné dans les journaux le jour de mon départ. Comment les Francs t'ont-ils donné une tourte de pain ? Je ne comprends pas. Mini doit être bien heureuse de voir son fiancé hors de danger et lui bien content aussi de sa décoration basée sur une mort qui n'a pas eu lieu. Il y en a beaucoup qui ont eu cette chance ! Il est regrettable qu'on ne m'ait pas accordé la Légion d'honneur lorsqu'on me croyait complètement perdu ! Nous sommes sur le chemin de la victoire : Dieu veuille nous l'accorder le plus vite possible sans avoir à supporter d'autres événements malheureux ! Dans quelques jours tu feras bien de faire semer un carreau d'épinards, car ils viennent fort bien par les temps secs en ayant la précaution de les arroser fortement dans la raie. Jusqu'à quand, Mad et Didi comptent-elles rester et te décides-tu à leur confier tes filles ?

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

476. Lettre – 31 juillet 1918

Bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta lettre du 27 dans laquelle tu fais espérer un peu de pluie bien nécessaire après une sécheresse aussi longue. Avez-vous eu satisfaction à ce point de vue ? Puisque le jardin est en état, il faudrait faire rentrer ton bois pendant qu'il est sec et avant la mauvaise saison, tu le ferais mener par les métayers au bord de route et Verprat viendrait le chercher avec le gamin : bois et fagots de façon à avoir ta provision pour l'hiver.

Quant à ta réparation de cheminée du petit salon, je ne sais pas ce que tu veux faire : le fumiste porte bien son nom, tu le lui diras de ma part, je trouve qu'il n'a rien fait de bien et qu'il a fait payer fort cher. Il aurait pu mettre (c'est une idée) dans la salle à manger un poêle qui épouse la forme de la niche (salamandre un peu grande) qui cache et meuble cette niche sans empiéter sur l'appartement et qui en même temps aurait bien chauffé le petit salon. Enfin quelque chose qui aurait été pratique et joli en même temps. Pour la réparation de la chambre des petites, il faut encore attendre, car il n'y a point d'ouvriers convenables à Montignac et cette réparation est délicate, car il faut examiner les cloisons du corridor qui ne sont pas très solides et voir s'il ne faut rien placer dans la mansarde pour remplacer la cloison qu'il faudra démolir. Il faudrait avoir un ouvrier intelligent, habile et consciencieux, ouvrier de ville, ce qui n'existe pas chez nous. Il faut éviter que cette réparation soit faite par un gâcheur. Brossard n'est-il pas à Montignac ? Si oui, tu pourrais lui montrer et savoir ce qu'il en pense, à titre de renseignement. Il faut que tout cela soit bien fait et je crois que nous serons obligés aussi de faire réparer toute la cloison du corridor (cage d'escalier) avant de faire retapisser. C'est à faire visiter.

Si tu fais refaire une transformation pour le chauffage du petit salon, il faudra garder ce poêle pour le mettre dans la chambre des petites. Voilà encore une chose délicate à faire. Il faut attendre pour la chambre après la guerre où les ouvriers, le matériel, les fournitures de toute sorte ne seront pas aussi chers que maintenant. À moins que tu déniches quelque ouvrier extraordinaire. Pour le pré Lasserre, je ne sais pas si Madame consentirait à le vendre : comment le savoir d'une façon positive ? Dès que tu auras fini le sirop de Franc, repose-toi de tes remèdes. Tu as, je crois, ces injections à prendre encore ? Soigne-toi bien.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

477. Lettre – 2 août 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu hier ta lettre du 28 juillet où tu me demandes des renseignements à mon sujet, renseignements que tu dois connaître par mes lettres reçues. Tu m'apprends la mort de Madame Fressange, c'est plutôt une délivrance pour elle et sa famille et je n'envoie pas de condoléances à [...]. Je t'ai accusé réception de ma plaque d'identité je te demandais mon sifflet laissé dans une coupe sur l'armoire de la chambre : je pense que je vais le recevoir par la poste. Je vais donner l'ordre à mon vaguemestre de prendre un mandat poste de 500 fr. que je t'expédierai le plus tôt possible. Je compte sur toi et la bonne gestion pour employer cette somme le plus utilement que tu sauras. En partant en permission je n'avais pas touché ma solde de juin c'est pour cela que je t'envoie autant. J'emploie aussi la forme du mandat que tu préfères.

Je regrette que vous n'ayez pas eu une pluie suffisante pour abreuver vos terres desséchées. Ici la chaleur paraît forte surtout lorsqu'on est obligé de grimper dans les montagnes et aussitôt rentrés dans ces cagnas on est pénétré par l'humidité et le froid surtout dans celle que j'occupe en ce moment. La température change souvent dans ces pays. Mon secteur est à peu près semblable à celui que j'occupais avant ma permission : les embuscades, les surprises y sont à l'ordre du jour et à ma grande satisfaction, nous en avons démasqué une il y a peu de jours. La grande bataille semble un peu se stabiliser et je redoute toujours que ces sales Boches veuillent célébrer l'anniversaire de la déclaration de guerre par quelques mauvais coups. Ayons toujours confiance dans notre étoile, j'espère que l'issue de la guerre nous sera favorable, mais ce sera encore long. Reçu une lettre de Madeleine me disant que son filleul avait changé de place, il est donc impossible de se rencontrer à moins d'un hasard que l'on ne peut prévoir. Jacques doit débarquer à Marseille peut-être le verrez-vous ?

Ces réparations de la cage de l'escalier, de la chambre des petites filles vont coûter encore cher, ainsi que l'ameublement, car mon intention est de garnir leur petite chambre d'un mobilier neuf et gai, mobilier de jeune fille. Nous y sommes obligés puisque nous n'avons rien. J'aurais voulu que chacune ait son lit, son armoire, etc. On pourrait voir les prix dans les catalogues de [...] (Bordeaux), un ameublement en bambou, pitchpin, ou autre. Avant d'acheter la moindre chose, il faut attendre que les réparations soient faites le mieux possible ce qui est difficile en ce moment. Je vais m'amuser à te faire la nomenclature des meubles qui dépendra aussi de la place dont on peut disposer. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que nos chères petites filles, maman et Marthe. N'oublie pas ton père, et mon souvenir à tous. André

478. Lettre – 3 août 1918

Ma bien chère Babeth,

Je reçois en même temps deux lettres de toi, l'une du 30 juillet et l'autre du 31, lettres qui m'annoncent bien des nouvelles qui ne sont pas gaies. Il est bien regrettable que cet accident soit arrivé à Paulette ce qui va être cause d'un repos long et pénible pour elle. Les voyages ne sont jamais bons pour les jeunes femmes susceptibles d'être enceintes. Enfin, il faut espérer que Paule ira vite mieux. Quant à Antoine, c'est extraordinaire. Il est vrai que cet homme a le cerveau détraqué et qu'il n'est pas surprenant qu'il en donne les manifestations, mais où a-t-il été et dans quel état le retrouvera-t-on ? Tu me le diras bien. Sa femme est un phénomène pour laquelle je n'ai jamais eu l'empressement et l'amabilité que vous avez tous pour elle. Mais, dans la circonstance que veux-tu qu'elle fasse de mieux que de le faire interner s'il est fou ? Tout d'abord en lisant ta lettre sur cette disparition, j'ai eu envie de rire considérant que c'est un bien petit malheur. Surtout, ne prends pas la chose au tragique et ne te casse pas la tête pour ce fait divers de journal, je t'en prie !

Ce que tu me dis de cette pauvre maman m'inquiète davantage : tu me donneras de ses nouvelles. Je pense que ce sont tous ces événements qui l'impressionnent, elle qui est si sensible. Recommande-lui bien de ma part de ne pas tant s'inquiéter et de se soigner. Nous l'aimons tant qu'il nous serait bien pénible de la voir malade ! Cette guerre éprouve toutes les familles moralement et matériellement. À présent que la situation est plutôt

favorable pour nous, ce n'est pas le cas de se décourager et de manquer de sang-froid. Je viens d'apprendre en même temps que je recevais ta lettre, le départ de mon chef de bataillon qui va prendre le commandement d'un bataillon de chasseurs à pied. Je regrette ce départ, car il est toujours ennuyeux de changer de chef d'autant plus que celui-ci m'estimait beaucoup. On ne gagne jamais au changement. Il faut bien s'incliner devant les événements dont nous ne sommes pas responsables. Ton père a-t-il trouvé Antoine ? Que cette sécheresse persistante est triste. Je croyais Marguerite partie. Elle est bien dans son rôle d'infirmière, mais elle soigne une maladie qu'elle ne trouverait pas au front. Tu embrasseras bien pour moi maman et les petites ainsi que Marthe. Donne-moi des nouvelles de maman, que Dieu lui conserve la santé. Mille tendresses de ton André.

479. Lettre – 5 août 1918

Reçu aujourd'hui, ma bien chère Babeth, ta carte du 2 août et ta lettre du 1^{er} en même temps. Cette arrivée d'Antoine, loque humaine, au milieu de cette réunion, je me trompe puisque c'était dans la matinée, mais, quelle surprise pour vous. Où est-il allé, qu'a-t-il fait et pourquoi est-il venu échouer à la maison au lieu d'aller directement chez lui ? Je regrette bien que vous ayez eu encore cet incident pour vous troubler. Je te prie de suivre ma recommandation : de ne pas t'inquiéter ni t'impressionner au sujet de ce malheureux type et de prendre la chose aussi et plus froidement encore que son illustre épouse qui a raison de vouloir le faire enfermer. Je suppose que l'un et l'autre ne sont pas restés longtemps auprès de vous. Toujours du monde ! Je vois que tu te distrais, tant mieux, je ne peux en dire autant.

Je suis satisfait de voir qu'il a plu assez pour arroser le jardin, mais pas suffisamment pour nos pauvres terres du Breuilh. J'espère que le jardin reprendra de sa fraîcheur et que les légumes seront sauvés.

Je t'envoie le mandat de 500 fr. que je t'avais annoncé et que je viens de recevoir : tu m'en accuseras réception. J'ai reçu un mot de Marguerite me disant qu'elle avait été [...] pour son service à Chantilly, mais que la maladie de Paule l'a empêchée de partir : c'est regrettable pour elle. Pendant qu'elle m'écrivait, elle recevait la visite de Madame Delas ce qui ne lui a pas permis de me parler de l'entrevue de Didy. N'y a-t-il aucun espoir de voir ce projet réussir ? Tu ne me parles pas de maman, je suppose que sa santé est bonne. N'a-t-elle pas été impressionnée par l'arrivée de ce malheureux que l'on croyait mort ?

Les nouvelles de la guerre sont toujours excellentes, nous avons repris Soissons, Fismes, etc., nous sommes encore loin du Chemin des Dames. Il serait à désirer que notre poussée puisse se continuer ainsi jusqu'à la victoire finale. Que ce serait heureux ! Les journaux ne nous sont pas arrivés ici depuis deux jours et je n'ai pu savoir si ces prières publiques demandées par les cardinaux pour la France avaient été suivies. À Montignac, les a-t-on faites ?

Je t'écris à 10 heures du soir, j'ai fait allumer un poêle pour réchauffer ma cagna, je ne puis le faire que pendant la nuit à cause de la fumée. Tu vois que la température n'est pas la même que chez nous. L'été, en abris, est plus malsain que l'hiver à cause de la fraîcheur et de l'humidité pénétrante qui vous saisissent lorsqu'on y reste un certain temps immobile à lire ou à écrire.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous, grands et petits. Mes amitiés aux jeunes Leymarie. André

480. Lettre – 7 août 1918

Bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta petite boîte renfermant mon sifflet et quelques gâteaux religieusement mangés ce matin avec mon café. Reçu également dans ta lettre la médaille de Madame de Beaucé, médaille que j'ai attachée à ma plaque d'identité. Tu la remercieras de son aimable souvenir : tu lui diras que j'ai confiance à son pieux fétiche beaucoup plus que dans celui de Nénette et [...] : j'espère aussi qu'elle accompagne son souvenir de ses prières. Tu en profiteras pour présenter à toute la famille mes meilleures amitiés. Comment va Madame de Montardy ? Je voulais t'écrire hier soir, mais j'ai été pris d'une crise de foie très violente, je ne sais à quoi l'attribuer. Peut-être à l'humidité excessive de ma cagna, humidité augmentée par des pluies, des orages et des variations perpétuelles de température. J'ai fait faire du feu avec du charbon de bois, ce qui évite la fumée du reste, quoique étant au milieu des bois, nous ne pouvons nous servir pour la cuisine que de ce mode de combustible.

Tu as donc reçu ce couple bizarre des Climens. Marie a toujours son air de Mater dolorosa ? Quels types ces deux êtres ! Tu ne me parles pas des Petit, tu dois cependant avoir souvent leur visite. N'ont-ils plus besoin de hochet ? Je vois avec plaisir que la maladie de Paulette n'a pas eu de suite ennuyeuse. J'avais envoyé un mot à

Marguerite pour demander de ses nouvelles. Je n'ai rien reçu de Joseph à qui j'avais écrit. Comment vont-ils à la Grande Borie ?

Pourquoi déranger les Franc si souvent pour Antoine ? Il est vrai qu'on doit lui payer ses visites. Quand le docteur doit-il rentrer des eaux ? À propos du docteur, tu devrais payer ce brave Delsouillier à qui nous devons depuis fort longtemps. Enfin la pluie est arrivée, pas trop tard pour le jardin, mais inutilement pour sauver les haricots, etc. du Breuilh. Comment vas-tu pouvoir faire porter ce bois sur la route ? Nous avons assez de faire porter celui qui est destiné à notre consommation sans encore nous charger de l'autre, d'autant plus qu'il n'y a guère que les métayers qui pourraient le faire et ils ont assez de travail ailleurs d'autant plus que leurs charrettes ne valent rien. J'aurais bien préféré vendre le bois sur place, sans m'occuper de rien. Ton père aurait pu voir Forestier ou un autre pour cela. As-tu fait porter des bois et des fagots pour ta provision ? N'attends pas l'hiver et le mauvais temps pour cela.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. As-tu reçu mon mandat ? Les prés de Fontgrand ont-ils trouvé preneur à un prix de... ?

481. Lettre – 9 août 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu ta lettre du 5 août qui me donne des nouvelles de tous et m'apprend le départ de nos filles pour Arcachon : j'aurais autant aimé à les voir rester avec toi, mais puisque ce voyage a été décidé, il faut bien qu'il s'accomplisse. Je suppose que là-bas nos filles seront bien surveillées et conduites de façon à ce que rien de fâcheux ne leur arrive. C'est curieux comme je suis craintif pour ces petits êtres ! Je pense aussi qu'elles m'écriront. J'ai ri en lisant le compte rendu de la visite de Marcel à notre tante et à cette auscultation. C'était un excellent moyen pour faire connaître le garçon : quelles ont été les impressions de tante Yvonne ? Tu ne me les communique pas. Je suis sûr que le but proposé ne sera jamais atteint et que Jeanne passera inaperçue. Enfin, il vous faut bien quelque sujet de distraction.

Combien de jours le commandant Garelly reste-t-il en congé ? Tu lui présenteras mon souvenir. Tant mieux que la pluie soit venue arroser le jardin qui doit être bien pourvu en tout. Quant à ton bois du Breuilh, j'aurais bien voulu que tu trouves à le vendre sur place sans t'occuper de rien. Au prix des choses, tu l'aurais certainement vendu le prix de 65 fr. au moins. Ton père qui connaît beaucoup de marchands pourrait en trouver un afin de t'enlever le souci d'une manutention compliquée et coûteuse.

Les nouvelles de la guerre sont toujours bonnes. Puisque les petites sont à Arcachon, dis à Raoul de les mener chez un dentiste : Guiguitte avait des dents gâtées, il ne faut pas négliger les soins et profiter de l'occasion. Tu rembourserais Raoul s'il y avait quelque chose à payer.

Le général Foch est nommé maréchal, Pétain a la Médaille militaire : c'est bien juste puisqu'ils seront les sauveurs de la patrie ! Malvy a été condamné au bannissement, j'aurais préféré le voir fusiller, mais c'était impossible. Que Dieu protège notre cher pays et nous donne vite la victoire. Peut-être que les prières faites par toute la France seront exaucées, véritablement nous le méritons bien. J'ai lu dans un journal que le pape demandait à Dieu la bénédiction de Guillaume et de son auguste famille : je suppose que c'est un canard. Sinon, ce serait à désespérer !

Je ne sais si ton petit colis de beurre a été envoyé : tu me diras si tu l'as reçu et si le beurre était bon.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que Marthe, maman et ton père. La famille se trouve donc réduite de deux unités que tu dois trouver à dire. Je ne parle pas de la troisième dont l'absence doit te soulager. André

482. Lettre – 10 août 1918

Ce matin, ma bien chère Babeth, j'ai ramassé et mis dans ma poche ces quelques fleurs que je t'envoie et qui t'arriveront en piteux état, fleurs cueillies sur le plus haut sommet des Vosges d'où la vue est merveilleuse. Les feuilles vertes représentent myrtille (tu verras l'orthographe dans Larousse) qui pousse comme du petit buis et qui donnent des fruits d'un violent foncé qui tachent la langue et les lèvres et dont on fait une confiture ressemblant à celle de cassis, confiture que je ne trouve pas fameuse, mais le fruit est délicieux et ce matin en le ramassant j'en ai mangé. Je regrettais que tu ne sois pas avec moi, mais à cet endroit-là tu n'aurais pas été très heureuse, étant placée bien en vue de l'ennemi. Quant à ces autres fleurs, je n'en ai pris que deux ou trois, ce n'est pas la flore exquise tant vantée par mon ancien commandant.

Je viens de recevoir la bonne et longue lettre de maman qui me donne des détails sur tous. Je croyais que Joseph allait beaucoup mieux de son pied et je vois que non. J'ai reçu aussi ton gâteau de haricot que je ne trouve pas fameux. Ce gâteau-là doit être mangé aussitôt fait et chaud probablement. J'ai remarqué une pointe d'aigre désagréable et avec la chaleur, cela ne l'a point arrangé. Il ne faut pas m'envoyer de gâteaux ni de rien puisque je trouve ce qu'il faut ici et tu as bien assez de personnes à nourrir et de monde à [...]. Te voilà donc au calme après avoir été dans l'agitation, mais ce calme ne sera pas de longue durée, car les Petit vont l'interrompre dès leur arrivée et tu ne seras pas capable de leur dire que tu as besoin de repos. Où donc va être envoyée Marguerite ? Le sait-elle ?

Je suis content de voir que tu as trouvé d'autres personnes que les métayers pour transporter ton bois au bord de route, mais fais porter celui de la maison dès que tu pourras afin d'éviter les charrois l'hiver et faire mouiller ce bois qui doit être très sec.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que maman et Marthe. André

Mobilier nécessaire pour la chambre de Nénette et Guiguite

2 lits de 1,10 m de large

2 tables de nuit

2 petites armoires à glace genre anglais, un panneau plein, un panneau avec glace. Il serait peut-être nécessaire d'avoir une autre armoire pour mettre leurs affaires, linge, etc. si la place le permet.

2 tables à toilette avec psyché

2 fauteuils

4 chaises

1 table carrée au milieu, table avec dessus de verre, facile à nettoyer et susceptible de ne jamais se salir.

À voir le prix dans catalogues (en faire porter). Le mobilier sera payé par leur papa !

Il y a de petites tables à toilette avec dessus de verre ce qui est fort propre.

483. Lettre – 11 août 1918

Je n'ai rien reçu de toi depuis deux jours ma bien chère Babeth, mais cela n'a rien d'étonnant et ce soir je recevrai une lettre de toi. En attendant, je t'envoie ce mot pour que tu ne restes pas trop longtemps sans nouvelles. Je vais toujours bien et suis heureux de connaître les bonnes nouvelles qui arrivent chaque jour de la Somme et de l'Aisne, nos communiqués nous parviennent bien avant les journaux et nous connaissons les succès des armées anglo-françaises et leur avance. Cela met un peu de baume dans le cœur et fait supposer que dorénavant c'est nous qui aurons la maîtrise des événements. Dieu veuille que ce soit le commencement de la fin et l'acheminement vers la victoire finale ! Ces derniers importants succès doivent remonter hautement le moral des tièdes et inciter nos braves soldats à continuer leurs prouesses. Que le Ciel nous protège toujours jusqu'à la fin. Tu ne me parles pas dans tes lettres de Meine. Je suppose qu'elle va de mieux en mieux et que sa santé s'améliore tous les jours. Et toi, comment vas-tu ? As-tu fini tes remèdes ? Je pense que oui et que tu te reposes. Et maman, comment se trouve-t-elle ? Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois bien tendrement ainsi que maman et Marthe. Bien des choses à ton père et Ajat. André

484. Lettre – 15 août 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu ta lettre du 11 août par laquelle j'apprends que tu as reçu ton beurre et ton mandat. Je ne sais pas le prix de ce beurre : mon sergent doit me le donner et je le paierai, quand je connaîtrai le prix, je te le communiquerai.

Quelles histoires encore provenant de la Grande Borie ! Il ne faut prêter aucune attention à ces bobards ou ces critiques qui n'ont aucune portée et surtout ne pas te préoccuper de tous ces racontars. Quant à G., il n'y a qu'à la renvoyer si tu es sûre que c'est elle la cause de toutes ces mesquineries et le lui dire carrément, mais froidement. Je t'assure que ces sortes d'histoires, on en trouve partout et j'en éprouve toujours une horreur profonde. Ce qui me crispait c'est ce va-et-vient, ces mœurs cinématographiques qui existent dans notre maison qui est une perpétuelle auberge ou lieu de réunion pour tous les gens qui ne savent que faire et qui cherchent un

but pour se distraire. Les de la Palme ont repris la vie errante de tradition chez les de Brettes : j'ai toujours eu horreur de ce genre de vie. Je trouve que depuis quatre ans la façon de vivre aurait dû être différente chez les gens et qu'on pourrait se recueillir au milieu du grand drame qui se joue, d'autant plus que la vie est assez difficile et coûteuse.

Je n'ai pas encore de chef de bataillon : combien je regrette mon brave Lachaud qui était un homme épatant. Il m'a écrit une lettre charmante. Je suis relevé des premières lignes depuis cette nuit que j'ai passée sur les routes pour me rendre dans un village pendant quelques jours. Quelle vie pénible et de sacrifices pour n'en tirer aucune gloire ni profit, simplement avec la satisfaction d'avoir rempli pleinement son devoir. Celle-là, je pourrais l'avoir sans la moindre forfanterie ! Heureusement, on se console en voyant les succès de nos armes, que Dieu les bénisse.

J'en reviens à G., à cette vierge pétrie de fiel : il faudrait t'emparer d'un fait positif d'indélicatesse ou de malveillance et te baser sur ce fait pour exercer un châtement en évitant de la harceler de petits coups d'épingle sans valeur : un coup de trique solide et bien administré (je parle moralement) vaudrait mieux.

Ne t'inquiète pas lorsque tu restes quelques jours sans lettre de moi, je suis continuellement sur la brèche et il m'est impossible quelquefois d'écrire. Quant à toi, donne-moi toujours des détails sur tout et sur tous. Je regrette pour Marguerite le séjour de Chantilly qui aurait été bien intéressant et agréable. Le docteur Chaumel y est-il revenu ? Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. Nos filles sont-elles parties. André

485. Lettre – 15 août 1918

J'ai pu obtenir de rester aujourd'hui dans le village dont je te parlais hier, ma bien chère Babeth, ce qui m'a permis d'assister ce matin à la messe, chose rare. Je suis véritablement émerveillé de la façon dont on célèbre les cérémonies, même dans un village modeste. L'église est grande, belle, sobrement, mais richement ornée. Les enfants de chœur très bien dressés, manœuvrant élégamment, des grandes orgues jouées d'une façon impeccable, des chœurs à plusieurs parties chantées comme dans nos cathédrales : un cantique à la fin en alsacien ce qui me chiffonne, mais fort joli : les voix de femmes mêlées aux voix d'hommes et de jeunes gens. Le soldat prêtre brancardier a fait un sermon très bien, mais sur un ton un peu endormant ce qui était dommage. Enfin, j'ai été très favorablement impressionné par la beauté, l'ordre et l'élégance d'une grand-messe : quelle différence avec les cérémonies, même de notre grand chef-lieu de canton !

Je disais au curé que je voudrais bien lire dans l'âme de ces Alsaciens pour savoir leurs impressions et s'ils sont véritablement heureux de revenir sous nos drapeaux ! L'instituteur est l'organiste tenant supérieurement les orgues, dans la classe d'école, il y a le Christ, des cantiques sont chantés parmi lesquels des cantiques fort religieux. Et je me disais : quand nous serons Français, doivent se dire ces gens, pourrons-nous agir et chanter de même ! Et pourtant, ce devrait être pour eux un bonheur et un honneur de revenir dans la plus belle patrie du monde ! Qu'ils sont misérables ceux qui veulent supprimer les sentiments religieux des hommes sous le fallacieux prétexte de liberté.

Le froid saisissant de nos bois de première ligne et l'humidité de nos cagnas n'existent plus où je suis en ce moment et c'est la chaleur excessivement vive, tempérée cependant par un air vif et pur. Ce ne serait pas désagréable notre séjour de repos s'il ne fallait pas aller faire deux ou trois heures de marche chaque jour pour travailler dans des endroits marmités. Réellement on accable les vieux beaucoup plus que les jeunes. Nos hommes le remarquent parfois et si on ne leur donnait pas un bel exemple d'abnégation, ils se démoraliseraient.

Hier, en lisant ta lettre, j'étais ennuyé de te voir chagrinée toi-même par les remarques malveillantes dont tu me parlais : ne te préoccupe pas ma bonne Babeth, car tu dois savoir que je t'approuve, te soutiens, que je sais parfaitement tes qualités, tes vertus et que je t'estime par-dessus tout. Je suis ravi d'un autre côté que nos chères petites filles apprécient à leur juste valeur ces boutades contre leur maman et qu'elles les flétrissent de même puisqu'elles en ressentent une blessure. Qu'elles continuent toujours ces chères créatures à soutenir leurs parents de leur estime et de leur foi. Elles seront parties au moment où tu recevras mon mot et tu dois trouver la maison vide sans elles malgré le mouvement perpétuel de ton cinéma ! Tu pourras, je pense, avoir un peu de tranquillité quoiqu'il n'existe pas de saisons de chômage dans l'agitation de ta maison. Je souhaite malgré tout que tu restes paisiblement avec la famille en y comprenant ton père et Marguerite, loin du bruit de la foule. Je serais plus content de vous voir mettre une couche de beurre plus confortable sur vos tartines.

Nos ennemis paraissent exercer une résistance plus grande à mesure que nous avançons : je souhaite de toute mon âme que nous progressions toujours et que nous maintenions notre vigoureux assaut jusqu'à la victoire. Ce matin mon brancardier a lu une consécration de la France à la Sainte Vierge : cela me faisait plaisir quoique cette consécration ne soit pas faite assez virilement à mes yeux devant cette assemblée d'Alsaciens et de soldats !

Je m'arrête pour aujourd'hui, ma bien chère Babeth. Demain, je pars à cinq heures reconnaître des emplacements d'alerte et de travail pour notre repos, ce qui sera très dur pour moi. Je t'embrasse mille fois ainsi que toute la maisonnée. Tu ne me parles pas de ta santé : comment est-elle ? Et maman ? Ton André

486. Lettre – 17 août 1918

Ma bien chère Babeth,

Reçu tes deux lettres du 14 et du 15 août. Puisque tu es certaine que Joseph et Louise ont déblatéé ridiculement contre toi, parle-leur de cette façon d'agir et demande-leur carrément ce qu'ils ont à te reprocher. Tu peux dire : mes petites filles sont revenues les yeux pleins de larmes en pensant à tout le mal qu'on disait de nous. Qu'est-ce que vous avez bien pu dire pour chagriner et impressionner ainsi l'âme de ces enfants, et si vous avez quelque grief contre moi, veillez-m'en faire part au lieu de monter des enfants contre leurs parents. Dites de moi ce que vous voudrez, je m'en fiche, mais au moins n'allez pas me dénigrer aux yeux de mes filles. Si vous faites des ragots avec cette vieille fille remplie de fiel et mal dégrossie, libre à vous quoique ce ne soit point très délicat, je m'en moque encore, mais, à l'égard de mes filles, c'est de la dernière inconvenance et méchanceté.

Voilà à peu près le topo de ce que tu peux dire et je te conseille de le faire une fois pour toutes. Tu pourras ajouter que les Leymarie étaient indignées.

Je descends de cheval et viens de faire une assez jolie promenade et voir deux villages dans la vallée, un de ces villages dont parle un article de l'Écho de Paris paru ces jours-ci et que tu as peut-être lu. J'ai encore été impressionné par la beauté, l'élégance et la richesse de leurs églises. Ici, dans ce modeste village, il y a à la messe vingt fois plus d'enfants qu'à Montignac, filles et garçons. Pas un ne bouge, pas un ne parle, et ne tourne la tête, c'est merveilleux alors que chez nous il faudrait une brigade de gendarmerie pour garder quatre morceaux d'enfants et encore n'arriverait-elle pas à les faire rester tranquille. On sent déjà la discipline allemande ! Les communiqués sont bons quoiqu'on sente une grosse résistance de la part des ennemis. Dieu veuille que nous ayons encore beaucoup de succès avant l'hiver et que nous puissions refouler les Boches le plus loin possible. Je serais bien heureux de voir Jacques, mais où et comment ? Je suis toujours en ligne ou, durant mes soi-disant repos, il faut travailler et marcher toujours. Ce n'est donc guère facile. S'il est à Mircourt, c'est encore fort loin d'où je suis et y restera-t-il longtemps ?

Tu dois être bien tranquille à présent et ce que tu me dis de ta santé me fait plaisir. Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman et Marthe.

J'ai payé l'envoi de beurre, mon sergent ne voulait pas, mais tu penses que j'ai passé outre. C'est 4 fr. la livre, si tu en veux d'autre, tu feras bien d'envoyer la boîte dans laquelle il a été expédié. André

487. Lettre – 20 août 1918

Pas de lettres de toi depuis deux jours, ma bien chère Babeth, cela n'a rien de surprenant et demain j'espère recevoir de tes nouvelles. Je t'envoie ce mot pour te donner des miennes qui sont toujours bonnes. Celle de la bataille, quoique pas transcendantes sont favorables et démontrent notre supériorité ce qui est déjà bien consolant. Je suis toujours dans mon village en attendant de remonter en ligne : ma compagnie a beaucoup de travail malgré tout. Je n'ai pas reçu de lettre de Joseph quoique je lui aie écrit quelques jours après mon retour. Que penses-tu de ce que je te disais dans ma dernière lettre à leur sujet ? Je suppose que tu profites de cette période de tranquillité pour te reposer et pour t'occuper de tes affaires. Je pense bien souvent à toi et à toute la famille dont je suis bien éloigné, toujours. Le pourcentage des permissions ayant un peu augmenté, peut-être aurai-je le plaisir de revenir vous voir plus tôt que je ne le pensais, mais il faut encore compter trois mois. As-tu reçu des nouvelles de nos filles depuis leur départ. Comment se trouvent-elles ?

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. André

488. Lettre – 21 août 1918

Bien chère Babeth,

D'après ta lettre du 17 août reçu aujourd'hui, je croyais que tes filles étaient parties et je vois que tu étais encore occupée par les préparatifs de leur départ. Cette petite Nénette a bien aidé à ces préparatifs me dis-tu, elle sera, je crois, fort dégourdie et débrouillarde. J'espère que Guiguite suivra son exemple et fera comme elle lorsqu'elle sera plus grande. Il me tarde de savoir ce qu'elles font, comment elles se trouvent, etc. Pourront-elles écrire librement ? Je pense que ce séjour leur fera grand bien, qu'elles pourront se baigner et s'ébattre sur la plage,

avec cette chaleur affreuse, même ici, les bains continueront. Si Nénette pouvait finir d'apprendre à nager, ce serait bien, mais je voudrais qu'elles soient bien tenues et surveillées, la mer étant quelquefois dangereuse ! Pour la chaleur, tu dis qu'elle persiste dans notre pays, tout sera donc grillé ? Ici elle est très forte également sauf dans les bois où l'on est transi quand nous sommes en ligne. Je vois que tu te débrouilles au sujet de l'institutrice comme du reste pour toutes tes affaires. Que Dieu en soit loué, car je Lui demande chaque jour qu'Il t'inspire, qu'Il t'éclaire et te protège ! Quant au prix proposé, il y a une fameuse différence avec celui donné à Garéliste !

Je n'ai plus songé que le 15 août était la fête de maman : le calendrier liturgique est tellement loin de nous et les fêtes comme les dimanches passent tellement inaperçus ! Il s'en est fallu de rien que même le jour de l'Assomption je ne puisse assister à la messe quoique n'étant pas en toute première ligne. Tu lui diras la pauvre sainte femme que, malgré tout, je songe bien à elle et que je souhaite de tout mon cœur que le Ciel la garde ! Quoique plus près que toi de Jacques, tu le verras certainement avant moi puisqu'il va jouir d'une permission. Comme je te le disais, je ne puis m'absenter ni avoir un seul instant de liberté surtout pendant quelques jours où je vais prendre le commandement du bataillon, mon camarade plus ancien allant en permission.

Je ne sais pourquoi je pense à cette fameuse marmite prêtée à Bertrand, marmite qui n'a pas été rendue et que je voudrais voir revenir dans la maison. Ce n'est pas au moment où tu devras t'en servir qu'il faudra la faire porter. Songes-y et avertis-moi quand tu l'auras reçu. Je crains fort que ladite marmite ne soit disparue ou abîmée ce qui serait un désastre ! Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout cœur ainsi que maman et Marthe. Je suppose que ton père est parti pour les Landes. André

489. Lettre – 22 août 1918

Reçu tes deux lettres ma bien chère Babeth, cette récolte du Breuilh bien peu brillante, vous faites bien de ne pas affermer à Gallinat, ce serait une folie : qu'il parte, ce sera un bon débarras et on chargera Félix de trouver quelqu'un de convenable, mais ne pas se presser pour avoir quelque chose de correct. Plus tard ce sera au tour de l'autre : il faut arriver à purger ce Breuilh de toutes les rosses. Fais porter du bois pour notre consommation pendant qu'il est sec et avant la mauvaise saison. Pour la question des bois avec Marthe, il n'y aura qu'à partager l'argent, je parle des bois de brasse. Quel désastre cette sécheresse et comment vas-tu t'arranger s'il n'y a pas de regain, ne pourrais-tu en faire couper en certains endroits. Tu ne m'as pas dit comment tu avais fait pour les prés de Fontgrand. Il faudrait aussi retirer les fagots des bois, car ils disparaîtront. Tu parles toujours du pré Lasserre, mais j'ignore si on voudra le vendre. Quand tu auras l'argent en poche, tu tâcheras de le savoir, dès maintenant si tu peux. Avec un tas de choses non utilisées avec beaucoup d'attention, tu pourras avoir un cochon à tuer en novembre ou décembre et l'autre plus tard : évidemment il faut s'en occuper.

La situation offerte à Garéliste est magnifique, elle sera plus riche et plus tranquille que ses maîtres, nous ! C'est une rude veine. Ce sera aussi un moyen de la congédier proprement et somptueusement, mais si elle n'acceptait pas par hasard ? Tu l'as fortement encouragée, je pense. Sais-tu où doit aller Marguerite ? Je suis heureux de constater chaque jour des succès et une avance de nos troupes. J'espère que c'est le début d'une victoire que nous aurons péniblement et glorieusement obtenue.

Mille baisers ma bonne Babeth pour toi et pour tous. À quel moment Franc doit-il rentrer des eaux ? André

490. Lettre – 24 août 1918

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir tes deux lettres qui m'ont fait grand plaisir par tous les détails qu'elles me donnent. J'ai été heureux de lire celle de Nénette qui rend compte de son voyage. Ces petites ont l'air très heureuses de se trouver à Arcachon et de se promener sur la plage. Elles vont bien se distraire et l'air de la mer leur fera j'espère le plus grand bien. Je suppose qu'avec la chaleur que nous subissons partout, il leur sera possible de prendre quelques bains. Je vois aussi que, profitant du calme de la maison, tu t'offres des pêches aux écrevisses. Ne te fatigue pas trop ! Henri de M. est donc à Puy-Robert, tu dois le voir souvent, tu lui feras mes amitiés. Quant à moi, je vais bien malgré l'absence absolue de toute distraction agréable ! Je suis en ce moment logé chez le curé du village que j'habite, en face de l'église. Ce curé paraît bien, parle un peu le français, mais prêche en allemand ce qui me déplaît fort, pour beaucoup de raisons. Il possède un assez joli jardin dans lequel je vais me promener parfois, tout cela en attendant de reprendre les lignes dans quelques jours. Il fait ici horriblement chaud et dans les montagnes, sous-bois, très froid lorsqu'on s'arrête. Cela vaut encore mieux que le gros hiver où il y a 4 m de neige ! Je voudrais bien que nous ne nous trouvions plus dans ces régions à ce moment-là !

Les renseignements donnés sur cette nouvelle institutrice ne paraissent pas mauvais : le seul inconvénient est le prix élevé, car avec la nourriture, etc., cela fait une grosse somme. Enfin, si tu peux être plus tranquille, plus satisfaite à tous points de vue, tant mieux. Quant à G. je ne vois pas pourquoi Louise la prendrait comme dame de compagnie, j'avoue que le choix ne serait pas très heureux, cette fille n'offrant pas un grand intérêt et je suppose qu'elle préférera avoir les beaux appointements offerts par Delas que de rester à la Grande Borie. Les nouvelles du front sont toujours bonnes malgré la résistance rageuse opposée par nos ennemis. Combien je souhaiterais que nous puissions repousser ces barbares à la frontière avant la mauvaise saison ! Dieu le veuille !

Je t'envoie la lettre de Mini dans le cas où tu désirerais la garder à cause des renseignements donnés sur cette institutrice, Mini doit être ravie de voir son fiancé et doit bénir cette blessure qui lui procure ce plaisir. Je pense qu'ils vont se marier dès la guérison du blessé !

Je t'avais demandé sur le dos de ma dernière carte-lettre quand le docteur Franc était de retour de sa saison ? Tu me le diras. Marcel va-t-il rester longtemps à Sarlat ? Il a bien de la veine de pouvoir rester avec son père.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse bien ainsi que maman et Marthe. Mes amitiés à ton père. Quand va-t-il aller dans les Landes ? André

491. Lettre – 26 août 1918

Ma bien chère Babeth,

Je n'ai pu t'écrire hier ayant été très occupé par des organisations à prendre pour des changements de place et la reprise des lignes, chose toujours très difficile dans des pays montagneux. J'ai reçu tes deux lettres et je suis ennuyé de voir que tu as toujours des ennuis, toi qui es si bonne et qui fais tant d'efforts pour maintenir l'harmonie entre les gens. Je voudrais que tu sois débarrassée de tout souci et que je sois le seul à m'ennuyer. Je ne savais pas que le prix des deux « commères » était aussi élevé et, à ces conditions, il est préférable d'en avoir une à qui on donnerait presque la même somme. Je ne sais pourquoi G. ne veut pas accepter la belle situation de Delas : j'espère que tu arriveras à tes fins. Il me semble que c'était au début des vacances qu'on règle ces questions de changement d'institutrice : peut-être eut-il mieux valu la prévenir plus tôt comme tu voulais le faire, je pensais que tu pourrais encore la supporter. Bref, tu as bien fait de communiquer tes intentions à son grand chef, le fameux abbé, qui la décidera à accepter la belle situation offerte. Je souhaite que tout s'arrange bien et je suis content de voir que tu ne te troubles pas outre mesure : que Dieu te protège et t'inspire ! Surtout, ne te fais pas de mauvais sang, soigne-toi bien toujours et ne te préoccupe pas.

Je reçois la lettre de Joseph que je t'envoie. Je ne lui répondrai rien au sujet des Leymarie et de G. : cela vaut mieux, mais je t'envoie sa lettre que tu feras semblant d'ignorer. Si ces Leymarie les crispent tant, pourquoi les avoirs invités ? Quant à G., parle-leur nettement à son sujet et dis-leur que tu ne peux, malgré la meilleure volonté, être l'esclave d'une fille pareille qui te fait souffrir, etc., et qu'eux devraient te soutenir au lieu de lui donner raison. Dans la conversation, tu peux très bien dire et exposer à Louise et Joseph toutes les choses sans qu'ils puissent en prendre ombrage. Il me tarde bien de savoir comment cette affaire d'institutrice se liquidera : j'espère que tu réussiras et que ta lettre à l'abbé produira un heureux effet. Je le souhaite vivement, car je voudrais tant te voir exempte de tout ennui, le tout souci. Ne t'inquiète pas au sujet de ta santé qui devient meilleure et laisse-toi soigner par Franc sans te monter la tête. Je ne sais ce que je disais dans une lettre ouverte par la censure : je suppose que cette lettre était bien insignifiante. Si tu veux du beurre, écris directement à la ferme de mon sergent puisque tu connais son adresse : je t'ai dit qu'elle me le faisait payer quatre francs la livre, mais de lui retourner sa boîte. J'ai payé le premier envoi.

Je vais donc reprendre les lignes plutôt que je ne pensais, je n'ai pu profiter du repos que je devais avoir : le mot repos est une façon de parler. Je remplis les fonctions de chef de bataillon ce qui augmente un peu plus ma responsabilité et mes soucis. Que Dieu veuille nous accorder la victoire qui semble nous sourire. Je voudrais que nous soyons sortis de ces montagnes avant la mauvaise saison, car nos hommes ont déjà quatre hivers passés dans les tranchées. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que Marthe et maman. Ton père doit être bien heureux de prendre des poissons, mais quelle tristesse de voir tout se griller. André

492. Lettre – 27 août 1918

Au milieu de mes occupations et ennuis, ma bien chère Babeth, je pense bien à toi et suis heureux d'avoir reçu ta bonne lettre ce matin avec celle de Madame L., qui m'a donné des nouvelles de nos enfants. Reçu également une lettre de Nénette : ces petites s'amuse bien et sont heureuses, tant mieux ! Que Dieu les garde ainsi que toi, qu'Il te délivre aussi des soucis : tu ne me parles pas de tes préoccupations au sujet de G., j'en

conclus que l'horizon s'éclaircit. Je vais partir cette nuit aussi ai-je bien des choses à faire et à faire faire, je n'ai point le temps de t'écrire long. J'ai reçu une lettre de Marguerite qui me dit se trouver vers les pays qu'elle a jadis occupés : elle paraît s'y plaire et s'y intéresser. Je lui écrirai quand j'aurai un moment. Les nouvelles de la grande bataille sont toujours en notre faveur, je souhaite que ces succès continuent et s'affirment encore : que le Ciel protège notre pays !

Écris-moi souvent, il est inutile de te le recommander, si tes lettres ou les miennes ont quelque retard, ne t'en étonne pas. Je pense bien à toi, à vous tous, à la famille et je vous embrasse bien affectueusement. André

ULTIME LETTRE D'ANDRÉ

493. Lettre – 29 août 1918

Un mot simplement, ma bien chère Babeth, car je suis continuellement accablé de travail et j'envie par moments le sort modeste de ces gens qui vont garder un troupeau de vaches ou de moutons dans des herbages. Je désirerais en garder un au Breuilh, loin de tout souci !

J'ai reçu ta lettre du 25 aujourd'hui, je n'ai pu encore écrire à mes filles en réponse à leur lettre. Tu dois en effet trouver la maison vide sans elles ! Tu as arrêté Mademoiselle Théry, mais il aurait fallu avant régler la situation avec G., car si elle faisait comme ces métayers ou fermiers de mauvaise foi qui ne veulent plus partir parce qu'ils n'ont pas reçu de congés selon les formes ou en temps voulu !

Comme tu le dis, Bertrand a bien de la veine et cette situation est à accepter, cela lui enlèvera bien des soucis et des responsabilités. Je voudrais bien être à sa place. Je suis heureux de constater que nos succès continuent quoique je n'aie pu le savoir que par les communiqués n'ayant pas reçu de journaux pendant deux jours. Que Dieu nous donne la victoire et nous protège !

Dis-moi comment tu te sors de cette histoire d'institutrice, ce que l'abbé a dit, etc. Il me semble me rappeler que tu avais l'intention d'aller à la Grande Borie passer quelques jours pour être plus près de Franc. Vas-tu donner suite à ton projet ?

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que maman et Marthe. Mes amitiés à ton père, Bertrand. André

ULTIME LETTRE D'ÉLISABETH

494. Carte en franchise des Armées – Montignac, ce 7 septembre

Mon cher André,

Depuis lundi dernier 2 septembre, rien de toi et nous sommes préoccupées. Je pense souvent que si Dieu a pitié des sacrifices grands et petits offerts à la patrie, Il nous donnera enfin cette victoire qu'on sent venir.

Vas-tu bien ? Que je serais heureuse de le savoir. N'as-tu pas d'ennuis ? Tes affaires dans ta petite sphère sont-elles en harmonie avec le communiqué ? Bons baisers. Élisabeth

Cette carte, postée le 7 septembre 1918, lui est revenue le 24 novembre, avec les tampons :

Retour à l'expéditeur – Le destinataire n'a pu être atteint.

Ainsi se termine cette correspondance.

Juste après l'envoi de cette carte, une lettre lui apprit la disparition de son mari, emporté par les "Boches".

Cette annonce fut le point de départ que quatre années de recherches, d'enquêtes acharnées, de mobilisation de toutes ses relations et de celles, militaires, de son mari, qui sont relatées dans les volets "Disparu" et "2007".

Cartes et lettres diverses

495. Carte des Armées [sans destinataire ni date]

En recevant cette petite lampe à alcool solidifié, je me demandais quelle était l'aimable personne qui avait eu une si bienveillante attention... lorsque votre lettre m'est arrivée... (elles mettent bien du temps les lettres pour nous parvenir surtout celles que nous écrivons). Je n'ai pas été surpris lorsque j'ai su quel était l'auteur de l'envoi. Merci. Cette lampe est chose bien commode, bien pratique surtout dans la tranchée ou la flamme ne peut être aperçue par les yeux indiscrets et sauvages des Boches ! Je n'y suis plus dans ces tranchées, je ne sais quand j'y reviendrai. Pour l'instant, nous ne progressons pas, nous sommes attaqués avec rage de tous côtés, nous repoussons les attaques en tuant pas mal de ce sale monde. J'espère qu'au printemps, une fois les Anglais arrivés et lorsque la température sera plus favorable, nous nous précipiterons sur tous ces sauvages. Je voudrais bien me trouver de la partie et avoir l'immense joie d'éventrer quelques-uns de ces bandits que je déteste. En attendant, nous faisons un tas d'ouvrages que je ne puis vous décrire et qui, j'espère, ne nous seront pas utiles. Je fais mon devoir le plus bravement et le plus gaiement possible et je vais à merveille... Bonnes nouvelles de Montignac, cette pauvre Babeth est toujours bien préoccupée par tous ces tristes événements, que Dieu la bénisse et la protège et nous donne la victoire dont nous ne devons pas douter ! Oui, ceux qui restent participent bien à nos souffrances, je crois même que leurs peines morales sont plus vives que les nôtres et, à ce point de vue, ils sont plus à plaindre que nous qui sommes en général fort gais ! On a dit que c'était une des formes du courage : je le crois. C'est peut-être ce qui contribuera à rendre notre pays immortel !

Merci pour votre petit réchaud dont j'ai lu la description. Si je repars dans les tranchées, je vous le demanderai, en ce moment, il ne me serait pas utile. Je me suis servi de la lampe pour faire du thé, je la garde précieusement pour des heures plus solennelles lorsque je me trouverais sous la belle musique des obus, des balles et des shrapnels [obus rempli de balles, qu'il projette en éclatant. Nom de son inventeur anglais].

Recevez mes meilleures amitiés pour vous, votre mari et votre charmante famille. Dite bien à vos jeunes filles de prier pour nos soldats afin que Dieu leur donne jusqu'au bout le courage et la patience !

Votre tout dévoué André Vacquier

Henry : que fait-il, que devient-il ? Dis-lui bien des choses aimables de ma part ainsi qu'à son épouse.

496. Carte du 8 novembre 1914 adressée à Gaston Vacquier (?)

Comme vous le supposez, votre lettre ne m'a point trouvé à Montignac : elle est venue me rejoindre sur les bords de la Moselle. Je suis, comme vous le dites, dans la tourmente, au milieu de l'orage...

Je vais très bien et suis plein de confiance dans les destinées de notre Patrie. Oui, après bien des souffrances, bien des épreuves, elle sortira victorieuse de cette lutte gigantesque. Je vous écris de la tranchée, pas loin de l'ennemi sous le grondement du canon. Que Dieu protège la France !

Recevez mon meilleur souvenir avec toutes mes amitiés. André

Élisabeth, maman et Marthe se sont occupées de nos tombes tout particulièrement cette année !

[Au recto de cette carte, vue générale de Pont-à-Mousson, porte le texte suivant :]

« Cette carte retrouvée dans un album me semble aller à vous. Quelle belle âme en a dicté les mots simples et forts ! »

497. Carte du 24 juin 1915 adressée à Élie de Montardy

Bien cher Monsieur,

Merci de votre aimable mot dont je suis bien reconnaissant. Quand aurai-je le plaisir de revoir les bords de la Vézère ? Point d'interrogation auquel personne ne peut répondre. Ma pensée y vole souvent et se porte vers Puy-Robert où vous me recevez toujours si aimablement. Les nouvelles sont bonnes depuis quelques jours, il faut laisser le temps faire son œuvre et attendre avec courage, patience et confiance les événements qui marqueront la fin glorieuse de cette guerre. Tout a une fin et l'heure viendra bien, sans doute, où ces ignobles Boches seront obligés de quitter notre territoire et demander grâce. J'espère qu'on ne la leur accordera qu'après les avoir complètement battus.

Bonnes nouvelles de Montignac où tous les travaux deviennent compliqués à cause du manque de bras : vous devez le savoir par expérience. Je pense que vous allez bientôt vous installer à Puy-Robert si vous n'y êtes déjà.

J'ai reçu une lettre de Madame de Beaucé, je sais que toute votre famille est en bonne santé. Vous allez tous être réunis bientôt.

Recevez pour vous et Madame de Montardy mes respectueuses amitiés et mon affectueux souvenir.
A. Vacquier

498. Carte du 3 décembre 1915 adressée à Élie de Montardy

Bien cher Monsieur,

C'est vraiment bien aimable d'avoir pensé à moi et de m'avoir envoyé un pâté que je garde précieusement pour mon prochain départ : j'en suis profondément touché et je vous en remercie. Il est si doux de recevoir quelque chose de son pays quand on se trouve si loin de tous ceux que l'on affectionne ! Ma pensée se porte souvent vers vous et au début de cette année surtout. Je vous envoie tous mes vœux de bonheur pour vous, Madame de Montardy et toute votre aimable famille. Que Dieu veuille nous donner des jours meilleurs, nous apporter la victoire et nous procurer le retour vers ceux que nous aimons. Que de tristesses, que d'angoisses durant l'année qui se termine : ce n'est point fini hélas ! Mais, malgré tout, il semble que la guerre va prendre une phase plus intéressante pour nous : que Dieu protège la France !

J'ai envoyé un mot, il y a déjà assez longtemps, à Madame de Beaucé : j'espère qu'elle l'aura reçu, beaucoup de nos cartes ou lettres s'égarèrent. En ce moment, j'ai un travail ennuyeux, car nous recevons beaucoup d'hommes de tous côtés. Je vais partir d'ici bientôt, pour aller je ne sais où. Henry, que devient-il ? Faites-lui mes amitiés, il me tarde bien de le revoir.

Recevez, bien cher Monsieur, avec mes remerciements mon plus affectueux souvenir et mes souhaits de bonne année pour vous et les chers vôtres. Votre tout dévoué André Vacquier